Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES ŒUVRES
DE SÉNEQUE
LE PHILOSOPHE.

TOME PREMIER.

Nihil non longa demolitur vetuſtas, & movet ociùs : at iis quos conſecravit Sapientia, noceri non poteſt. Nulla delebit ætas, nulla diminuet : ſequens ac deinde ſemper ulterior aliquid ad venerationem conferet.

Le Temps détruit tout, & ſes ravages ſont rapides : mais il n'a aucun pouvoir ſur ceux que la Sageſſe a rendus ſacrés : rien ne peut leur nuire ; aucune durée n'en effacera ni n'en affoiblira le ſouvenir : & le ſiecle qui la ſuivra, & les ſiecles qui s'accumuleront les uns ſur les autres, ne feront qu'ajouter encore à la vénération qu'on aura pour eux.

SÉNEQUE, *Traité de la briéveté de la vie, chap. XV.*

R. 186324

LES ŒUVRES DE SÉNEQUE LE PHILOSOPHE,

TRADUITES EN FRANÇOIS

PAR FEU M. LA GRANGE;

AVEC DES NOTES

de critique, d'hiſtoire & de littérature.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA DE FILOSOFIA Y LETRAS MADRID

A PARIS,

Chez les Freres DE BURE, Libraires, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'OUVRAGE que l'on donne aujourd'hui au Public, eſt le fruit d'un travail long & aſſidu. M. La Grange, déja connu ſi avantageuſement par ſa belle Traduction de Lucrece, conſacra à celle-ci les huit dernieres années de ſa vie. Il en étoit ſans ceſſe occupé ; & l'on ne craint point d'aſſurer que c'eſt une des meilleures Traductions qui aient paru dans notre langue. Elle eſt en même-temps fidele, élégante & préciſe ; le ſtyle en eſt clair, facile, naturel, & preſque toujours correct. Elle a même ſur l'original un avantage aſſez remarquable ; c'eſt que la conſtruction, le rapport grammatical des mots, l'ordre ſuivant lequel les idées s'énoncent en Latin & en François, en un mot, le caractere & le génie de ces deux langues, étant eſſentiellement d

BIBLIOTECA DE FILOSOFIA Y LE

vers, les défauts réels qui déparent en général le ſtyle de Séneque, & qui rendent la lecture de ſes ouvrages, d'ailleurs ſi pleins de beautés mâles & vraies, moins agréable, & par cela ſeul moins utile, ſont peu ſenſibles dans cette Traduction, & peut-être même ſe trouvent réduits à rien (1).

(1) M. d'Alembert, dans un très-bel Eloge de M. de Sacy, lu publiquement à l'Académie Françoiſe, a fait, ſur la traduction des Lettres de Pline par cet Auteur, des réflexions fines, judicieuſes, & qui peuvent ſervir à confirmer & à éclaircir ce que l'on vient de dire de Séneque, & de ce qu'il doit gagner dans une bonne traduction.

» Les Auteurs latins, dignes d'être traduits, » dit ce Philoſophe, peuvent ſe partager en » deux claſſes ; ceux du ſiecle d'Auguſte, les » Cicérons, les Virgiles & les Horaces, & ceux » du ſiecle ſuivant, les Plines, les Séneques & » les Lucains. Les premiers ont eu principale- » ment en partage cette pureté de goût, qui » leur aſſure le ſuffrage de tous les ſiecles ; les » autres, cette fineſſe de l'eſprit, qui ne plaît » qu'à certains Lecteurs. Mais, par la raiſon » même que les Auteurs du ſiecle d'Auguſte ſont » fort ſupérieurs, comme Ecrivains, à ceux du » ſiecle ſuivant, qui le ſont peut-être à leur » tour, comme Penſeurs & Philoſophes ; les » Traducteurs des Plines & des Lucains doivent » avoir beaucoup d'avantage ſur les Traducteurs

On ne penſe pas plus profondément que Séneque ; on n'a ni plus d'eſprit, ni

» de Cicérons & des Virgiles. Un Auteur qui » n'a que le mérite de l'eſprit, mais qui poſſède » éminemment ce mérite, ſoutient & anime ſon » Traducteur, toujours aſſuré de rendre une » grande partie des beautés de ſon modele ; car » l'eſprit, au moins quand il mérite ce nom, peut » toujours ſe traduire : malheur à celui qui diſ- » paroît en paſſant d'une langue dans une autre. » Le Traducteur d'un Ecrivain plein d'eſprit, a » de plus une autre reſſource, c'eſt qu'en con- » ſervant les principales beautés de l'Auteur, » il peut les dégager de la fauſſe parure qui les » affoiblit dans l'original ; il peut ajouter à la » fineſſe des penſées ce tour naturel qui en fait » le charme, & cette ſimplicité d'expreſſion qui » la rend piquante ; à-peu-près comme un pein- » tre qui, ayant à copier un portrait plein de » phyſionomie, mais maniéré, rendroit la co- » pie ſupérieure à ſon modele, en ne donnant » à celle-ci que la phyſionomie & les graces du » portrait ſans grimaces & ſans maniere. . . . » Un homme de lettres trouve des difficultés bien » plus faites pour le décourager dans la traduc- » tion d'un Ecrivain dont le principal mérite » eſt le goût & le ſtyle : ſi le Traducteur ne rend » pas ce ſtyle & ce goût, il n'a rien rendu, il » a anéanti ſon Auteur, en croyant le faire re- » vivre. C'eſt pour cela que Cicéron eſt ſi défi- » guré dans preſque toutes les Traductions qu'on » en a faites ; les femmes qui liſent ces Traduc- » tions, demeurent ſouvent étonnées de l'admi- » ration que ce grand homme a obtenu : tant » on retrouve peu dans ces froides & mortes co-

plus d'idées, ni plus de fineſſe : mais ce ſont ces qualités mêmes qui le rendent ſouvent très-difficile à entendre, & ſurtout à traduire. Ces nuances ſi légeres, ſi délicates, ſi fugitives de certains mots Latins qui paroiſſent d'abord exciter les mêmes idées dans l'eſprit, mais qui, mieux analyſés, en réveillent d'aſſez diſtinctes, pour n'être pas confondues & négligées ; la difficulté de trouver dans notre langue des termes qui expriment exactement toutes ces nuances ; ces tournures de phraſes, qui bonnes en elles-mêmes lorſqu'on en uſe avec ſobriété, manierent le ſtyle quand elles reparoiſ-

» pies, ce qui fait le prix ineſtimable du mo-
» dele ; cette harmonie douce & flexible, cette
» rondeur & cette molleſſe d'expreſſion & de ca-
» dence, cette diction toujours noble & facile,
» élégante & ſonore, qui pénetre & remplit l'o-
» reille avec tout le charme d'une muſique mé-
» lodieuſe «.

Quoique cet Eloge de M. de Sacy ne ſoit pas encore imprimé, M. d'Alembert a bien voulu accorder à l'amitié ſon manuſcrit, & permettre à l'Auteur de cet Avertiſſement d'en extraire le paſſage qui précede.

ſent ſouvent ; cette abondance faſtueuſe, & ce luxe de penſées qui ſe heurtent, ſe preſſent, & ſemblent ſe précipiter les unes ſur les autres ; cette affectation non moins vicieuſe de repréſenter une même idée par pluſieurs traits détachés ; l'emploi peut-être trop fréquent de ces eſpeces de formules qui embraſſent tout, & qui donnent à ſon ſtyle, d'ailleurs vif & ſerré, un air verbeux, ſur-tout aux yeux d'un Lecteur qui veut aller vîte, & qui n'a pas le temps de voir que ſes énumérations ſont pourtant l'expreſſion d'autant d'idées différentes : tels ſont, en partie, les obſtacles contre leſquels il a fallu lutter dans cette Traduction. Pour apprécier à cet égard le mérite du travail de M. La Grange, il faut prendre indifféremment une page ou deux de l'original, & eſſayer enſuite de les traduire : c'eſt alors qu'on ſera effrayé de la hardieſſe de l'entrepriſe de ce Savant ; &, plus indulgent pour les fautes qu'il peut avoir commiſes, & qui ſont iné-

vitables (2) dans un ouvrage si étendu, on ne pourra lui refuser du goût, de la sagacité, une critique saine, & sur-tout une connoissance même approfondie des deux langues.

Quoique M. La Grange travaillât sans cesse à perfectionner sa Traduction, il est mort sans y avoir mis la derniere main, &, ce qui est peut-être plus fâcheux encore, sans avoir fait aucune des notes qu'il se proposoit d'y joindre, soit pour corriger le texte dans les différents endroits où il est évidemment altéré, soit pour éclaircir tous les passages où Sénéque rappelle d'une maniere vague certains faits assez peu connus de l'histoire ancienne, Grecque & Romaine, ou fait allusion aux mœurs, aux usages généraux & particuliers, aux arts, aux loix, à la jurisprudence & à la religion des Romains. On a tâché de suppléer à ces omissions considérables qui répandent néces-

(1) — Opere in longo fas est obrepere somnum.
HORAT. de Art. poet. vers. 360.

sairement beaucoup d'obscurité sur cet ouvrage, l'auroient souvent rendu très-difficile à entendre, & d'une utilité moins générale. La Traduction a été presqu'entiérement revue sur le texte des meilleures éditions, comparées entr'elles, & avec l'*editio princeps*, dont on a tiré de très-grands secours. A l'égard des notes, on n'a rien négligé pour les rendre instructives, curieuses, & intéressantes : comme les faits ne se devinent point, & qu'en toute espece de science, ils sont, sinon les premiers, au moins les plus précieux matériaux de nos connoissances, les Auteurs originaux ont été consultés, lus, discutés avec soin, toutes les fois qu'on l'a jugé absolument nécessaire pour l'intelligence des choses qui pouvoient en arrêter le Lecteur, ou exciter fortement sa curiosité. On n'a rien avancé sans preuves, & les sources où l'on a puisé, sont indiquées (3) & citées

(3) On s'est apperçu depuis, en parcourant les notes du premier volume, qu'il y a quelques

avec une exactitude scrupuleuse. Enfin, si l'on a pas fait sur cet ouvrage toutes les notes dont il avoit besoin, & s'il reste encore beaucoup de choses à désirer dans celles qu'on y a jointes, c'est qu'on n'a jamais perdu de vue ce précepte d'un Ancien; qu'il vaut peut-être mieux omettre des choses nécessaires, que d'en dire de superflues (4).

Mais une autre espece de notes sur lesquelles on osera prévenir ici le jugement du Lecteur, & qui fixeront surtout l'attention de ceux à qui la Physique, l'Histoire Naturelle & la Chymie, ne sont ni indifférentes, ni tout-à-fait étrangeres, ce sont celles qu'on trouvera sur les *Questions Naturelles*, un des plus beaux ouvrages (5) de Séneque, & celui

citations d'oubliées, mais on peut être sûr que ces cas sont très-rares.

(4) Pene magis necessaria prætereunda, quàm supervacua amplectenda, VELL. PATERC. *Hist. lib.* 1, *cap.* 16.

(5) *Voyez* le jugement qu'on a porté de cet Ouvrage, & les détails où l'on est entré à cet égard, dans l'Avertissement imprimé à la tête du sixieme volume.

qui ſera peut-être le moins lu, parce qu'il exige pour être entendu, des connoiſſances que les gens du monde, occupés d'autres objets, ont rarement le temps d'acquérir, & qui ſemblent uniquement réſervées à des hommes de lettres d'un certain ordre. Les notes les plus utiles qui accompagnent ce beau monument de la Phyſique des Anciens, ſont dues à deux Savants, dont l'un ſans ceſſe occupé de l'étude de la Nature, à raſſemblé ſur l'organiſation intérieure du globe en général, des faits d'autant plus propres à en expliquer les principaux phénomenes, qu'ils ont toujours eu pour baſe l'expérience & l'obſervation ; & dont l'autre a enrichi la Chymie de pluſieurs découvertes (6) importantes, & très-propres à accélérer les progrès de cette ſcience,

(6) C'eſt à cet habile Chymiſte que je dois les éclairciſſements ſur le manuel de l'art de la porcelaine : qu'on trouvera dans une longue note, dont l'objet eſt de déterminer la maniere des *vaſes murrhins*. Voyez les recherches que l'on a faites à ce ſujet ſur le Traité *des tremblements*, *l.* 7, chap. 9, not. 6, tom. 3, pag. 402 & ſuiv.

ſans laquelle il ne peut y avoir, ni bonne Phyſique, ni bonne Philoſophie.

Voilà ce qu'on avoit à dire ſur cet ouvrage, dont M. La Grange faiſoit depuis long-temps l'objet de ſes ſoins & de ſes études; auquel il auroit certainement donné un degré de perfection qu'on ne ſe flatte pas d'avoir atteint, & qui fera regretter, avec raiſon, ſa perte à tous ceux qui aiment & cultivent les lettres. Il eſpéroit juſtifier par cette Traduction la réputation que celle de Lucrece lui avoit ſi juſtement acquiſe, & ſon attente ne ſera point trompée. Malheureuſement il n'entendra pas ſous la tombe les éloges qu'il mérite, & qu'on lui accordera peut-être d'autant plus volontiers, qu'en général on n'eſt gueres juſte qu'envers les morts: mais ſes amis les recueilleront pour lui, & privés de ſa préſence, ils jouiſſent au moins de ſa gloire & de ſes ſuccès.

On finira cet avertiſſement par dire un mot de M. La Grange, M. le B. d'H. ce

Savant si estimable par l'étendue, la profondeur & la variété de ses connoissances; si cher, si précieux à sa famille & à ses amis, par la douceur & la simplicité (7) de ses mœurs; en qui la vertu est devenue une habitude, & la bienfaisance un besoin, & dont on peut dire ce que Séneque disoit de son frere, qu'on l'aime encore trop peu, quand on l'aime autant qu'on peut aimer (8), avoit choisi M. La Grange pour Instituteur de ses enfants, sans le connoître & sur le simple récit de quelques anecdotes de sa vie, qui annonçoient en effet du caractere, un esprit droit, & une ame honnête. Ce fut la seule recommandation que le Philosophe, à qui une longue expérience & un tact très-fin avoient appris à connoître les hommes, demanda au jeune Instituteur;

(7) C'est de cet homme respectable que Madame Geoffrin a dit avec autant de finesse que de vérité, qu'*il étoit simplement simple*, mot qu'on a depuis appliqué à un Prince, dont Madame Geoffrin ne l'avoit pas dit.

(8) Quem nemo non parùm amat, etiam qui amare plus non potest. SEN. *Nat. Quæst.* l. 4. præf.

& dès ce moment il lui assura une pension de douze cents livres, lui donna toute sa confiance, & le traita jusqu'à la fin de sa vie avec les plus grands égards, & même avec une bonté vraiment paternelle. Trop sage, trop éclairé pour ne pas sentir le prix d'un bon Instituteur, que la plupart des Grands & des Riches marchandent comme un meuble, & regardent comme un mercenaire, il apprécia lui-même, avec une générosité aussi rare que bien entendue, le service important que M. La Grange alloit lui rendre, ainsi qu'à ses enfants : bien différent de ce pere, dont parle Diogene Laërce (9), qui ayant prié Aristippe d'élever son fils, fut étonné du prix que le Philosophe mettoit à ses leçons : *comment!* lui dit ce pere, si peu digne de l'être, *j'aurois un esclave pour cette somme! Eh bien*, lui répondit froidement Aristippe, *achete-le, & tu en auras deux.*

M. La Grange justifia la bonne opi-

(9) Vie d'Aristippe, *lib.* 2, *segm.* 72.

tion que M. le B. d'H. avoit conçue de ſes mœurs & de ſes talents. Bientôt il mérita ſon eſtime, & s'acquit de même celle de tous ſes amis, de ces hommes célebres qui font tant d'honneur à leur ſiecle, & dont la poſtérité, ſourde à l'amitié comme à la haine, lira un jour les ouvrages avec autant de plaiſir & de reconnoiſſance, que d'indignation & de mépris pour leur obſcurs détracteurs. M. La Grange perfectionna, dans la ſociété, la conſervation & les écrits de ces excellents modeles, ſon jugement, ſa raiſon & ſon goût : il prit leurs conſeils, s'y conforma, étudia dans le ſilence & la retraite les meilleurs Auteurs anciens & modernes, & le premier pas qu'il fit dans la carriere, lui mérita le ſuffrage du public éclairé, & le plaça parmi nos plus ſavants Littérateurs.

Encouragé par le ſuccès de ſa Traduction de Lucrece, il entreprit celle de Sénequ*e*, de ce Philoſophe qu'on ne lit point ſans ſentir croître ſon zele pour

la vérité, ſon reſpect pour la vertu, ſon amour pour les gens de bien, ſa haine pour les méchants, ſans hâter au fond de ſon cœur le moment de faire une bonne action, en un mot, ſans être meilleur, ou ſans déſirer ſincerement de le devenir. M. La Grange avoit choiſi cet Auteur comme le plus moral (10), le plus grave de toute l'antiquité, celui dont la lecture eſt la plus utile dans tous les âges & dans toutes les circonſtances de la vie; qui entaſſe vérités ſur vérités, mais qui les entaſſe quelquefois avec tant d'ordre & de préciſion, que plus rapprochées, elles n'en ſont que plus ſenſibles & plus évidentes; qui a, lui ſeul, plus de connoiſſances, plus d'idées, plus de profondeur, que Platon & Cicéron réunis & analyſés; enfin, qui, ſouvent avec autant d'éloquence, & des mouvements oratoires

(10) On peut joindre à ces obſervations générales ce qu'on a dit ailleurs de ce Philoſophe, dans une note ſur le Traité *de la Clémence*, l. 2, chap. 2, tom. 4, pag. 456 & ſuiv.

d'un auſſi grand (11) effet qu'aucun de ceux dont leurs écrits offrent le modele, a plus de nerf, plus de ſubſtance & de véritable ſeve dans cinq ou ſix pages, que ces Auteurs n'en ont dans cent. Séneque eſt dans ſon genre, ce que Tacite, avec lequel il a d'ailleurs beaucoup de conformité, eſt dans le ſien, le premier des

(11) On pourroit, s'il en étoit beſoin, citer ici mille preuves de cette aſſertion, mais on ſe contentera de rapporter le paſſage ſuivant, pris indifféremment d'un Ouvrage philoſophique, où Séneque, occupé des plus grands objets, a ſu élever ſon ſtyle & ſes penſées à la hauteur & à la majeſté de ſon ſujet. Après avoir parlé de l'opinion de Calliſthènes ſur la cauſe des tremblements de terre: « Tel eſt, dit-il, le ſentiment » de ce Philoſophe, homme d'un eſprit ſupé» rieur, dont l'ame fiere fut incapable de ſup» porter les outrages d'un Monarque furieux. Sa » mort eſt pour Alexandre une tache éternelle » que n'effaceront jamais ni ſon courage, ni ſes » exploits militaires: quand on dira qu'il a fait » périr des milliers de Perſes, on répondra; mais » il a tué Calliſthènes: quand on dira qu'il a vaincu » Darius, le Souverain d'un puiſſant Empire, » on répondra; mais il a tué Calliſthènes: quand » on dira qu'il a tout ſoumis juſqu'à l'Océan, » qu'il a couvert l'Océan même de nouvelles » flottes, qu'il a étendu ſon empire depuis un » coin obſcur de la Thrace, juſqu'aux limites » de l'Orient, on répondra; mais il a tué Cal-

Philoſophes, comme celui-ci eſt, ſans exception, le premier des Hiſtoriens.

On ne peut refuſer à Ciceron un très-beau génie : c'eſt même preſque toujours un Ecrivain du grand goût : il faut ſur-tout le lire pour bien connoître toute la puiſſance que l'oreille a ſur notre ame. Perſonne en effet n'a porté plus loin que lui la grace, le nombre

» liſthenes : quand même il auroit éclipſé la » gloire des Rois & des Héros, ſes prédéceſſeurs, » il n'a rien fait de ſi grand, que le crime d'a» voir tué Calliſthènes ». Voici le latin de ce beau paſſage, dont le ſtyle précis, rapide & plein d'énergie, ne le cede peut être en rien aux plus beaux morceaux de Cicéron.

Hanc etiam Calliſthenes probat non contemptus vir. Fuit enim illi nobile ingenium, & furibundi regis impatiens. Hoc eſt Alexandri crimen æternum, quod nulla virtus, nulla bellorum felicitas redimet Nam quotiens quis dixerit, occidit Perſarum multa millia, opponetur, & Calliſthenem. Quotiens dictum erit, occidit Darium, penes quem tunc magnum regnum erat, opponetur, & Calliſthenem. Quotiens dictum erit, omnia Oceano tenùs vicit, ipſum quoque tentavit novis claſſibus; & Imperium eſt angulo Thraciæ uſque ad Orientis terminos protulit, dicetur, ſed Calliſthenem occidit. Omnia licet antiqua Ducum, Regumque exempla tranſierit, ex his quæ fecit, nihil tam magnum erit, quàm ſcelus Calliſthenis. SENECA, *Nat. Quæſt.* lib. 6, cap. 23.

& l'harmonie du ſtyle ; peut-être même ſes ouvrages conſidérés ſous ce point de vue, ne laiſſent-ils rien à déſirer ; c'eſt par ce côté ſeul qu'il eſt en général très-ſupérieur à Séneque : mais il ne peut lui être comparé comme Philoſophe ; & l'on ne croit pas qu'il y ait aujourd'hui un ſeul homme de Lettres, vraiment digne de ce nom, pour qui cette aſſertion ne ſoit pas un fait démontré.

Ceux qui ont parlé des différents obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de la vérité, en quelque genre que ce ſoit, ont oublié de compter parmi les plus grands, la force preſque irréſiſtible des premieres impreſſions reçues, & le pouvoir de l'habitude qui, ſelon l'expreſſion énergique de Montagne, *endort la vue de notre jugement*. En effet, combien de gens regarderont comme un paradoxe, la préface que l'on donne ici à Séneque ſur Cicéron, pour cela ſeul, que les premieres années de leur enfance ſe ſont paſſées à lire cet Orateur, à

l'admirer ſur la parole de leurs Maîtres ; & à s'extaſier avec eux ſur la cadence, la rondeur & la chute de ſes périodes ! Combien, même parmi les Profeſſeurs les plus éclairés, ne s'en trouvera-t-il pas qui penſeront comme l'Auteur, ſans avoir le courage de le dire, & ſans oſer preſque ſe l'avouer à eux-mêmes. Rien de plus cenſé & de plus judicieux que les réflexions de l'Abbé de S. Pierre ſur cette timidité de la plupart des hommes, pour s'écarter des opinions reçues. M. d'Alembert, dans l'éloge ſi intéreſſant & ſi philoſophique qu'il a fait de cet *Homme de bien*, n'a pas oublié de rapporter fidelement ſes penſées à ce ſujet. Elles ſont d'autant plus importantes, qu'en les généraliſant, l'Abbé de S. Pierre les a rendues plus ſuſceptibles d'application. « Une des cauſes principales, diſoit-il, de la lenteur funeſte avec laquelle les Nations s'éclairent, c'eſt que » peu d'hommes ont un avis qui leur » appartienne, & qu'ils ne font pour la

» plupart, que ſuivre en imbécilles les
» préjugés reçus : ſur ceux mêmes qui
» ſont faits pour avoir leur avis, il y
» en a bien peu qui aient le courage de
» l'avoir. Les Sages ſe traînant à regret
» & par foibleſſe dans les routes battues,
» répetent, en la mépriſant, l'opinion de
» la multitude, qui s'y affermit enſuite elle-
» même en la répétant d'après eux, &
» qui devient à ſon tour leur écho parce
» qu'ils ont été le ſien... Combien de fois
» les Philoſophes n'ont-ils pas été obligés,
» pour haſarder une vérité utile, de l'é-
» noncer obſcurément, quelquefois mê-
» me de ſe borner à la faire entendre,
» en énonçant foiblement & avec reſ-
» triction l'erreur contraire ? Ils ont
» employé à cacher & à déguiſer leur pen-
» ſée, tout ce qu'ils auroient dû mettre
» de génie & de talents à l'énoncer
» avec force & avec courage. Comment
» démêler la vérité ſous ce maſque de
» ménagements & de ſubterfuges ? Il pré-
» tendoit, ajoute M. d'Alembert, que

» cette puſillanimité, s'étoit même éten-
» due ſur les objets où il eſt le plus évi-
» demment permis d'avoir une opinion,
» ſur les queſtions de littérature & de
» goût. La ſuperſtition aveugle que tant
» d'Ecrivains ont témoignée pour l'anti-
» quité, n'avoit ſelon lui d'autre ſource
» dans la plupart de ces Ecrivains, que
» la crainte de s'expoſer à la ſatyre, en re-
» ſuſant, non pas d'honorer, comme
» elles le méritent, les productions im-
» mortelles de Rome & d'Athènes, mais
» de ſe proſterner aveuglément devant
» elles. Notre Philoſophe convenoit
» cependant, avec cette indulgence
» qu'il avoit toujours pour la foibleſſe
» humaine, que l'amour ſi naturel du
» repos, pouvoit avec quelque raiſon
» fermer la bouche aux penſeurs ſur une
» infinité d'objets, ſoit purement philo-
» ſophiques, ſoit purement littéraires :
» mais il déploroit cette foibleſſe, à
» laquelle nous croyons pourtant qu'il y
» auroit un remede. Ce ſeroit que cha-

» que

» que l'homme de Lettres laissât un tes-
» tament de mort, où il exposât naïve-
» ment & librement sa pensée sur ces
» divers objets, & demandât pardon à
» son siecle de n'avoir avec lui qu'une
» sincérité posthume. En usant de cette
» innocente ressource, les hommes qui,
» par leurs écrits commandent à l'opi-
» nion, n'auroient plus la douleur d'ac-
» créditer les sottises qu'ils devroient
» détruire; & leur réclamation, quoique
» timide & tardive, seroit, pour ainsi
» dire, une porte secrette qu'ils ouvri-
» roient à la vérité (12).

(12) Cet éloge de l'Abbé de Saint-Pierre, dont M. d'Alembert a bien voulu me confier le manuscrit, a été lu dans une séance publique de l'Académie Françoise, avec des applaudissements d'autant plus flatteurs, qu'ils étoient universels, & l'expression pure & vraie du plaisir qu'on éprouvoit. Le passage qu'on vient de rapporter, fut un de ceux qui firent le plus de sensation. On remarqua sur-tout l'endroit où M. d'Alembert parle de l'utilité dont il seroit pour les progrès de la vérité, que chaque homme de lettres laissât un testament de mort; & il faut avouer en effet, que ce dernier morceau, dont l'idée est si ingénieuse & si fine, est écrit avec une perfection de style, un choix & une propreté

Ces réflexions générales sur les causes des erreurs humaines, & sur la maniere dont les préjugés, de quelque nature qu'ils soient, s'établissent, se propagent & s'accréditent de siecle en siecle, expliquent très-bien l'origine de cette espece de culte & même l'idolâtrie, dont (13) Platon & Cicéron ont été si long-temps l'objet, & qui s'est conservée dans toute sa pureté parmi les modernes : mais dans un siecle tel que le nôtre, où l'on n'a pas

---

de termes qui en augmentent encore le charme & l harmonie.

(13) Montagne dit quelque part que Platon *n'est qu'un Poëte décousu*, & il a raison : mais, si l'on peut, sans craindre de se tromper, lui refuser le titre de Politique & de Moraliste profond, de Raisonneur exact & précis, & en général, le nom de Philosophe ; on doit l'estimer comme Poëte, comme Orateur, comme Conservateur de plusieurs loix, usages opinions & traditions anciennes assez curieuses, qui seroient ignorées sans lui, & sur-tout comme un Ecrivain très-éloquent, qui éblouit d'ailleurs plus qu'il n'éclaire, & qui sera toujours l'idole de ceux qui, ayant plus d'imagination que de jugement, plus de finesse que d'étendue d'esprit, & plus d'érudition que de logique, prennent pour de la profondeur, ce qui n'est qu'obscur ; pour grand, ce qui n'est que vague, & pour vrai, ce qui n'est qu'ingénieux.

moins de lumieres que de goût, ces Auteurs doivent néceſſairement perdre comme Philoſophes, ce qu'ils gagnent comme Ecrivains, & l'on n'a pas prétendu dire autre choſe.

Un grand objet de M. La Grange, en traduiſant Séneque, étoit d'en donner une idée exacte aux gens du monde, dont la plupart ne connoiſſent cet Auteur que par la plaiſanterie bonne ou mauvaiſe de Regnard : plaiſanterie qui lui a fait peut-être plus de tort dans leur eſprit, qu'une ſatyre perſonnelle, parce qu'elle lui a donné une ſorte de ridicule, & qu'à leurs yeux un ridicule eſt comme ces ſignes qu'on apporte quelquefois en naiſſant, qui croiſſent & s'étendent avec l'âge, & dont on reſte marqué toute ſa vie. Perſuadé avec raiſon que la meilleure apologie de Séneque eſt dans ſes Ouvrages, où il a, pour ainſi dire, dépoſé l'image fidele de ſa vie publique & particuliere, de ſa force & de ſa foibleſſe, de ſes défauts & de ſes vertus, M. La

Grange crut forcer désormais ses accusateurs au silence, en mettant dans tout son jour l'innocence & la pureté de ses mœurs : mais il se trompa sur ce point. Cette maxime infernale d'une *Société* autrefois célebre, *Calomniez celui que vous voulez perdre ; & soyez sûr qu'il en restera toujours quelque chose*, est une vérité d'expérience, & dont Séneque fournit peut-être la plus forte preuve. En effet, les détracteurs Modernes de ce Philosophe, ne font que répéter aujourd'hui en d'autres termes, & commenter chacun à sa maniere, & selon la tournure de son caractere plus ou moins enclain à la malignité, les impostures, cent fois refutées de l'infâme (14) Suilius, & de l'Historien Dion, dont souvent même ils sont des échos infideles. Tant la calomnie, surtout celle qui a pour but de dégrader les grands hommes, & de les avilir aux yeux de la postérité, jette de profondes racines

(14) Voyez le portrait que Tacite fait de ce vil délateur, dans le quatrieme livre de ses Annales, *chap.* 31.

dans les esprits; elle ressemble à ces insectes qui se fécondent eux-mêmes, & dont le corps & la tête coupés en morceaux, donnent bientôt naissance à autant d'êtres de la même espece, que l'on hache encore en plusieurs portions, dont chacune devient en peu de jours un animal entier.

Au reste M. La Grange ne se dissimula aucune des difficultés de son entreprise, & son zele s'accrut même par les obstacles; avide de connoissances, il recueilloit de toutes parts celles qui lui étoient le plus nécessaires. Mais le temps qu'il consacroit à l'étude, ne lui faisoit point négliger les devoirs plus essentiels & plus sacrés que lui imposoit sa fonction d'Instituteur : il connoissoit toute l'étendue de ces devoirs, & jaloux de les remplir avec exactitude, il se délassoit de ces pénibles occupations, en donnant à sa propre instruction & à ses travaux littéraires, tous les moments dont il pouvoit disposer sans nuire aux deux jeunes éleves dont on lui avoit confié l'éducation.

Cette vie ſtudieuſe & ſédentaire, ſi funeſte aux Gens de Lettres, acheva de détruire ſa ſanté naturellement foible, & déjà chancelante. Les maux d'eſtomac auxquels ils étoient fort ſujet, & dont les accès étoient même périodiques, devinrent plus fréquents & plus douloureux ; peu à-peu ce viſcere ſe contracta, perdit ſon reſſort ; bientôt le malade devint langiſſant, juſqu'à ce qu'enfin une fievre lente le conduiſit au tombeau, âgé de 37 ans, le 18 d'Octobre 1775.

Il y a dans cette mort prématurée un concours de circonſtances qui la rend encore plus fatale. L'éducation des enfants de M. le B. d'H étoit achevée ; M. La Grange alloit jouir du repos après lequel il ſoupiroit depuis long-temps, & que la foibleſſe de ſa ſanté lui faiſoit déſirer plus ardemment encore. Libre de tout ſoin, de toute inquiétude, maître abſolu de ſon temps, & n'ayant plus d'autre occupation que celles qu'il auroit voulu s'impoſer à lui-même, il alloit ſe livrer entierement à ſa paſſion pour l'é-

tude, & goûter, au sein de la famille respectable de ses éleves, la juste récompense des soins qu'il leur avoit donnés. M. le B. d'H. lui avoit destiné un logement dans sa maison, & lui conservoit, sa vie durant, le même revenu dont il avoit joui jusqu'alors : M. La Grange s'estimoit d'autant plus heureux, que son sort restoit en tout le même qu'auparavant, avec la liberté de plus ;

ce bien,
Sans qui les autres ne sont rien (15).

c'est à ce moment même, où tout sembloit lui assurer une vie délicieuse & tranquille, que la mort l'enleva à ses amis, mais sur-tout à une sœur qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit l'unique appui. Elle a retrouvé un pere dans M. le B. d'H. qui depuis ce temps n'a cessé de lui témoigner le même intérêt qu'il prenoit à son frere. Après le plaisir de faire du bien à ceux qu'on aime, quoi de plus doux, en effet, lorsqu'on a le malheur de les perdre, que d'obliger ceux qui leur étoient

(15) La Fontaine, Fables choisies, *l.* 4. *fab.* 13.

chers! M. La Grange avoit laiſſé à ſa ſœur le manuſcrit de ſa Traduction de Séneque. Sans avoir lu une ſeule ligne de ce manuſcrit, ſans ſavoir ce qui reſtoit ſoit à traduire, ſoit à revoir, M. le B. d'H. en a fixé lui-même le prix à ſix mille livres, dont il a fait les avances à Mademoiſelle La Grange, plus de dix-huit mois avant que l'ouvrage ait été ſous preſſe, & lorſqu'il ne pouvoit encore, ni prévoir le temps où il ſeroit imprimé, ni même s'il le ſeroit un jour. On trouve, il eſt vrai, plus de bons Peres que de bons Inſtituteurs; mais on rencontreroit mille fois plus facilement un Inſtituteur comme M. La Grange qu'un Pere tel que M. le B. d'H... (16)

(16) Il n'a pas tenu à M. le B. d'H. que ces faits ne reſtaſſent toujours ignorés; car perſonne, peut-être, n'a obſervé plus fidelement que lui, ce précepte de la Fontaine:

Entre la chair & la chemiſe,
Il faut cacher le bien qu'on fait.

Mais des circonſtances dont il n'a pu diſpoſer, ont révélé quelques-uns des ſecrets de ſa vie, comme elles feront connoître un jour les ſervices d'un autre genre qu'il a rendus à M. La Grange.

LETTRES

LETTRES
DE
SÉNEQUE.

LETTRE PREMIERE.

Sur l'emploi du temps.

OUI, mon cher Lucilius (1), rendez-vous à vous-même. Le temps qu'on vous enlevoit, qu'on vous déroboit, qui vous échappoit, il faut le recueillir & le garder. N'en doutez pas : on nous ravit le

(1) Les Hiſtoriens & les Commentateurs ne nous apprennent rien ſur le compte de Lucilius, à qui les Lettres de Séneque ſont adreſſées, & qui ſemble avoir été ſon intime ami & ſon diſciple. Il paroît par ces Lettres mêmes que, né dans une condition médiocre, il s'étoit élevé par ſon mérite juſqu'au rang de Chevalier Romain, & avoit obtenu la place d'Intendant de Sicile.

temps, on le surprend, nous le laissons aller : & pourtant, la perte la plus honteuse est celle qui vient de notre négligence. Songez-y bien : une partie de la vie se passe à mal faire ; la plus grande, à ne rien faire ; la totalité, à faire autre chose que ce qu'on devroit. Trouvez-moi un homme qui sache apprécier le temps, estimer les jours, & comprendre qu'il meurt à chaque instant. Notre erreur est de ne voir la mort que devant nous : elle est derriere, en grande partie : tout le temps passé, elle le tient. Faites-donc, Lucilius, comme vous l'écrivez ; ramassez toutes les heures : saisissez-vous du présent ; vous dépendrez moins de l'avenir. La vie se passe à la remettre.

Mon cher Lucilius, tout le reste est d'emprunt, le temps seul est à nous. Cet être fugitif qui s'envole est la seule possession que la Nature nous ait assignée ; encore nous en dépouille qui veut. Hé bien ! telle est la folie des hommes : des objets chétifs, mépriſables, dont la perte du moins est réparable, on se croit obligé pour les avoir obtenus : a-t-on reçu du temps ? on ne croit rien devoir ; c'est cependant la seule dette que la reconnoissance même ne peut acquitter.

Vous me demanderez peut-être com-

ment je me conduis, moi qui donne des leçons. Je vous le dirai franchement : comme un homme magnifique, mais attentif. Je dépense, & je me rends compte : je ne puis dire que je ne perde rien ; mais je sais ce que je perds, & comment, & pourquoi ; je connois les causes de ma pauvreté : aussi me trouvé-je dans le cas des gens ruinés sans leur faute. Tout le monde les excuse ; personne ne les assiste. Après tout, je n'appelle pas pauvre celui qui se contente du peu qui lui reste. Vous ferez pourtant mieux de ménager votre bien, & de mettre à profit, sans délai, un temps précieux. Suivant un vieux proverbe, l'économie n'est plus de saison, quand le vase est à la fin ; au fond du tonneau, la quantité est moindre, & la qualité pire.

LETTRE II.

Sur les Voyages & sur la Lecture.

VOS lettres & les nouvelles que j'apprends, me font bien espérer de vous : votre repos n'est plus troublé par les voyages, le changement. Tous ces déplace-

ments ne ſont que l'agitation d'un eſprit malade. Le premier ſigne du calme intérieur eſt de ſavoir ſe fixer & reſter avec ſoi. Mais, prenez-y garde, la lecture de cette foule d'Auteurs & de volumes de toute eſpece, pourroit bien tenir un peu de la vie errante & agitée, dont nous parlons. Voulez vous que l'étude laiſſe dans votre eſprit, des traces durables? bornez-vous à quelques Auteurs plein de génie, & nourriſſez-vous de leurs ſubſtance. Etre par-tout, c'eſt n'être nulle part. Une vie paſſée en voyages procure beaucoup d'hôtes, & pas un ami. Il en eſt de même de ces lecteurs précipités qui, ſans prédilection pour aucun Ecrivain, parcourent à la hâte tous les livres. Les aliments ne ſauroient profiter ni s'incorporer, quand ils ſont rejetés auſſi-tôt que reçus (1): rien de ſi contraire au rétabliſſement de la ſanté, que de changer continuellement de remedes; une plaie ne ſe ferme pas, quand on y applique tous les jours de nouveaux appareils; un arbre ſouvent tranſplanté n'acquiert pas de for-

(1) Sénèque fait alluſion ici à l'uſage mépriſable des gourmands de Rome qui, à chaque ſervice, ſortoient de table, & ſe faiſoient vomir, afin de pouvoir manger de nouveau.

ce : les choſes les plus utiles ne peuvent l'être en paſſant. La multitude des livres eſt une diſtraction pour l'eſprit : n'en pouvant donc lire autant que vous pouvez vous en procurer, n'en ayez qu'autant que vous en pouvez lire. Mais, dites-vous, j'aime à parcourir tantôt l'un, tantôt l'autre. Goûter d'une foule de mêts, annonce un eſtomac blaſé : cette variété d'aliments produit plus de corruption que de nourriture. Que les Ecrivains les plus eſtimés ſoient donc la baſe de vos lectures : revenez-y toujours après les diverſions que vous vous ſerez permiſes : acquérez chaque jour quelque reſſource nouvelle contre la pauvreté, contre la mort, contre les autres fléaux : de la foule d'objets que vous aurez parcourus, recueillez une maxime, pour en faire la nourriture de votre journée. Cette méthode eſt la mienne : je lis beaucoup, & je mets quelque choſe en réſerve. Voici ma récolte d'aujoud'hui ; elle eſt due à Epicure (1) ; car j'ai l'habitude de paſſer dans

(1) Il y eut, dès l'origine de la Secte Stoïcienne, une inimitié marquée entre elle & les Diſciples d'Epicure, dont les maximes ne ſembloient guere s'accorder avec la rigidité des principes du Stoïciſme : cependant Sénèque a emprunté les plus belles maximes d'Epicure, ainſi

le camp de l'ennemi, mais en espion, plutôt qu'en déserteur: *la pauvreté contente est*, dit-il, *une chose honnête*. Mais elle n'est plus pauvreté, dès qu'elle est contente: s'accommoder avec la pauvreté, c'est être riche; l'on est pauvre, non pour avoir peu, mais pour désirer davantage. Qu'importe ce qu'enferment vos coffres ou vos greniers, & la multitude de vos troupeaux ou de vos rentes, si vous convoitez le bien d'autrui, si votre avarice calcule moins l'argent acquis, que l'argent à acquérir? Quelle est donc la borne de la richesse? c'est d'avoir d'abord ce qu'il faut; ensuite autant qu'il faut.

LETTRE III.

Du choix des Amis.

VOUS m'écrivez que l'homme chargé de vos lettres, est votre ami; & vous me prévenez en même-temps de ne pas m'ouvrir à lui sur vos affaires, usant vous-

qu'on le verra par ces Lettres; d'ailleurs ce Philosophe, si décrié par ses adversaires, comme l'apôtre de la volupté, menoit une vie aussi dure que les Stoïciens les plus séveres. Nous verrons Sénèque l'attester lui-même dans quelques-unes des Epîtres suivantes.

même de cette réserve avec lui : c'est dire dans la même lettre qu'il est votre ami & ne l'est pas. Ainsi le mot d'*ami* n'est dans votre bouche qu'une expression bannale, comme le titre d'*homme de bien*, pour les candidats, & celui de *Monsieur*, pour le premier venu dont on ne se rappelle pas le nom. Laissons le mot, & parlons de la chose. Regarder quelqu'un, comme ami, & n'avoir pas en lui la même confiance qu'en soi ; c'est étrangement s'abuser, c'est ignorer l'étendue de la véritable amitié. Que votre ami soit le confident de toutes vos délibérations ; mais qu'auparavant il en ait été l'objet. De la confiance, après l'amitié formée : du discernement, avant de la former. C'est confondre les devoirs, c'est violer la regle de Théophraste, que de s'engager sans connoître, pour rompre, quand on connoîtra. Réfléchissez long-temps sur le choix d'un ami : une fois décidé, que toutes les portes de votre ame lui soient ouvertes ; pas plus de réserve avec lui qu'avec vous-même. Vivez, sans doute, de façon à ne rien faire que ne puisse savoir, même un ennemi ; mais il est des choses dont l'usage prescrit le secret. Dans ces cas, vous répandrez tous vos chagrins, toutes vos pensées dans le sein

de votre ami. Croyez-le sûr, il le fera: souvent on enseigne à tromper, en craignant de l'être; la défiance autorise l'infidélité. Quoi! je retiendrois une confidence qui m'échappe avec mon ami! je ne me croirois pas seul en sa présence?

Il y a des hommes qui publient dans les carrefours ce qui ne doit être confié qu'à un ami, qui se déchargent sur le premier passant du secret qui leur pese, d'autres craignent de s'ouvrir à leurs amis les plus chers; ils ensevelissent leur secret au fond de leur ame; &, s'il étoit possible, ils se le cacheroient à eux-mêmes. Evitez ces deux défauts. Se fier à tout le monde, ne se fier à personne, sont deux excès: il y a plus d'honnêteté dans l'un, plus de sureté dans l'autre.

Ainsi vous blâmez, & l'homme toujour en mouvement, & l'homme toujours en repos. Ne se plaire que dans le tumulte, ce n'est point activité, mais délire & convulsion: regarder tout mouvement, comme une fatigue, ce n'est pas du calme, mais de l'assoupissement, de la léthargie. Retenez à ce sujet un passage que j'ai lu dans Pomponius: *Il y a des yeux tellement accoutumés aux ténebres, qu'ils voient trouble au grand jour.* Il faut combiner ces deux états; agir en

ſe repoſant, & ſe repoſer en agiſſant. Conſultez la Nature : elle vous dira qu'elle a fait & le jour & la nuit.

LETTRE IV.

Sur les craintes de la Mort.

MARCHEZ du même pas, hâtez-le, s'ils eſt poſſible : vous jouirez plus long-temps de la réforme & du bel ordre de votre ame. C'eſt jouir déjà, ſans doute, que de rétablir l'ordre & la réforme : mais attendez-vous à un plaiſir d'une autre eſpece, au plaiſir de contempler votre ame ſans tache & reſplendiſſante de vertus. Vous vous rappellez, ſans doute, les tranſports de votre joie, quand on vous dépouilla de la toge prétexte (1) ; quand, revêtu de l'habit viril, vous fûtes conduit en pompe à la place publique. Que ſera-ce donc, lorſqu'enfin délivré

(1) La toge *prétexte* étoit une robe bordée de pourpre, que les jeunes Nobles Romains portoient juſqu'à 17 ans ; à cet âge, on leur donnoit la robe virile appellée *pura* ou *libera*. Les Magiſtrats & les Pontifes portoient la toge *prétexte* ou bordée de pourpre, comme une marque de leurs dignités.

des vices de la jeuneſſe, vous ſerez inſcrit par la Philoſophie au rang des hommes? Nous ne ſommes plus jeunes, mais nos ames le ſont; & pour comble de malheur, avec l'air impoſant du vieil âge, nous avons les travers de la jeuneſſe, nous avons même les petiteſſes de l'enfance: la jeuneſſe a des craintes frivoles, l'enfance des craintes chimériques, & nous avons toutes les deux. Encore quelques pas, & vous comprendrez qu'il y a des objets d'autant moins terribles, qu'ils inſpirent plus de terreur. Un mal n'eſt pas grand, quand il eſt le dernier des maux. La mort s'avance: elle ſeroit à craindre, ſi elle alloit ſe fixer à vos côtés; mais il faut, ou qu'elle ne vienne pas juſqu'à vous, ou qu'elle paſſe outre. Il eſt difficile, dites-vous, d'amener l'ame juſqu'au mépris de la mort. Eh! ne voyez-vous pas quels ſujets futiles la font tous les jours mépriſer? c'eſt un amant qui ſe pend à la porte de ſa maîtreſſe; un eſclave qui ſe précipite du haut d'un toît, pour n'être plus l'objet des emportements de ſon maître; un fugitif qui ſe perce le ſein, de peur d'être ramené dans les fers. Doutez-vous que le courage puiſſe opérer, ce qu'a fait l'excès de la crainte! Plus de ſécurité dans la vie,

quand on penſe trop à la prolonger ; quand on met au rang des biens un grand nombre de conſulats. Pour vous réſoudre à mourir de bon gré, repréſentez-vous cette foule de malheureux qui s'attachent à la vie, qui la tiennent, pour ainſi dire, embraſſée, comme on s'accroche dans un naufrage aux racines & aux rochers ; flottants entre la crainte de la mort & les tourments de la vie, ils ne veulent pas vivre, & ne ſavent pas mourir. Rendez-vous donc la vie agréable, en ceſſant de vous en inquiéter. La poſſeſſion ne peut plaire, ſi l'on n'eſt réſigné à la perte : & la perte la moins terrible, eſt celle qui ne peut être ſuivie de regrets. Animez donc, endurciſſez votre courage contre des coups, dont les grands de la terre ne ſont pas exempts : un enfant & un eunuque diſpoſent de la vie de Pompée ; le Parthe inſolent & cruel, de celle de Craſſus ; Caïus Céſar livre la tête de Lepidus au glaive du Tribun Décimus ; la ſienne tombe ſous le fer de Cherea. La fortune a beau élever un homme, elle lui laiſſe toujours à craindre autant de maux, qu'elle le met à portée d'en faire. Défiez-vous du calme. Un inſtant voit bouleverſer la mer, un jour voit échouer les barques dans la même plage où on les

voyoit se jouer. Songez qu'un voleur, qu'un ennemi, peut trancher vos jours : & sans parler des hommes puissants, il n'y a pas jusqu'au moindre esclave qui n'ait sur vous droit de vie & de mort : oui, Lucilius, quiconque méprise sa vie, est maître de la vôtre. Repassez dans votre mémoire les exemples des malheureux égorgés dans leurs maisons à force ouverte ou par surprise ; & vous verrez autant de victimes immolées à la colere des esclaves, qu'à celle des Rois. Que vous importe donc la puissance de votre ennemi ? Le pouvoir qui le rend si redoutable, il n'y a personne qui ne l'ait. Mais, si vous tombez entre les mains des ennemis, le vainqueur vous fera conduire ..... où .... vous y allez déjà. Pourquoi vous être abusé si long-temps ? pourquoi ne voir que d'aujourd'hui le glaive suspendu sur votre tête ? Je le répete, vous allez à la mort ; & vous y allez, du jour même de votre naissance. Telles sont à peu près les idées dont il faut se nourrir, pour attendre paisiblement cette derniere heure dont la crainte empoisonne toutes les autres.

Mais, pour finir, voici la pensée qui m'occupe aujourd'hui, elle est encore cueillie dans les jardins d'Epicure : *la*

vraie richeſſe eſt la pauvreté réglée ſur les beſoins de la Nature. Et ſavez-vous ce qu'exige la Nature ? de n'avoir ni faim, ni ſoif, ni froid. Pour appaiſer la faim & la ſoif, il n'eſt pas néceſſaire de ſe morfondre à la porte des grands, d'eſſuyer leurs regards dédaigneux ou leur politeſſe outrageante ; il n'eſt pas beſoin d'expoſer ſa vie ſur les flots ou dans le camps. Ce que la Nature demande eſt à notre portée, on l'acquiert facilement : c'eſt pour le ſuperflu qu'on ſe tourmente ; c'eſt le ſuperflu qui nous fait uſer la toge, vieillir ſous des tentes, échouer ſur des côtes étrangeres. Le néceſſaire, nous l'avons ſous la main.

LETTRE V.

De la ſingularité. De la vraie Philoſophie.

VOUS perſévérez dans l'étude, vous renoncez à tout pour ne ſonger qu'à vous rendre meilleur ; je loue votre conſtance, je m'en réjouis ; je vous exhorte à continuer, & même je vous en prie. Mais n'allez pas (je vous en préviens), à l'exemple de certains Philoſophes, moins curieux de faire des progrès que du bruit,

affecter dans votre extérieur ou votre genre de vie, des singularités qui vous fassent remarquer. Un habillement sauvage, une chevelure hérissée, une barbe en désordre, une aversion déclarée pour toute argenterie, un lit étendu sur la terre, & mille autres voies détournées qui tendent obliquement à la considération, vous devez vous les interdire. Eh ! le nom de *Philosophe* n'est déjà que trop odieux, avec quelque modestie qu'on le porte. Que sera-ce, si nous allons nous soustraire à l'usage? C'est par l'intérieur, qu'il faut différer du peuples: par les dehors, on peut lui ressembler. Que nos vêtements n'éblouissent pas, mais aussi qu'ils ne révoltent pas les yeux. N'ayons pas d'argenterie incrustée d'or massif; mais ne plaçons pas la frugalité dans une privation totale d'or & d'argent. N'aspirons pas à contrarier le vulgaire; mais à faire mieux que lui : sans quoi nous rebutons, nous écartons ceux que nous voulons corriger. Ajoutez qu'on ne veut nous imiter en rien, de peur d'être obligé de nous imiter en tout. La Philosophie se propose de lier les hommes par un commerce d'idées, de bienveillance, de secours mutuels: or, la singularité de notre extérieur nous séquestre de la société. Au lieu de l'admi-

ration que vous recherchez, prenez garde d'encourir la haine & le ridicule. Sans doute nous prenons pour guide la Nature, mais la Nature condamne toutes ces tortures volontaires, cette averſion pour la parure la plus ſimple; cet amour pour la malpropreté, cette prédilection pour des aliments, je ne dis pas communs, mais dégoûtants. Il n'y a qu'un débauché qui recherche la délicateſſe; mais il n'y a qu'un ſot, qui refuſe des mêts ſimples & ordinaires. La Philoſophie ne nous ordonne pas de ſouffrir, mais d'être frugal; & la frugalité s'accorde avec la propreté: il faut lui preſcrire des bornes; il faut que notre vie ſoit un mélange des bonnes mœurs, & des mœurs publiques; il faut qu'on l'admire, & qu'on s'y reconnoiſſe. Quoi! ferons-nous donc comme les autres? il n'y aura nulle différence entr'eux & nous? Il y en aura beaucoup: mais je veux qu'on y regarde de près, pour l'appercevoir; je veux qu'en entrant dans nos maiſons, on admire plus le maître, que les meubles. Il y a de la grandeur à ſe ſervir de vaſes de terre, comme de vaiſſelle d'argent; il n'y en a pas moins à ſe ſervir d'argenterie, comme de terre. Ne pouvoir ſupporter les richeſſes eſt la marque d'une ame foible.

Mais, pour partager encore avec vous le gain de ma journée, j'ai trouvé dans Hécaton (1), que l'extinction des désirs est un remede contre la crainte même. *Cessez*, dit-il, *d'espérer, & vous cesserez de craindre.* Quoi, sur la même ligne deux affections si différentes ! Oui, mon cher Lucilius ; elles paroissent opposées, mais elles se tiennent : le soldat & le prisonnier ne sont pas unis plus étroitement par la même chaîne, que ces deux passions si dissemblables ; elles marchent du même pas, mais la crainte vient après l'espérance. N'en soyez pas surpris, l'une & l'autre naissent de l'irrésolution de l'ame, du trouble où l'avenir la jette. Au lieu de s'accommoder au présent, on égare ses pensées dans le lointain : ainsi la prévoyance, le plus grand bien de l'homme, s'est changée en poison. Les bêtes suient le danger, quand elles le voient ; & sont tranquilles, aussi-tôt qu'il est passé : l'homme est victime, & de l'avenir, & du passé. La multitude de ses facultés fait son supplice : la mémoire ressuscite les craintes, la prévoyance les anticipe, le présent ne suffit pas à nos malheurs.

(1) Hécaton étoit un Philosophe Stoïcien, disciple de Panétius.

LETTRE VI.

De la véritable Amitié.

JE sens, Lucilius, que je me réforme, ou plutôt que je me transforme ; non que j'ose me flatter de n'avoir plus de changements à faire : combien il me reste encore à redresser, à détruire, à élever ! du moins c'est une marque d'amendement de reconnoître en soi des défauts. Que de malades on félicite de sentir leur mal ! Je voudrois partager avec vous le bonheur de ce changement subit : j'en aurois plus de confiance en l'amitié qui nous unit ; cette amitié véritable que l'espérance ni la crainte, ni l'intérêt ne peuvent déraciner ; cette amitié avec laquelle on meurt, & pour laquelle on consent à mourir. Combien d'hommes ont manqué d'amitié, plutôt que d'ami ! Mais, quand deux cœurs sont entraînés à s'unir par l'amour du bien, l'amitié ne sauroit leur manquer : & pourquoi ? c'est qu'ils savent qu'entr'eux tout est commun, à commencer par l'adversité. Vous ne pouvez concevoir combien chaque jour ajoute à mes progrès. Envoyez-moi donc, dites-

vous, le remede qui vous a si bien réussi. Mon ami, je brûle de le verser tout entier dans votre ame : je n'aime à apprendre que pour enseigner, & la plus belle découverte cesseroit de me plaire, si elle n'étoit que pour moi. Non : je ne voudrois pas de la sagesse même, à condition de la tenir enfermée en moi-même. La possession n'est agréable, qu'autant qu'on la partage. Je vous enverrai donc les *livres* mêmes ; &, pour vous éviter l'embarras des recherches, quelques indications vous conduiront tout d'un coup aux passages que j'approuve & que j'admire *i* mais les conversations, le commerce de votre ami, vous en apprendront plus que les livres. Transportez-vous sur le lieu même de l'action. Vous le savez ; on s'en rapporte plus aux yeux qu'aux oreilles ; la route des préceptes est longue, celle des exemples est plus courte & plus sûre. Cléanthe n'eût pas imité si parfaitement Zénon, s'il n'eût fait que l'entendre (1). Il fut témoin de ses ac-

(1) Personne n'ignore que Zénon fut le fondateur de la Secte Stoïcienne. Il étoit né à Cittium, ville située dans l'isle de Cypre. Il fut disciple de Cratès, Philosophe cynique, qu'il quitta pour suivre Stilpon de Mégare ; ensuite il prit des

tions, il pénétra dans sa retraite, il compara la conduite du maître avec la doctrine. Platon, Aristote & cette foule de Sages qui devoient suivre tant de routes diverses, profiterent plus des mœurs que des discours de Socrate. Les vertus de Métrodore, d'Hermachus, de Polienus, furent moins dues à l'Ecole d'Epicure, qu'à son commerce familier. Mais ce n'est pas seulement pour vos progrès, mais

---

leçons du Platonisme, sous Polémon & Xénocrate. Enfin, volant de ses propres ailes, Zenon devint le fondateur du Stoïcisme, ainsi nommé, parce que ses disciples s'assembloient à Athenes, sous des portiques appellés en grec *stoa*. Zénon eut pour successeur dans son école Cléanthe, son disciple, dont Séneque parle en cet endroit. Ce Cléanthe, né dans la pauvreté, avoit été d'abord athlete; il quitta l'arêne, pour prendre les leçons de Cratès le cynique; ensuite il se mit sous la conduite de Zénon. Il suivoit, pendant le jour, ce maître; & la nuit, il se louoit à un jardinier pour tirer l'eau nécessaire à l'arrosement de ses légumes, ou à une boulangere pour moudre son bled. Nonobstant les inconvénients d'une vie si pénible & si dure, Cléanthe ne voulut jamais sortir de l'indigence; il refusa dix mines que les Juges de l'Aréopage lui avoient assignées sur le tréfor public; il n'accepta d'autre bienfait des Athéniens, qu'un habit complet, après avoir perdu le sien. Le Roi Antigone lui ayant envoyé une somme de trois mille mines, le Philosophe les reçut, mais il les distribua sur le champ. Sa

pour mon intérêt, que je vous presse de venir : nous serons utiles l'un à l'autre.

Cependant, pour vous payer ma taxe journaliere, voici ce qui m'a frappé aujourd'hui dans Hécaton : *Vous me demandez quels progrès j'ai faits ? Je commence à être l'ami de moi-même.* Voilà, sans doute, un grand pas ; il ne sera jamais seul. Croyez-m'en, l'ami de soi-même est l'ami de tous les hommes.

---

pauvreté lui étoit devenue chere, & l'enthousiasme de la Philosophie lui tenoit lieu de tout. Son courage lui fit donner le titre de *nouvel Hercule.* En effet, il mérita les éloges des plus célebres Ecrivains de l'antiquité ; tous se sont accordés à le regarder comme le plus vertueux des Stoïciens. Il montra en mourant le même courage qu'il avoit eu pendant sa vie. Les Médecins lui avoient prescrit un jeûne de deux jours, pour un ulcere à la bouche ; guéri au bout de ce terme, il refusa de prendre de la nourriture, *ce n'est pas*, disoit-il, *la peine de revenir sur ses pas après avoir fait la moitié du chemin.* Epuisé & presque mourant, il reçoit une lettre par laquelle un ami lui demande un service ; aussi-tôt il se fait apporter de la nourriture, rend le service, & se remet à mourir. *Voyez* Diogen. Laert. *lib.* 7, §. 168 ; Suidas, Valet. Max. *lib.* 8, *cap.* 7 ; Cicéron, *Acad. quæst. lib.* 4, *cap.* 38.

Tels furent les Fondateurs de la Secte des Stoïciens, dont Sénèque a si vigoureusement enseigné les maximes austeres. Voici les noms des Philosophes les plus distingués qu'on vit sortir

LETTRE VII.

Qu'il faut s'éloigner de la foule.

VOUS me demandez ce que vous devez le plus éviter. Le monde. Vous ne pouvez encore vous y expoſer : moi, du moins, j'avoue ma foibleſſe, je n'en rapporte jamais les mœurs que j'y ai portées. J'avois établi un ordre, il eſt changé ; chaſſé un vice, il eſt de retour. Il y a des convaleſcents tellement affoiblis par le mal, qu'ils ne peuvent prendre l'air ſans

---

de cette Ecole, tant chez les Grees que chez les Romains.

Zénon de Cittium, Perſée, Ariſton de Chio, Hérillus, Sphærus, Cléanthe, Chryſippe, Zénon de Tarſe, Diogene le Babylonien, Antipater de Tarſe, Panætius, Poſidonius, Jaſon.

A Rome, pendant la République.

Athénodore Cordylion, Q. Lucilius Balbus, Caton d'Utique.

Sous les Empereurs.

Athénodore de Tarſe, Annæus Cornutus, C. Muſonius Rufus, Chæremon Egyptien, L. Annæus Séneque, le Poëte Perſe, Dion de Pruſe, Euphrates de Tyr, Epictete Phrygien, Sextus de Chéronée, l'Empereur Marc-Aurele Antonin,

accident. Nous ſommes de même, nous dont les ames ſe remettent à peine d'une longue maladie. Le grand monde eſt nuiſible à notre état : ſans le ſavoir, on en rapporte le goût, l'empreinte, le vernis de quelque vice ; & plus la foule eſt nombreuſe, plus le péril eſt grand.

Mais rien de ſi préjudiciable aux bonnes mœurs, que la fréquentation des ſpectacles. Alors le vice, à l'aide du plaiſir, ſe gliſſe plus aiſément. Me comprenez-vous bien ? Croyez-vous que je n'en revienne que plus avare, plus ambitieux, plus débauché ? Mon ami, je me trouve plus inhumain, pour avoir été parmi les hommes. Le haſard m'a conduit au ſpectacle de midi : je m'attendois à des jeux, à des plaiſanteries, à des amuſements capables de délaſſer de la vue du ſang humain. Tout le contraire. Les combats précédents étoient humains auprès de ceux-là : les jeux ne ſont que bagatelles. On veut l'homicide pur. Plus d'armes défenſives, nulle partie du corps à l'abri du danger, nuls coups portés à faux. Auſſi préfere-t-on ce ſpectacle aux combats ordinaires ou de faveur (1). Quel plaiſir en

(1) Le texte porte *poſtulatitiis*. Les Empereurs entretenoient des Gladiateurs pour leurs propres

effet ! Point de casque, point de bouclier. A quoi bon ces armures, cet art de l'escrime ? à rien, qu'à retarder la mort. Le matin, les hommes sont exposés aux lions & aux ours ; à midi, aux spectateurs. Ils viennent de terrasser un monstre, ils vont l'être par un homme ; vainqueurs dans un combat, ils vont périr dans un autre : le sort de tous les combattants est la mort ;

---

amusements, ou pour ceux du Peuple ; on les appelloit *Fiscales & Postulatitii*, à cause qu'ils appartenoient au Prince, & qu'on ne les faisoit paroître, à la priere du Peuple, que par une faveur particuliere. *Voyez* Upton, *dans ses notes sur Arrien, pag. 97.*

Toute ame sensible est forcée de gémir & de frissonner au récit des spectacles dont les Romains faisoient leurs amusements journaliers. Juste Lipse observe que nulle bataille, nulle défaite ne fit jamais verser autant de sang humain, que les plaisirs de ce Peuple féroce.

Les hommes, dont le métier étoit de combattre pour réjouir cette populace sanguinaire, se nommoient *Gladiateurs ;* ils étoient sous les ordres d'un chef nommé *Lanista*, qui les avoit achetés pour servir à cet usage abominable ; c'étoient des esclaves ou des prisonniers de guerre, & quelquefois des enfants que l'on dressoit dès l'âge le plus tendre, à cette affreuse profession. Les esclaves fugitifs étoient condamnés à être égorgés dans les spectacles ; mais peu à peu les personnes les plus distinguées par la naissance ne rougirent pas de servir aux amusements de leurs

l'inſtrument eſt le fer & le feu. Voilà comme on remplit les intermedes de l'arêne.

Un homme a-t-il volé ? qu'on le pende. A-t-il tué ſon ſemblable ? qu'on le tue. Mais toi, malheureux ſpectateur, qu'as-tu fait pour ſubir un tel ſpectacle ? « Tue, » brûle, frappe. Pourquoi fondre ſi lâche- » ment ſur le fer ? Pourquoi tuer avec

---

barbares concitoyens. On vit des Sénateurs deſcendre dans l'arène. Auguſte le défendit par une Loi ; mais ſous Caligula & ſous Néron, cette Loi fut ſupprimée : l'on vit de nouveau des Sénateurs & des Chevaliers combattre, comme de vils Gladiateurs. Bien plus, il y eut des femmes qui eurent le courage ou l'infamie de prendre part à ces combats cruels. On donnoit des noms divers aux Gladiateurs, ſuivant leur pays, leur façon de combattre, & les armes dont ils ſe ſervoient. On les trouve déſignés ſous les noms de *Secutores*, *Thraces*, *Myrmillones*, *Hyplomachi*, *Samnites*, *Eſſedarii* qui combattoient dans des voitures, *Retiarii*, avec des filets ; *Laquearii*, avec des lacets ? *Andabatæ*, *Dimacharri*, *Catervarii* étoient ceux qui ſe battoient en troupe. Quelquefois le Peuple intercédoit pour ceux qui avoient été bleſſés, lorſqu'il s'y intéreſſoit, à cauſe de leur courage ou de leur adreſſe ; mais il faiſoit impitoyablement égorger ceux qui montroient de la foibleſſe ou de la timidité. Le ſigne par lequel le Peuple exprimoit qu'il vouloit la mort d'un Gladiateur, conſiſtoit à renverſer le pouce (*converſo pollice*) & on lui crioit *recipe ferrum*, tant

» tant de circonſpection ? Pourquoi mou-
» rir de ſi mauvaiſe grace ? » On les pouſſe au combat à coups de fouets : on les fait courir le ſein nu au devant des bleſſures. Le ſpectacle eſt fini ? dans l'intervalle on égorge des hommes, pour ne pas reſter oiſif. Peuple féroce, ne ſais-tu pas que les mauvais exemples retombent ſur celui qui les donne ? Rends graces aux Dieux : tu enſeignes la cruauté à un Prince qui ne peut heureuſement l'apprendre (1).

Il faut éloigner de la foule une ame tendre & chancelante dans le bien ; on ſe range aiſément du parti le plus nombreux. La vertu des Socrate, des Caton, des Lelius, n'eût peut-être pas tenu contre une multitude corrompue ; & nous, qui

reçois le fer. Alors les plus humains des ſpectateurs ſe retiroient, mais la multitude jouiſſoit de la vue des victimes immolées à ſes plaiſirs : elle demandoit quelquefois à voir leurs cadavres, dans la crainte qu'ils n'euſſent pas été véritablement égorgés Quelques-uns portoient la main dans leurs bleſſures ; d'autres alloient juſqu'à boire de leur ſang, comme un remede dans de certaines maladies. Tels étoient les jeux (*Ludi*) de ces odieux vainqueurs du monde ! *Voyez* Juſti Lipſii Saturnalia, *lib.* 2.

(1) Il paroît que Séneque parle ici de Néron qui, au commencement de ſon regne, avoit donné des marques de clémence & de ſenſibilité.

travaillons encore à régler nos penchants, nous soutiendrions le choc du vice escorté de la foule? Un seul exemple de luxe ou d'avarice fait beaucoup de mal : le commerce d'un homme de plaisir nous énerve & nous amollit peu à peu : le voisinage d'un riche irrite notre cupidité ; la compagnie d'un méchant ternit l'ame la plus pure. Que sera-ce donc, si tout un peuple vous livre un assaut général ? Il faut ou l'imiter, ou le haïr : mais ce sont deux extrémités vicieuses, d'imiter les méchants, parce que c'est le grand nombre; ou de haïr le grand nombre, parce qu'il ne nous ressemble pas.

Retirez-vous, tant que vous pourrez, en vous-même : recherchez ceux qui peuvent vous rendre meilleur ; recevez ceux que vous pouvez rendre meilleurs. Ce sont deux choses réciproques, l'on apprend en enseignant. Que l'envie de produire vos talents ne vous conduise donc pas dans les assemblées, pour lire ou discourir. Vous le pourriez, si les ames du peuple étoient au ton de la vôtre ; mais on ne vous entendroit pas, si ce n'est peut-être une ou deux personnes ; encore seriez-vous obligé de les former, de les élever jusqu'à vous comprendre. Pourquoi donc ai-je tant appris, me dites-vous ? Soyez

ſans inquiétude : votre peine n'eſt pas perdue, vous avez appris pour vous.

Mais comme je ne veux pas avoir appris pour moi ſeul, partageons enſemble trois beaux paſſages relatifs au ſujet même de cette lettre. Le premier m'acquittera ; les deux autres ſeront des avances. Démocrite (1) dit : *un ſeul homme eſt pour moi le peuple, & le peuple un ſeul homme.* J'admire encore cette réponſe ; l'auteur eſt inconnu : on lui demandoit pourquoi tant ſoigner un ouvrage fait pour très-peu de perſonnes : *je veux*, dit il, *peu de lecteurs, un ſeul, point du tout.* Le mot d'Épicure n'eſt pas moins remarquable : il écrivoit à un de ſes compagnons d'étude : *ceci eſt pour nous, & non pour la multitude : nous ſommes un aſſez grand théatre l'un pour l'autre.* Voilà, mon cher Lucilius, les maximes dont il faut vous pénétrer, pour vous mettre au-deſſus du plaiſir qu'inſpire l'approba-

(1) Démocrite étoit d'Abdere ; il fut diſciple de Leucippe, & devint un des plus illuſtres Philoſophes de la Grece ; ſon grand ſavoir, ſa vie retirée, & ſes maximes très-oppoſées à celles de ſes concitoyens, le firent paſſer dans ſon pays pour un inſenſé ; ſort ordinaire de ceux qui n'oſent s'écarter des idées de la multitude. *Voyez* Brucker, *Hiſtor. Philoſoph.* & Diogen. Laert.

tion générale. Le peuple vous loue? beau sujet de vanité, qu'un mérite senti par le peuple! votre mérite, c'est en vous-même qu'on doit le trouver.

LETTRE VIII.

De l'activité du Sage.

Je vous prescris d'éviter la foule, de chérir la retraite, de vous borner au témoignage de votre conscience. Et que devient, dites-vous, la maxime des Stoïciens : que *le Sage doit mourir en action.* Ce qu'elle devient! Suis-je donc oisif, à votre avis? Si je m'enferme, si ma porte est interdite, c'est pour être utile à plus de monde. Aucun de mes jours ne s'écoule sans travail; une partie même de mes nuits est consacrée à l'étude. Je ne m'abandonne point au sommeil, j'y succombe; je retiens opiniâtrément sur l'ouvrage mes yeux fatigués & défaillants. J'ai renoncé aux personnes; j'ai renoncé même aux affaires, à commencer par les miennes. Les affaires de la postérité sont mes seules affaires : c'est pour elle que j'écris; c'est pour elle que je recueille des avertissements salutaires, des recettes utiles, dont j'ai senti l'efficacité sur mes

propres infirmités qui, sans être entiérement guéries, ne font plus de progrès. La route du bonheur, que j'ai connue tard, & las de m'égarer, je la montre aux autres; je leur crie: « Fuyez tous » les goûts du vulgaire, tous les dons » du hasard. A l'aspect d'un bien fortuit, arrêtez-vous avec crainte & défiance. Les poissons & le gibier, sont » comme vous, séduits par un appât. » Des présents de la fortune! on vous » trompe, ce sont des pieges. Voulez-» vous mener une vie tranquille? défendez-vous de ces bienfaits captieux: » sans quoi (funeste erreur!) vous croirez » prendre, & serez pris. Malheureux! » cette course rapide vous conduit au » précipice; & la fin de votre élévation » ne peut être qu'une chûte. D'ailleurs, » une fois abandonné au torrent de la » fortune, plus de moyens de s'arrêter. » Jouissez donc de ses faveurs, ou, à leur » défaut, de vous-même: en se conduisant ainsi, on peut être courbé ou froissé » par elle, mais non renversé ».

» N'ayez donc pour le corps que les » égards prescrits par la santé: c'est le » régime le plus sage, c'est le plus salu-» taire. Le corps, s'il n'est traité dure-» ment, se révolte contre l'esprit. Les

» aliments ſe borneront à appaiſer la
» faim, les breuvages à étancher la ſoif,
» les vêtements à écarter le froid, les
» maiſons à repouſſer les attaques nuiſi-
» bles ; il importe très-peu qu'elles ſoient
» de ſimple gazon, ou d'un marbre étran-
» ger de diverſes couleurs. Sachez que
» l'homme n'eſt pas moins à couvert ſous
» le chaume, que ſous un toît doré. Dé-
» daignez ces pénibles ſuperfluités in-
» troduites pour la décoration : ſongez
» qu'il n'y a rien en vous d'admirable
» que l'ame. Eſt-elle grande ? rien ne
» ſera grand pour elle ».

N'eſt-ce donc rien que d'adreſſer de pareils diſcours à moi-même, à la poſtérité ? Serois-je, à votre avis, plus utile, ſi je répondois comme Avocat à un cautionnement, ſi je plaçois mon cachet au bas d'un teſtament, ſi j'appuyois un Candidat & du geſte & de la voix en plein Sénat ? Croyez-moi ; perſonne de plus occupé, que les hommes oiſifs en apparence : ils ſont les agents du ciel & de la terre.

Mais il faut finir, & à mon ordinaire payer pour ma lettre : c'eſt encore aux frais d'Épicure, il me fournit aujourd'hui cette maxime : *Rendez-vous l'eſclave de la Philoſophie, & vous ſerez vraiment libre.* En ſe ſoumettant, en s'aſſerviſſant à cette

maîtreſſe, on n'attend pas ; on eſt affranchi ſur le champ, ou plutôt la ſervitude même eſt la liberté. Vous me demandez pourquoi cette affectation de préférer les maximes d'Épicure à celles de nos Philoſophes ; mais pourquoi dites-vous qu'elles ſont à Épicure, & non pas au public ? Combien de mots dans les Poëtes, que les Philoſophes ont dits, ou ont dû dire ! Sans parler de nos tragédies, ni de nos drames mixtes, dont le ton eſt grave, & le genre moyen entre le comique & le tragique ; combien de vers ſublimes proſtitués à des Farceurs ! combien dans Publius, de ſentences, plus dignes du cothurne que du brodequin ! Je ne citerai de lui qu'un vers philoſophique, & relatif au ſujet de cette lettre. Il dit que les biens fortuits ne nous appartiennent pas. *Les biens accordés à nos ſouhaits nous ſont étrangers.* Je me rappelle que vous avez rendu cette penſée avec plus d'énergie & de préciſion. *Ce que la fortune vous a donné, n'eſt point à vous.* Je n'ai point oublié non plus cette autre tournure encore plus ſaillante : *tous les biens qu'on nous donne, on peut nous les ôter.* Je ne prétends pas m'acquitter, c'eſt votre bien que je vous rends.

LETTRE IX.

De l'amitié du Sage.

VOUS demandez si dans une de ses lettres, Épicure a raison de blâmer ceux qui prétendent que le Sage, content de lui-même, n'a pas besoin d'amis. Il est vrai qu'Épicure fait ce reproche à Stilpon (1) & aux autres Philosophes qui placent le souverain bien dans l'apathie. Mais nous différons en un point, des Philosophes de Mégare. Leur Sage est insensible à la douleur; le nôtre en triomphe, mais la sent. Nous reconnoissons, comme eux, que le Sage se suffit; néanmoins il veut un ami, un voisin, un convive; & jugez à quel point il se suffit. Quelquefois il se contente d'une partie de lui-même: la

(1) Stilpon de Mégare est regardé comme le chef d'une secte appellée *Mégarienne*. Sénèque en parlera par la suite d'une façon très-avantageuse. Ce Philosophe étoit si estimé de son temps, que, lorsqu'il vint à Athenes, tous les Artisans sortirent de leur boutique pour le voir. Son éloquence attira beaucoup d'adhérents à sa Secte. Il eut un fils nommé *Bryson*, qui fut le maître de Pyrrhon. *Voyez* Brucker, *Histor. Philos.*

maladie ou l'ennemi le privent-ils de ſes mains, le haſard lui ravit-il un œil; les reſtes de ſa machine lui ſuffiſent, & dans un corps mutilé, il ne ſera pas moins heureux qu'avec tous ſes membres. Il ne déſire pas ce qui lui manque, mais il aimeroit mieux qu'il ne lui manquât rien. Si donc il ſe ſuffit, ce n'eſt pas qu'il veuille ſe paſſer d'amis, c'eſt qu'il le peut. En doutez-vous? voyez avec quelle fermeté il en ſoutient la perte: c'eſt qu'il n'en manquera jamais, il a des moyens pour en refaire ſur le champ. Phidias perd une ſtatue? bientôt une autre la remplace. Auſſi habile dans l'art de faire des amis, le Sage ne tardera pas à remplir les places vacantes. Quel eſt donc ſon ſecret? Je vous l'apprendrai à une condition: cette confidence me tiendra lieu de paiement, & nous ſerons quittes pour cette lettre. *Voici*, dit Hécaton, *un charme ſans plante, ſans drogues, ſans enchantement: Aimez, on vous aimera.* L'habitude d'une liaiſon ancienne & ſolide a des douceurs: les premiers moments d'une amitié naiſſante n'en ont pas moins. Semer & moiſſonner ſont deux plaiſirs pour le Laboureur; acquérir & poſſéder un ami, ſont auſſi deux jouiſſances pour le Sage. Le Philoſophe Attalus préféroit *l'ami à faire*,

à l'ami déjà fait : comme un Peintre aime mieux composer, qu'avoir composé son tableau. L'inquiétude & les soins de la composition inspirent une douce joie, au fort même du travail. Le plaisir n'est plus le même, quand l'ouvrage a reçu la derniere main; on ne jouit que des fruits de l'art : en peignant on jouissoit de l'art même. Dans un fils, l'adolescence offre plus d'utilité, l'enfance plus d'agrémens.

Je reviens à mon sujet. Bien que le Sage se suffise, il veut un ami, ne fût-ce que pour cultiver l'amitié, pour ne pas laisser en friche une si belle vertu. Il ne cherche pas, comme le dit Épicure dans cette même lettre, quelqu'un qui l'assiste dans la maladie, qui le secoure dans les fers ou dans la pauvreté; mais quelqu'un à consoler dans la maladie, à délivrer d'une garde ennemie. Ne voir que soi, ne se lier que par intérêt, c'est calculer très-mal : on finira comme on a commencé. L'on a pris un ami, pour en être secouru dans les fers : au premier bruit des chaînes, il fuira. Ce sont-là des amitiés du moment; formées par l'intérêt, elles ne durent qu'autant qu'il y trouve son compte. Autour des hommes opulents, on voit une foule d'amis; autour des

gens ruinés, une vaſte ſolitude. Les amis ſe diſperſent au moment de l'épreuve : de là tant d'amis, devenus par la crainte ou traîtres, ou déſerteurs. Il faut que la fin réponde au commencement. Lié par intérêt, on trouvera quelques motifs pour rompre, comme on en a trouvé d'autres que l'amitié même, pour s'engager. Quel eſt donc mon but en prenant un ami ? C'eſt d'avoir pour qui mourir, d'avoir qui accompagner en exil, qui ſauver aux dépens de mes jours. C'eſt un trafic & non une amitié, que vos aſſociations intéreſſées & calculées ſur le profit. Sans doute l'amour reſſemble à l'amitié ; il en eſt, pour ainſi dire, la folie : mais a-t-on jamais été amoureux pour de l'argent, des places, de la gloire ? Concentré en lui-même, inſenſible à tout le reſte, l'amour n'excite dans les ames qu'un déſir, celui de la jouiſſance ; qu'un eſpoir, celui d'un retour de tendreſſe : & d'une cauſe plus honnête, réſulteroit une affection honteuſe ? Nous n'examinons pas, dites-vous, ſi l'amitié doit être déſirée pour elle-même ou pour d'autres motifs ; mais ſi, en la ſuppoſant déſirable par elle-même, le Sage qui ſe ſuffit, doit la rechercher. Eh ! comment la recherche-t-il ? comme une belle choſe, ſans nul eſpoir

BIBLIOTECA DE FILOSOFIA Y LETRAS

de gain, ſans nulle crainte de la fortune. C'eſt ôter à l'amitié toute ſa grandeur que de s'en pourvoir contre les événements. Mais le Sage ſe ſuffit : cette maxime, mon cher Lucilius, eſt fauſſement interprétée ; on s'en prévaut, pour bannir le Sage du monde entier, pour le concentrer en lui ſeul. Apprécions le ſens & l'étendue de cet axiome. Le ſage ſe ſuffit, pour vivre heureux, mais non pour vivre. Il a beſoin pour vivre, d'un grand nombre de reſſources ; pour vivre heureux, il ne lui faut qu'une ame ſaine, droite, ſupérieure à la fortune. Apprenez encore la diſtinction de Chryſippe. Il dit que le Sage ne manque de rien ; mais qu'il a des beſoins : au contraire, l'inſenſé n'a pas de beſoins, ne ſachant uſer de rien ; mais il manque de tout. Le Sage a beſoin de mains, d'yeux, de mille autres choſes néceſſaires à ſes beſoins journaliers ; mais il ne manque de rien : manquer, ſuppoſe une contrainte ; le Sage n'en connoît point. Voilà dans quel ſens il a beſoin d'amis, quoi qu'il ſache ſe ſuffire : il en veut le plus grand nombre poſſible, mais non pour être heureux, il le ſeroit même ſans amis. Le ſouverain bien n'emprunte rien du dehors : il trouve dans l'ame toutes ſes reſſources, il ne vit que de lui-même,

& s'assujettiroit à la fortune, en s'incorporant aux objets extérieurs. Mais si le Sage, sans amis qui le consolent, est enfermé dans un cachot, délaissé dans une région inconnue, retenu par une longue navigation, jeté sur une côte déserte; quelle sera sa vie? Celle de Jupiter après la dissolution du monde; tous les Dieux sont alors confondus en une seule masse, & la marche de la Nature demeure quelque temps suspendue: le Dieu se repose en lui-même & s'entretient avec ses propres pensées. Comme lui, le Sage se renferme dans son ame, habite avec lui-même. S'il peut disposer des circonstances, il se suffit, & prend une femme; il se suffit, & donne le jour à des enfants; il se suffit, & ne vivroit pas plutôt que de vivre seul. Ce n'est pas l'intérêt, c'est une pente naturelle qui le porte à l'amitié. Le besoin d'aimer, comme les autres besoins, est inhérent à l'homme; il fuit la solitude, il trouve des charmes dans la société; sa bienveillance naturelle pour ses semblables est l'aiguillon qui l'excite à l'amitié. Le Sage est donc très-attaché à ses amis: il les égale, souvent il les a préféré à lui-même; mais son bonheur n'en sera pas moins borné à son ame. Il parlera comme Stilpon, l'objet des reproches

d'Epicure: après la chûte de sa patrie, la perte de sa femme & de ses enfants, au milieu de l'incendie général, il partoit seul, & pourtant heureux. Démétrius surnommé *Poliorcetes*, ou le *destructeur des villes*, demande au Philosophe s'il n'a rien perdu : *Tous mes biens*, dit-il, *sont avec moi.* Voilà un homme ferme & courageux; il a triomphé de la victoire même de l'ennemi. *Je n'ai rien perdu !* C'étoit réduire Démétrius à douter de sa victoire. *Tous mes biens sont avec moi !* ma justice, mon courage, ma tempérance, ma prudence, & sur-tout l'avantage de ne pas regarder comme des biens tout ce qu'on peut m'enlever. On admire certains animaux qui passent impunément à travers les flammes : combien plus étonnant est l'homme, qui du milieu des armes, des débris & des feux, s'échappe sans blessure & sans dommage ! Vous voyez donc qu'il est bien plus facile de vaincre un peuple entier qu'un seul homme.

Ce mot de Stilpon lui est commun avec les Stoïciens. Notre Sage sauve aussi ses biens de l'incendie des villes. Il se suffit, c'est le terme qu'il prescrit à sa félicité. Mais, nous ne sommes pas les seuls dont le langage soit fier; Epicure lui-même a dit un mot semblable; &

quoique payé pour aujourd'hui, vous ne refuſerez pas ce ſurcroît. *Quiconque ne ſe trouve pas aſſez riche, fût-il maître du monde, eſt pourtant malheureux.* Ou ſi vous le trouvez mieux énoncé de cette autre maniere, (car il faut moins nous aſſervir aux mots qu'aux idées) : *Quand on ne ſe croit pas fortuné, l'on eſt malheureux, fût-on Souverain du monde;* & pour vous prouver que c'eſt une maxime commune, dictée par la Nature même, vous trouverez dans un Poëte comique qu'

On n'eſt jamais heureux, quand on ne croit pas l'être.

Qu'importe, en effet, la ſplendeur de votre état, s'il vous paroît fâcheux? Quoi! dites-vous, cet homme enrichi par le crime; ce Grand qui a moins d'eſclaves que de maîtres, à votre avis, s'il ſe croit heureux, le ſera donc? Ne vous en rapportez pas à ce qu'il dit, mais à ce qu'il éprouve, à ce qu'il ſent, non pas un jour, mais habituellement. Ne craignez rien: une choſe auſſi importante que le bonheur n'entre pas dans une ame qui en eſt indigne. Le Sage ſeul eſt content de ſon ſort; la folie ſe dégoûte d'elle-même; c'eſt là ſon châtiment.

LETTRE X.

Utilité de la retraite.

OUI, Lucilius, je ne me rétracte point : fuyez les assemblées, fuyez les cercles, fuyez jusqu'aux tête-à-tête. Je ne vois personne dont je vous permette le commerce : voyez l'idée que j'ai de vous ; j'ose vous confier à vous-même. Le disciple de ce même Stilpon, dont j'ai parlé dans ma lettre précédente, Cratès (1) voyoit un jeune homme se promener à l'écart : il lui demanda ce qu'il faisoit ainsi tout seul. Je m'entretiens avec moi-même, répondit-il. *Prenez-y bien garde*, repartit le Philosophe, *vous pourriez bien vous entretenir avec un méchant homme.* On surveille les gens affligés ou peureux, de crainte qu'ils n'abusent de la solitude. On ne doit pas non plus abandonner à eux-mêmes les insensés : c'est alors qu'ils méditent leurs desseins pervers ; c'est alors qu'ils trament leur propre ruine ou

(1) Cratès, célebre Philosophe cynique ; il fut le disciple de Stilpon, & le premier maître de Zénon.

celle d'autrui ; c'eſt alors qu'ils concertent les deſſeins criminels que la crainte ou la honte les forçoit à diſſimuler : leur ame ſe montre à nud, ils s'animent à l'audace, ils s'excitent à la débauche, ils s'aiguillonnent à la vengeance. Enfin l'unique avantage de la ſolitude, de n'avoir ni confidence à faire ni délateurs à craindre, eſt perdu pour l'inſenſé : il ſe trahit lui-même Voyez donc ce que j'eſpere, ou plutôt ce que je me promets de vous, (car l'eſpérance ne déſigne qu'un bien incertain) : je ne connois perſonne avec qui je vous trouve mieux, qu'avec vous-même. Je me rappelle avec quelle nobleſſe vous lançâtes quelques mots pleins d'énergie. Sur le champ, je me félicitai : je dis : voilà qui vient de plus loin que les levres ; voilà des paroles qui ont une baſe ; ce n'eſt pas là un homme ordinaire ; il voit le but, il y touche. C'eſt ainſi qu'il faut penſer, c'eſt ainſi qu'il faut vivre. N'allez pas déchoir de cette hauteur de ſentiments. Rétractez vos vœux paſſés, formez-en de nouveaux : demandez aux Dieux un jugement droit, un eſprit & un corps ſains. Pourquoi ne leur adreſſeriez-vous pas ſouvent ces vœux ? Demandez hardiment, vous ne demanderez jamais le bien d'autrui.

Mais pour accompagner à l'ordinaire cette lettre d'un préſent, j'ai trouvé dans Athenodore (1) une penſée bien vraie: *On eſt vraiment délivré des paſſions, quand on eſt parvenu à ne demander aux Dieux, que ce qu'on peut leur demander tout haut.* Aujourd'hui quelle eſt la folie des hommes! ils murmurent à voix baſſe, des vœux infames à l'oreille des Dieux. Dès qu'on les écoute, ils ſe taiſent; ils n'oſeroient dire aux hommes ce qu'ils diſent aux Dieux. Puiſſiez-vous donc, mon ami, n'avoir jamais beſoin de ce conſeil: *Vivez avec les hommes, comme ſi Dieu vous voyoit; parlez à Dieu, comme ſi les hommes vous entendoient.*

---

(1) Athenodore de Tarſe étoit un Philoſophe Stoïcien, qui vivoit du temps d'Auguſte; ce Prince l'aimoit beaucoup, à cauſe des conſeils pleins de douceurs qu'il lui donnoit. A la priere de ce Philoſophe, il diminua les impôts que la ville de Tarſe étoit obligée de payer. Les vrais Philoſophes ne flattent point les Princes, mais ils leur mettent les malheurs des Peuples ſous les yeux. *Voyez* Brucker, *Hiſtor. Philoſoph.*

LETTRE XI.

Des effets de la sagesse sur les défauts & les vices.

J'AI conversé avec votre vertueux ami. Notre premiere entrevue m'a donné la plus haute idée de son ame, de son esprit, & même de ses progrès; enfin il m'a fait concevoir des espérances qu'il réalisera. Il n'étoit pas préparé: pris au dépourvu, il se recueillit, mais ne put vaincre sa timidité, présage heureux dans un jeune homme. La sienne vient du fond de l'ame: je me trompe, ou elle l'accompagnera toujours, lors même qu'il sera plus affermi dans la vertu, plus dégagé de vices, plus consommé dans la sagesse. La sagesse ne peut pas plus détruire les défauts naturels de l'ame, que ceux du corps. Ces affections profondes & innées, l'art les corrige, mais ne les déracine pas. Il y a même des hommes pleins d'assurance, que la vue d'un peuple assemblé met en sueur, comme pourroit faire la fatigue ou le soleil. A quelques-uns au moment de parler en public, les genoux tremblent, à d'autres les dents se mêlent, la langue s'embar-

raſſe, les levres ſe reſſerrent. La raiſon ni l'habitude ne peuvent rien contre de pareilles émotions : c'eſt la nature qui fait ſentir à l'homme ſon pouvoir, qui avertit même les plus forts, de leur foibleſſe. Il eſt une rougeur qui s'empare tout-à-coup des perſonnages les plus impoſants : la flamme, la chaleur du ſang, la fineſſe de la peau la rendent plus ſenſible dans les jeunes gens ; elle agit néanmoins ſur les vieillards & ſur les hommes les plus conſommés Quelques-uns ne ſont jamais ſi redoutables, qu'après avoir rougi, comme ſi la honte étoit partie avec la rougeur. Sylla ne ſe poſſédoit plus, lorſque le ſang lui étoit monté au viſage Rien n'étoit plus ſuſceptible que la phyſionomie de Pompée : il rougiſſoit dans un cercle ; à plus forte raiſon dans une aſſemblée. Quand Fabianus, entra comme témoin, dans le Sénat, je me ſouviens de l'avoir vu rougir ; & cette marque de candeur étoit convenable à un Philoſophe. La rougeur vient, non de la foibleſſe de l'ame, mais de la nouveauté des objets, & du défaut d'expérience. Elle produit dans l'homme, ſinon un ébranlement total, au moins une émotion paſſagere : elle eſt aidée par la diſpoſition naturelle du corps. Le ſang dans les uns

eſt calme, dans les autres bouillant, mobile, prompt à ſe porter au viſage. La ſageſſe, comme je l'ai dit, n'y peut rien : elle auroit la Nature à ſes ordres, ſi elle extirpoit tous les vices. Ceux qui dépendent du tempéramment & du mélange des humeurs, ſubſiſteront malgré les plus longs efforts de l'ame ſur elle-même : on ne peut, ni ſe les donner, ni ſe les ôter. Voyez les pantomimes, ils ſavent imiter les paſſions, exprimer la crainte, l'effroi, la triſteſſe : pour la honte, ils ne peuvent que l'indiquer ; une voix baſſe, des yeux fixés en terre, voilà toutes leurs reſſources : en vain ils tâcheroient de produire la rougeur ſur leur viſage ; il eſt auſſi impoſſible de ſe la procurer que de s'en garantir. La ſageſſe ne promet pas de ſecours contre ces ſortes d'émotions, elle n'en fournit aucun ; indépendantes de l'homme, elles viennent ſans qu'il les appelle, elles s'en vont ſans qu'il les chaſſe.

Mais ma lettre demande à finir, je la termine par une maxime utile & ſalutaire : *Il faut choiſir un homme de bien ; ne le perdre jamais de vue ; toujours vivre comme en ſa préſence ; toujours agir, comme ſous ſes yeux.* Mon cher Lucilius, ce précepte eſt d'Epicure ; c'eſt lui qui nous donne un gardien, un ſurveillant. Il a

bien raiſon ; on feroit peu de fautes, ſi, au moment d'en commettre, on avoit un témoin. Il faut à l'ame quelqu'un qui lui en impoſe, & dont l'autorité ſanctifie juſqu'à ſes penſées les plus ſecrettes. Heureux l'homme dont l'idée ſeule, ſans qu'il ſe montre, en corrige un autre! Heureux encore celui qui reſpecte aſſez un autre homme, pour rentrer dans l'ordre, à ſon ſouvenir ! Avec un pareil reſpect, on ſera bientôt reſpectable. Choiſiſſez Caton : s'il vous paroît trop rigide, prenez un Sage d'une vertu plus indulgente, un Lucius, ou tel autre dont la conduite & la doctrine vous conviennent. Ayez toujours ſous les yeux ſon ame & ſon image : qu'il vous ſerve tantôt de gardien & tantôt de modele. Je le répete, il nous faut un objet de comparaiſon, une regle ſûre, pour rectifier nos travers.

LETTRE XII.

Sur les avantages de la vieilleſſe. De la Mort. Du Suicide.

JE ne puis faire un pas, ſans trouver des preuves de ma vieilleſſe. J'étois à ma campagne, je me plaignois des frais

qu'elle me coûte en réparations. Mon fermier me répondit que ce n'étoit pas faute de ſoins; qu'il faiſoit l'impoſſible: mais que l'édifice étoit vieux. Il s'eſt élevé entre mes mains: que ſera-ce de moi, ſi des prieres de mon âge ſont déjà uſées? Piqué au vif, je ſaiſis la premiere occaſion de quereller. Voila des platanes bien mal tenus! point de feuilles! Pourquoi ces branches noueuſes & tortues? ces troncs ridés & difformes? en coûteroit-il beaucoup de les déchauſſer, de les arroſer? Mon homme jure qu'il ne néglige rien (1); qu'il ne prend point de repos: mais que les arbres ne ſont plus jeunes. Entre nous, c'eſt moi qui les ai plantés, moi qui en ai vu le premier feuillage. Je me tourne vers la porte: Quel eſt donc ce vieillard qu'on a poſté ici, & qu'on ne tardera pas d'y expoſer? Où a-t-on trouvé ce ſquelette? Le beau plaiſir de m'apporter ici les morts du voiſinage! Les

(1) Le texte porte: *jurat per Genium meum*, il jure par mon Génie. On juroit par la Fortune & par le Génie des Empereurs; c'étoit le ſerment le plus ſacré. Tertullien reproche aux Payens qu'ils ſe parjuroient plus aiſément, lorſqu'ils avoient juré par tous les Dieux, que quand ils avoient juré par le Génie de Céſar. *Voyez* Tertull. *Apolog.* ch. 28.

morts, Monsieur! me répondit-on: vous ne reconnoissez plus votre Félicion, à qui vous donniez tant de petits jouets, le fils de votre fermier Philositus, votre favori? En vérité, il perd l'esprit! Le pauvre enfant! mon favori! Après tout il n'y a rien d'impossible, car les dents lui tombent. J'ai cette obligation à ma campagne: par-tout elle m'a retracé ma vieillesse.

Eh bien! chérissons la vieillesse; jettons-nous dans ses bras: elle a des douceurs pour qui sait en user. Les fruits sont plus recherchés, quand ils se passent, & l'enfance plus belle, quand elle se termine: les buveurs trouvent plus de charmes aux derniers coups de vin, à ceux qui les achevent, qui consomment leur ivresse: ce que le plaisir a de plus piquant, il le garde pour la fin. Oui, la vieillesse a des charmes, lorsqu'elle ne va pas jusqu'à la caducité. Je crois même qu'au bord de la tombe, il y a des plaisirs à goûter; ou du moins (ce qui tient lieu des plaisirs), on n'en a plus besoin. Quel bonheur d'avoir laissé les passions, de les voir loin derriere soi! Mais la mort devant les yeux.... Eh! n'est-elle pas faite pour la jeunesse, comme pour la vieillesse? La mort suit-elle, comme les

censeurs,

censeurs, l'ordre des âges? Ajoutez qu'on n'est jamais assez vieux pour n'avoir pas droit de se promettre un jour : or, un jour c'est un degré de la vie. Représentez-vous les différentes portions de la vie humaine, sous l'image de cercles concentriques ; un de ces cercles embrasse tous les autres ; il renferme l'espace depuis la naissance jusqu'à la mort : un autre termine les années de l'adolescence : l'enfance est resserrée dans le troisieme : vient ensuite l'année ; elle comprend tous les espaces de temps, qui, multipliés, composent le produit de la vie. Le mois est circonscrit par un cercle moins grand. La circonférence du jour est la plus petite : c'est néanmoins un tout qui a son commencement & sa fin, du lever au coucher du soleil. Voilà pourquoi Héraclite (1), surnommé *Scotinos*, le ténébreux, pour son obscurité, dit que *tous les jours sont pareils ;* maxime diversement

(1) Héraclite étoit d'Éphese ; il fut le fondateur d'une Secte de Philosophes. Son humeur mélancolique a fait dire qu'il ne cessoit de pleurer sur les vices & les malheurs de l'humanité. Il avoit, dit-on, écrit un Livre *de la Nature*, dans lequel il s'étoit fort enveloppé, dans la crainte d'armer la superstition de ses concitoyens. *Voyez* Brucker, *Hist. Philosoph.*

interprétée. Les uns entendent cette parité, du nombre des heures; ſans doute ſi les jours ſont des eſpaces de vingt quatre heures, ils ſont tous pareils, la nuit gagnant ce que perd le jour. D'autres l'appliquent à la reſſemblance des jours : le plus long eſpace de temps n'offre, diſent-ils, que ce qu'on trouve en une ſeule journée, la lumiere & les ténebres. Quant à la longueur des jours, plus ou moins grande ſelon les ſaiſons, elle change les ſommes, & non la qualité. Il faut donc régler chaque jour, comme s'il devoit conſommer notre vie, fermer, pour ainſi dire, la marche de nos jours. C. Pacuvius, qui s'appropria la Syrie à titre de preſcription, célébroit tous les ſoirs ſes obſeques par des flots de vin & des repas funéraires : de la ſalle du feſtin, ſes compagnons de débauche le portoient en pompe dans ſa chambre; & un chœur de mille voix chantoit autour de lui : *Il a vécu, il a vécu.* Il ne paſſoit pas un ſeul jour ſans cette cérémonie funebre. Ce qu'il faiſoit par dépravation, faiſons-le par principe; & prêts à nous livrer au ſommeil, diſons avec allégreſſe :

J'ai vécu, de mon ſort j'ai fourni la carriere (1).

(1) *Vixi, & quem dederat curſum fortuna, peregi.*

Recevons avec joie le lendemain, si Dieu nous l'accorde. On eſt heureux, on jouit ſans trouble de ſoi-même, lorſqu'on attend le lendemain ſans inquiétude. Qui s'eſt dit le ſoir, *j'ai vécu ;* dira, le matin, *je gagne un jour.* Mais il eſt temps de fermer cette Lettre. Quoi, direz vous, ſans le tribut ordinaire? Ne craignez rien : vous recevrez, & même beaucoup. Rien de plus riche que la maxime dont ma Lettre eſt chargée : *Il eſt dur de vivre ſous la néceſſité ; mais il n'y a pas de néceſſité d'y vivre.* Et pourquoi ? c'eſt qu'on peut s'en affranchir ; mille routes menent à la liberté : elles ſont courtes, elles ſont faciles. Rendons graces aux Dieux, qui ne retiennent perſonne de force dans la vie : on peut fouler aux pieds la néceſſité même. Encore de l'Epicure, direz-vous ! toujours le bien d'autrui ! Ce qui eſt vrai m'appartient. Je ne me laſſerai pas de vous citer Epicure. Je veux que ces hommes accoutumés à jurer ſur parole, à conſidérer moins le mot que l'Auteur, apprennent enfin que ce qui eſt bon appartient à tout le monde.

LETTRE XIII.

Du courage que demande la vertu. Ne point s'inquiéter de l'avenir.

VOUS avez du courage, je le ſais. Avant même d'être armé de ces préceptes ſalutaires qui ſurmontent la fortune, vous étiez déjà plein d'aſſurance contre ſes coups : aujourd'hui que ſera-ce, après vous être meſuré avec elle, après tant d'eſſais de vos forces ? On ne peut les connoître ſes forces, qu'en voyant les périls en foule autour de ſoi, en les voyant même près de ſoi. Voilà l'épreuve des ames nobles & nées pour l'indépendance ; voilà le creuſet du courage. Un athlete apporte au combat moins de confiance, quand jamais il n'a reçu de meurtriſſures : celui qui a vu couler ſon ſang, celui dont les dents ont craqué ſous le poing, celui dont la poitrine a gémi ſous le poids du vainqueur, mais ſans perdre courage, mais ſe relevant chaque fois plus intrépide ; voilà l'homme qui deſcend plein d'eſpoir dans l'arène. Vous êtes cet homme. La fortune vous a déjà terraſſé ; elle vous a foulé aux pieds :

vous n'avez pas rendu les armes ; vous vous êtes élancé de dessous votre ennemie, & présenté fièrement à de nouveaux combats : tant la vertu gagne à être attaquée !

Souffrez pourtant que votre ami vous offre encore de nouvelles armes. Nous avons, mon cher Lucilius, plus de peur que de maux ; & la réalité nous tourmente moins que l'imagination. Vous le voyez, ce n'est point ici le langage Stoïcien, je prends un ton moins sévere ; car notre Sage, où les autres pleurent & crient, ne voit que chimeres & bagatelles. Mais laissons-les, ces maximes si fieres, & néanmoins si vraies. Je vous recommande une seule chose : ne soyez point malheureux d'avance. Ces maux que vous redoutez comme imminents, peut-être ne viendront pas, du moins ils ne sont pas encore venus. Ainsi l'on se tourmente, ou trop, ou trop tôt, ou sans raison. On aggrave la douleur, on la suppose, on la prévient. De ces trois points, laissons-là le premier ; il est encore indécis, on le conteste. Ce qui n'est rien à mes yeux, est un malheur pour vous : l'un rit sous le fouet, l'autre gémit d'un soufflet. Nous verrons dans la suite si ces maux prétendus ne tirent pas

toute leur force de notre foibleſſe. En attendant, promettez-moi, quand on voudra vous perſuader que vous êtes malheureux, d'en croire moins ce qu'on vous dit, que ce que vous ſentez; de ne vous décider que d'après vos ſouffrances; de ne conſulter que vous qui êtes le meilleur Juge de votre état. « Pourquoi » ces pleurs autour de moi? Pourquoi » ces alarmes? On craint de m'appro- » cher, comme ſi mon infortune étoit » contagieuſe! S'agit-il d'un vrai mal- » heur? n'y auroit-il pas ici plus d'opi- » nion que de réalité? » Puis rentrant en vous-même, demandez-vous: « Mon » affliction, mes angoiſſes ont-elles une » cauſe? n'eſt-ce pas moi qui crée des » maux où il n'y en a pas? »

Mais comment diſtinguer ſi les objets de nos alarmes ſont réels ou chimériques? Voici la regle. C'eſt le préſent qui nous tourmente, ou c'eſt l'avenir, ou tous deux à la fois. Pour le préſent, nul embarras. Avez-vous la liberté de vos membres, la ſanté? n'éprouvez-vous aucune injuſtice? la ſuite deviendra ce qu'elle pourra: il n'en eſt pas queſtion aujourd'hui. Mais les maux à venir! Arriveront-ils? où ſont vos preuves? c'eſt par-là qu'il faudroit commencer. Au con-

traire, nous ſommes les victimes du moindre ſoupçon, les jouets de la renommée. La renommée décide le ſort des guerres mêmes; que ne peut-elle pas ſur l'homme ? Oui, Lucilius, nous volons au devant de l'opinion. Jamais nos craintes ne ſont peſées : nous tremblons trop pour tenir la balance. On a vu des armées fuir à l'aſpect d'un nuage de pouſſiere élevé par des troupeaux; on les a vues ſaiſies de terreur ſur un bruit ſans fondement. Cette image eſt la nôtre. Je ne ſais comment ce ſont les chimeres qui nous cauſent le plus de trouble. La réalité porte ſa meſure avec elle : un malheur vague ouvre un champ plus vaſte aux égarements de la peur. Auſſi de toutes les terreurs, la plus funeſte & la plus incurable eſt la terreur panique : les autres ſont l'abſence de la raiſon; celle-ci, l'abſence même de l'ame.

Sachons donc raiſonner la crainte. Un malheur eſt-il vraiſemblable ; il n'eſt pas vrai pour cela. Combien d'événements imprévus qui arrivent; combien d'attendus, qui n'arrivent pas. Mais en ſuppoſant même que le mal ſoit inévitable, pourquoi prévenir la douleur ? vous ſerez à temps de ſouffrir, quand elle viendra. En attendant, eſpérez mieux.

Qu'y gagnerez-vous? du temps. Lors même que le péril eſt prochain, prêt à fondre ſur vous, mille cauſes peuvent l'arrêter, le diſſiper, le détourner. Il ſe peut qu'un incendie facilite votre évaſion, qu'une planche qui fond ſous vos pieds, vous poſe doucement à terre. On a vu le glaive prêt à frapper, revenir en arriere; on a vu le patient ſurvivre à ſon bourreau. La mauvaiſe fortune elle-même, a ſon inconſtance. Le malheur peut arriver; il peut ne pas arriver: tant qu'il n'exiſte pas, promettez-vous un meilleur ſort. Quelquefois, ſans aucun indice de mal réel, l'ame ſe forge mille fantômes: c'eſt un mot équivoque qu'elle interprete à ſon déſavantage: c'eſt un homme puiſſant qu'elle ſuppoſe plus irrité qu'il ne l'eſt; elle conſidere moins la réalité, que le danger de ſon reſſentiment. Plus de raiſon de vivre, plus de terme à la miſere, s'il faut craindre tout ce qui peut arriver. C'eſt à la prudence à diſcerner, au courage à rejeter les craintes même les plus fondées: du moins pouvez-vous corriger un vice par un autre, la crainte par l'eſpoir. Ce que vous redoutez a beau être certain; il eſt encore plus certain que ſouvent l'homme eſt abuſé par la crainte & l'eſpérance. Peſez l'une

& l'autre : dans l'équilibre, penchez en votre faveur, croyez ce que vous préférez. La pluralité des vraisemblances est-elle pour la crainte ? inclinez toujours vers l'espoir ; cessez de vous troubler. Considérez la plupart des hommes : sans aucun mal, ni présent, ni futur, voyez comme ils se tourmentent ! comme ils s'agitent ! C'est que, la premiere impulsion donnée, on ne s'arrête plus : on ne réduit pas ses craintes à leur juste valeur : on ne se dit pas, voilà une autorité suspecte, un délateur fourbe ou crédule ; on se livre tout entier aux rapports : une fois les bornes franchies, le doute se change en certitude, & les soupçons en terreur.

Je rougis de vous tenir un pareil langage, de vous ranimer par de si foibles confortatifs. Laissez dire au vulgaire, peut-être cela n'arrivera pas. Vous devez dire : Hé bien ! quand la chose arriveroit ? nous verrions : peut-être y gagnerois je : peut-être que ma mort feroit l'honneur de ma vie. Socrate dut sa grandeur à la ciguë. Arracher à Caton le poignard qui l'affranchit, c'est lui ravir son immortalité. Voilà trop d'exhortations pour un homme qui n'a besoin que d'avis : la route où je vous mene est votre pente naturelle ;

& ce que je dis, vous êtes né pour le faire. Nouveau motif de cultiver, de renforcer même votre heureux caractere.

Mais il eſt temps de finir ma Lettre, & d'y imprimer ſon cachet, c'eſt-à-dire, quelque penſée ſublime. Entre autres maux, *la folie a cela de particulier : elle eſt toujours à commencer à vivre.* O Lucilius, mon vertueux ami, pénétrez-vous de cette maxime, & vous rougirez de la légéreté des hommes, qui changent tous les jours la baſe de leur vie, & qui, prêts à la quitter, ébauchent encore des projets. De toutes parts, que voyez-vous ? des vieillards encore occupés d'intrigues, de voyages, de commerce ? Et pourtant eſt il rien de plus honteux qu'un vieillard qui commence à vivre ? Je n'ajouterois pas l'Auteur de cette maxime, ſi, connue comme les autres, elle ſe trouvoit parmi les Apophtegmes d'Epicure, que je me ſuis permis de citer & d'adopter.

LETTRE XIV.

Des ſoins qu'il faut donner au corps.

J'EN conviens, l'homme chérit naturellement ſon corps : j'en conviens, il en eſt

le tuteur : mais qu'il l'aſſiſte, & ne le ſerve pas. Combien on ſe fait de maîtres, lorſqu'on s'aſſervit au corps, lorſqu'on tremble pour lui, lorſqu'on lui rapporte tout ! Traitons le, comme ne pouvant vivre ſans lui, & non comme devant vivre pour lui. L'aimez-vous trop ? plus de calme, plus de repos, plus de ſûreté, toujours des craintes, des ſoucis, des ſouffrances. La vertu n'a plus de prix, pour qui le corps en a trop. Donnons des ſoins au corps ; mais ſans balancer à le jeter dans les flammes, au premier ſignal de la raiſon, de l'honneur, du devoir. Néanmoins, autant qu'il eſt en nous, ſauvons-le même du mal-aiſe, à plus forte raiſon du péril. Pour le mettre en ſûreté, ſongeons quelquefois aux moyens de repouſſer les attaques nuiſibles. Elles ſe réduiſent à trois eſpeces : on craint la pauvreté, on craint les maladies, on craint la violence : de ces trois craintes, c'eſt la derniere qui donne à l'ame les plus fortes ſecouſſes ; parce que la tyrannie s'annonce avec bruit & fracas. Les maux naturels dont je parlois, l'indigence & les maladies, ſe gliſſent en ſilence, ne frappent d'effroi ni les oreilles ni les regards. L'appareil de la tyrannie eſt plus redoutable ; il marche environné

de fers, de feux, de chaînes, de bêtes féroces prêtes à vous déchirer les entrailles. Ici représentez-vous, & les cachots, & les croix, & les chevalets, & les ongles de fer, & ces pieux qui transpercent un homme en lui sortant par la bouche, & ces chars qui, poussés en sens contraire, lui arrachent les membres, & ces tuniques enduites ou plutôt tissues de matieres inflammables : représentez-vous, en un mot, toutes les autres inventions de la barbarie, & vous serez moins étonné qu'avec des supplices si variés, avec un extérieur si terrible, la tyrannie cause tant d'effroi. Si la question est d'autant plus efficace, qu'elle étale plus d'instruments de tortures, si l'homme le plus invincible à la douleur, se laisse vaincre par les yeux; aussi de tous les objets de nos terreurs, le plus puissant est celui qui a le plus de tableaux à montrer. La faim, la soif, la pulmonie, la fievre chaude, sont des maux aussi graves; mais on ne les voit pas, ils n'ont point de cortege, point d'escorte : les autres sont comme ces grandes armées, dont la seule vue décide la victoire.

Gardons-nous donc d'offenser. Craignons le peuple dans les Démocraties; les Sénateurs les plus en crédit, lorsque

la souveraineté réside dans un Sénat, ou chacun de ceux qui sont chargés d'exercer l'autorité du peuple sur le peuple même. Se faire ami de tant de monde, est difficile sans doute : il suffit de ne pas les avoir pour ennemis. Aussi le Sage ne provoquera jamais le courroux des Grands ; il saura, comme en pleine mer, parer les vents & les écueils. Pour aller en Sicile, vous avez passé le détroit. Un pilote imprudent brave les menaces de l'Autan qui souleve les ondes, qui refoule la mer, & la creuse en abîmes : au lieu de dériver à gauche, il côtoie le rivage où Charybde forme ses gouffres. Au contraire, un sage Pilote consulte les gens instruits, sur la direction des courants, sur les pronostics des nuages, & vogue loin de cette région décriée par les naufrages. Tel est le Sage : il s'éloigne de ceux dont la puissance lui nuiroit ; mais avec la précaution importante de ne paroître pas s'éloigner. Une partie de la sûreté consiste à ne pas montrer sa fuite ; fuir, c'est désapprouver.

Passons des Grands au Peuple. Comment vous garantir de ses attaques ? Rien de plus simple. Ne désirez pas les choses qui brouillent deux concurrents : ne possédez pas celles qui enrichissent un ravis-

ſeur : faites eſpérer peu de dépouilles. On ne verſe pas le ſang humain pour le plaiſir de le verſer ; du moins cela eſt-il fort rare : l'on a moins à craindre la haine que l'avidité. Un voleur laiſſe paſſer l'homme qui n'a rien : le pauvre eſt en paix ſur un grand chemin. D'ailleurs, il y a trois paſſions qu'un ancien précepte nous défend d'exciter : la haine, l'envie, le mépris. Comment y réuſſir ? la ſageſſe peut ſeule vous l'apprendre. Le milieu n'eſt pas facile à tenir : ſouvent la crainte de l'envie nous expoſe au mépris ; & pour ne vouloir écraſer perſonne, on paroît fait pour être écraſé ſoi-même. Souvent auſſi l'on trouve des ſujets de crainte dans le pouvoir même de ſe faire craindre. Garantiſſons-nous de toutes parts : craignons également d'exciter le mépris & l'admiration. Que la philoſophie nous ſerve de refuge. La philoſophie eſt une eſpece de Sacerdoce, reſpecté des gens de bien, reſpecté même de ceux qui ne ſont méchants qu'à demi. L'éloquence du barreau, les autres talents faits pour émouvoir le peuple, engendrent des rivalités. Au ſein du repos, toute entiere à ſon objet, la philoſophie n'a pas à craindre le mépris : tous les arts, tous les hommes, même les pervers, lui rendent hom-

mage. Non, jamais la dépravation ne ſera aſſez forte, ni la ligue contre les vertus aſſez puiſſante, pour empêcher la philoſophie d'être vénérable & ſacrée.

Mais la philoſophie même a ſes bornes, qu'elle ne franchira pas. Des bornes, & Caton, dites-vous, en a-t-il connu, lui qui, par des harangues, prétendoit réprimer la guerre civile; lui qui ſe jetoit entre les glaives de deux furieux, &, tandis que les uns ſe déclaroient contre Pompée, les autres contre Céſar, attaquoit l'un & l'autre à la fois? Il faudroit examiner ſi, en de telles circonſtances, un Sage devoit ſe mêler des affaires publiques. O Caton! quel eſt ton but? La liberté! il n'en eſt plus queſtion: c'eſt fait d'elle depuis long-temps. Céſar & Pompée ſe diſputent la conquête de l'Etat: qu'a de commun avec toi cette conteſtation? tu n'as que faire ici: l'on ſe bat pour un Maître. Que t'importe la déciſion de la victoire? le vaincu ſera peut-être le plus méchant: mais à coup sûr le vainqueur ne ſera pas le plus vertueux. Je ne parle que du dernier rôle de Caton. Dans les années précédentes, l'adminiſtration d'une République, livrée à des brigands, n'étoit pas plus digne d'un Sage. Que fit Caton alors? ſinon perdre

des paroles & des cris; tantôt conſpué, honni, arraché de la place publique par les mains du Peuple, tantôt traîné du Sénat dans les fers? Mais dans la ſuite nous verrons ſi le Sage doit perdre ſes peines : en attendant, je vous renvoie à ces grands hommes, qui, exclus des affaires publiques, ont embraſſé la retraite, pour y cultiver l'art de vivre, pour y tracer des loix au genre humain, ſans armer contre eux le courroux des Grands. Ainſi le Sage eſt auſſi loin de heurter les mœurs publiques, que d'attirer les regards par la ſingularité de ſa vie.

Vous me demandez ſi, avec ce plan de conduite, on ſera toujours en ſûreté. Je ne vous le promets pas plus que la ſanté à un homme tempérant, & pourtant la ſanté eſt le fruit de la tempérance. S'il périt des vaiſſeaux dans le port, que ſera ce en pleine mer? Qu'attendre de l'agitation des affaires, ſi le repos même n'eſt pas une ſauve-garde! On voit périr des innocents! oui; mais encore plus de coupables : le plus habile maître d'eſcrime eſt il à l'abri de tous les coups? En un mot, le Sage conſidere en tout le commencement, & non la fin. Entreprendre, dépend de nous; réuſſir, de la Fortune; je ne la laiſſe pas arbitre de mon ſort.

Mais les traverſes, mais les tourments.... Eh bien ! un voleur qui m'aſſaſſine, eſt-il un Juge qui me condamne ?

Je vois déjà votre main s'ouvrir pour ſa recette journaliere ; elle ſera d'or, ou plutôt elle vous apprendra l'uſage & la jouiſſance la plus agréable de l'or. *On ne jouit bien des richeſſes, qu'en ſachant s'en paſſer.* L'Auteur de cette maxime ? Admirez ma bienfaiſance ; j'emprunte pour vous donner. Elle eſt d'Epicure, de Métrodore, de je ne ſais quel Epicurien. Et qu'importe l'Auteur ? Il a parlé pour tout le monde. Qui a beſoin des richeſſes, craint pour elles ; & la crainte eſt la mort de la jouiſſance. Occupé d'accroître ſes biens, on oublie d'en faire uſage : à force de recevoir des comptes, de fréquenter la place, de feuilleter des regiſtres, de maître on devient homme d'affaires.

LETTRE XV.

Des exercices du corps.

C'EST une coutume ancienne, perpétuée juſqu'à nos jours, d'ajouter aux premiers mots des Lettres, *ſi vales, bene eſt* ; ſi vous vous portez bien, j'en ſuis char-

mé, nous pouvons dire auſſi : *Si philoſopharis, bene eſt :* ſi vous philoſophez bien, j'en ſuis ravi. En effet, la ſageſſe eſt la vraie ſanté : ſans ſageſſe l'ame eſt malade. Quelque force que le corps puiſſe avoir, c'eſt la force d'un furieux & d'un frénétique. Occupez-vous donc d'abord de la premiere ſanté, puis de la ſeconde, qui coûte peu, quand on ne veut que ſe bien porter. Quelle folie, quelle indécence pour un homme lettré, d'exercer ſes bras, d'épaiſſir ſon encolure, de fortifier ſes flancs! Quand vous ſerez *gras à ſouhait*, quand vos épaules auront une largeur démeſurée, jamais vous n'égalerez ni la force, ni le poids d'un bœuf. Ajoutez que l'ame perd ſon activité, qu'elle ſuccombe ſous le faix de l'embonpoint. Donnez moins d'étendue à votre corps, & plus d'eſpace à votre ame. Que d'inconvénients à la ſuite des exercices gymnaſtiques! D'abord la fatigue : elle épuiſe les eſprits vitaux, les rend incapables de contention, & par conſéquent d'études pénibles. Enſuite l'abondance des aliments, elle émouſſe la pointe de l'eſprit : enfin, ces maîtres dépravés, ces eſclaves de la plus vile eſpece, partagés entre l'huile & le vin, contents de leur journée, quand ils ont bien tranſpiré, quand, à la place du

fluide perdu par la sueur, ils ont abreuvés leur gosier avide des flots de quelque liqueur. Boire & suer, n'est-ce pas le régime d'un Cardiaque? Il est des exercices courts & faciles, propres à ouvrir les pores, & sur-tout à ménager le temps. Le balancement des bras chargés de quelque fardeau, la course, les sauts en hauteur ou en étendue, & celui qu'on pourroit appeller *salien* (1), ou moins noblement *saut de foulon*; voilà des exercices entre lesquels vous pouvez choisir, & que la pratique rend aisés. Mais quelque soit votre choix, revenez promptement du corps à l'ame; exercez-la, nuit & jour: elle se nourrit à peu de frais. Le froid, le chaud, la vieillesse même n'interrompront pas ces exercices. Donnez donc tous vos soins à un bien qui s'améliore, en vieillissant.

Ce n'est pas que je vous prescrive d'être toujours courbé sur un livre ou des tablettes. Il faut du relâche à l'esprit, mais pour le détendre, & non jusqu'à le démonter. La gestation secoue le corps, &

(1) Les Prêtres Saliens formoient des danses; en portant les *anciles* ou boucliers sacrés, ils frappoient alternativement la terre avec leurs pieds, ils sembloient la fouler.

s'allie à l'étude : elle permet de lire, de dicter, de parler, d'entendre : ces occupations ſont encore compatibles avec la promenade. Vous ne négligerez pas non plus de fortifier votre voix, mais ſans l'élever & l'abaiſſer par degrés & par des modulations régulieres. Il ne vous manqueroit plus que d'apprendre auſſi à marcher, que d'ouvrir votre porte à ces inventeurs faméliques d'une ſcience nouvelle, qui régleroient votre allure, qui étudieroient les mouvements de vos mâchoires en mangeant, & dont l'effronterie gagneroit autant de terrein, que votre patiente crédulité leur en laiſſeroit prendre. Quoi, dites-vous, débuterai-je par les tons les plus hauts, par des cris? Il eſt ſi naturel de graduer la progreſſion de la voix, que les querelles mêmes commencent par le ton de la converſation, & ne s'élevent que par degrés, juſqu'aux clameurs. Ce n'eſt pas dès l'exorde, qu'un Avocat apoſtrophe le peuple. Suivez l'impulſion de votre ame, la portée de votre voix & de vos poumons, & vous ſaurez prendre contre le vice, tantôt le ton véhément de la colere, tantôt le ton inſinuant de la perſuaſion. Songez ſeulement, en ramenant la voix de l'aigu au grave, qu'elle doit deſcendre, & non

tomber ; être réglée, comme l'ame du Sage, & non fougueuſe comme celle d'un Ruſtre ignorant : car il s'agit moins d'exercer la voix, que de s'exercer par elle.

Je vous délivre d'un fardeau qui n'eſt pas léger ; à ce bienfait, je joins en préſent, un précepte mémorable : *la vie de l'inſenſé eſt inſipide, inquiete, toute jetée dans l'avenir.* L'Auteur de cette maxime ? eſt celui des précédentes. Eh ! quels ſont les hommes dont il parle ; eſt-ce Baba ou Ixion ? Non, mon ami, c'eſt nous-mêmes ; nous, que d'aveugles déſirs peuvent conduire à la ruine, & jamais au bonheur ; nous qui ſerions raſſaſiés, ſi nous pouvions l'être ; nous qui ne ſentons pas le plaiſir qu'il y a de ne rien demander : quelle grandeur de n'avoir plus de vuide, d'être indépendant de la fortune ! Songez donc de temps en temps, mon cher Lucilius, aux avantages que vous avez reçus. Ne regardez jamais le nombre qui vous précede, ſans penſer à la foule qui vous ſuit. Voulez-vous être content des Dieux & de votre ſort ? repréſentez-vous la multitude que vous avez dévancée. Eh, pourquoi vous comparer aux autres ? vous vous êtes dévancé vous-même. Fixez-vous une borne

que vous ne puiſſiez franchir. Ils s'évanouiront ces biens illuſoires, meilleurs à eſpérer qu'à poſſéder. S'ils avoient quelque ſolidité, ils rempliroient l'ame à la longue : ils ne font qu'irriter la ſoif de qui s'en abreuve ; qu'attirer les déſirs de qui les regarde. Quoi ! ces biens emportés par le courant d'un avenir incertain, aimerois-je mieux gagner ſur la fortune de me les accorder, que ſur moi de ne les pas demander ? Ai-je oublié la fragilité de l'homme ? Amaſſer ? & pourquoi ? Travailler ? eh ! voici le dernier jour ; ou du moins, il n'eſt pas éloigné.

LETTRE XVI.

Sur l'utilité de la Philoſophie.

VOUS êtes convaincu, Lucilius, que ſans Philoſophie, il n'eſt point de vie heureuſe, pas même de vie ſupportable : que la vie heureuſe eſt le fruit d'une ſageſſe conſommée ; la vie ſupportable, d'une ſageſſe commencée : vous en êtes convaincu, je le ſais : mais cette conviction, vous devez la fortifier. Vous devez, à force de méditations, la graver chaque jour plus avant dans votre ame. Il

en coûte moins pour former un projet honnête, que pour l'exécuter. Ne vous laſſez pas d'étudier, d'accroître vos forces; & vous changerez en habitude, ce qui n'eſt encore que diſpoſition en vous. Pourquoi tant de paroles, tant de proteſtations? vous avez fait des progrès; je m'en apperçois; vos Lettres me le prouvent, je ſais d'où elles partent: point de fard, point d'apprêt; c'eſt le langage de la Nature: & cependant, pour parler à cœur ouvert, j'ai de l'eſpérance, mais je n'ai pas encore de confiance en vous. Faites comme moi: point trop de promptitude & de facilité à compter ſur vous-même. Éprouvez, ſondez, épiez votre cœur. Eſt-ce dans la Philoſophie, eſt-ce dans l'art de vivre que vous êtes avancé? commencez par cet examen. La Philoſophie n'eſt pas un art populaire, une ſcience de parade. Elle conſiſte dans les choſes, & non pas dans les mots: ſa fonction n'eſt pas d'aider à paſſer agréablement les jours, de corriger la fadeur de l'oiſiveté: c'eſt de forger & de façonner les ames, de diriger la conduite, de régler les actions, d'enſeigner à l'homme ce qu'il doit faire ou omettre, d'être ſon propre pilote, de ſe guider au milieu des écueils de ſa navigation. Sans Philoſophie, point

de ſûreté. Combien, à chaque heure, d'incidents qui exigent des conſeils? c'eſt d'elle qu'il en faut recevoir.

Mais, dit-on, que ſert la Philoſophie, s'il y a une deſtinée fatale? Que ſert-elle, ſi Dieu eſt le maître? Que ſert-elle, ſi le haſard nous gouverne? Je ne puis changer des événements néceſſaires, quand Dieu, par ſes décrets, prévient mes déterminations: je ne puis m'armer contre des événements fortuits, quand le haſard ſe joue de la prudence humaine. De ces opinions, quelle que ſoit la vraie, le fuſſent-elles toutes, il n'en faut pas moins philoſopher. Soit que le deſtin nous plie ſous ſon joug inflexible, ſoit qu'un Dieu commande en maître à l'Univers, ſoit que le haſard en ſeme les événements à l'aventure, couvrez-vous du bouclier de la Philoſophie. Elle vous dira d'obéir à Dieu, de réſiſter à la fortune, de vous réſigner aux décrets de la Divinité, de ſupporter les coups du ſort. Mais ce n'eſt point ici le lieu d'examiner quels ſont les droits de la liberté humaine, tant ſous l'empire d'une Providence, que dans les chaînes du deſtin, ou la bruſque anarchie du haſard. Je reviens à vous. Mon ami, ne laiſſez point amortir votre ardeur. Sachez guider & contenir les mouvements

vements de votre ame : & ce qui n'eſt qu'un élan, deviendra votre marche ordinaire.

Je vous connois mal, ou dès les premieres lignes de ma Lettre, vous regardez ſi elle n'eſt chargée d'aucun préſent. Cherchez bien, & vous le trouverez. Mais point de remerciements : je ne ſuis encore aujoud'hui libéral que du bien d'autrui. Du bien d'autrui! Eh! tout ce qui eſt vrai, ne m'appartient-il pas? Oui, la maxime d'Épicure eſt à moi. La voici : *On n'eſt jamais pauvre, quand on ſe regle ſur la Nature; on n'eſt jamais riche, quand on ſe regle ſur l'opinion.* La Nature deſire peu : l'opinion deſire tout. Qu'on enferme dans vos coffres les tréſors accumulés d'une foule de riches, que vos poſſeſſions excedent la meſure des fortunes particulieres; ſoyez couvert de dorures, orné de pourpre, magnifique au point de cacher la terre ſous vos marbres, & non ſeulement de poſſéder de l'or, mais de le fouler aux pieds; ayez de plus des ſtatues, de tableaux, tous les chef-d'œuvres des arts de luxe : tant de biens ne vous apprendront qu'à deſirer davantage. Les deſirs de la Nature ſont bornés; ceux de l'opinion ne s'arrêtent jamais : le faux ne connoît aucunes

limites ; un chemin conduit à un but, les fausses routes ne menent à rien. Sortez donc de l'illusion, & pour savoir si vos desirs sont factices ou naturels, voyez s'ils ont un terme. Après une longue route, vous reste-t-il encore à marcher ? n'en doutez pas, vous êtes hors du chemin de la Nature.

LETTRE XVII.

Qu'il faut embrasser la Philosophie sans délai. La pauvreté est un bien.

LOIN de vous tous ces biens, si vous êtes sage, ou plutôt pour l'être. Marchez, courez de toutes vos forces vers la perfection. Si quelques liens vous arrête, dénouez, tranchez l'un ou l'autre. Mais ma fortune me retient : je voudrois l'arranger de maniere qu'elle me nourrît sans travail ; je voudrois n'être, ni gêné par la pauvreté, ni gênant par les autres. Quand vous parlez ainsi, que vous semblez peu connoître l'excellence du bien auquel vous aspirez ! Un coup d'œil superficiel vous montre l'unité générale de la philosophie ; vous ne pénétrez pas les détails de ses bienfaits : vous ignorez encore à quel point elle nous sert dans tous

les cas, à quel point (pour parler avec Cicéron) elle sait, & nous assister dans les grandes occasions, & s'abaisser à nos moindres besoins. Croyez-moi, implorez ses conseils; elle vous dissuadera de rester ainsi devant un comptoir. Quel est votre but, quel est le motif de vos délais? De n'avoir plus à craindre la pauvreté? Mais, si elle est désirable! Oh, combien d'hommes auroient été Philosophes, sans l'obstacle des richesses! Le pauvre n'a nuls soins, nulle entrave. La trompette sonne? il sait qu'on n'en veut pas à lui. L'alarme se répand? Il songe à s'évader, & point à déménager. Va-t-il se mettre en mer? Le port n'est pas frappé de cris: le cortege d'un seul homme ne trouble pas le repos des rivages. Point d'esclaves en foule autour du Philosophe: peu lui importe la fertilité des régions d'outre-mer; sans peine, il peut rassasier quelques valets sobres par habitude, & dont l'unique desir est d'en avoir assez. La faim est peu coûteuse; c'est l'appétit blasé qui ruine. Il suffit à la pauvreté d'appaiser les besoins urgents. Et vous refuseriez une compagne, dont les mœurs sont le modele du riche, s'il est sage? Voulez-vous cultiver votre ame? Vivez pauvre, ou comme si vous l'étiez.

Sans frugalité, l'étude eſt un poiſon : la frugalité eſt une pauvreté volontaire. Laiſſez donc ces vaines excuſes : ma fortune eſt incomplete : encore telle ſomme, & je me livre tout entier à la Philoſophie. Eh ! mon ami, ce que vous différez, ce que vous réſervez pour la fin, c'eſt préciſément par où il faut commencer. Vous voulez amaſſer de quoi vivre ! Apprenez donc en même temps à amaſſer. Eh ! ſi vous n'avez pas le moyen de vivre, vous aurez celui de mourir. La pauvreté ne doit pas nous détourner de la Philoſophie, pas même l'indigence. La ſageſſe vaut bien que vous enduriez la faim : on la brave quelquefois dans un ſiege ; & pourquoi ? pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur. La Philoſophie vous aſſure à jamais la liberté, vous ôte toute crainte des hommes & des Dieux : même en ſouffrant la faim, on peut ſe procurer ces avantages. On a vu des légions manquer de tout, vivre de racines ſauvages, ſouffrir la famine la plus horrible ; & cela, le croirez-vous, pour un royaume qui leur étoit étranger : & quand il s'agit de s'affranchir de la folie, on craindroit la pauvreté !

Ne commencez donc point par acquérir ; courez à la ſageſſe ; pour cette route,

vous n'avez pas beſoin de proviſions. Mais, j'entends. Quand vous aurez tout, vous voudrez auſſi la ſageſſe : elle ſera pour vous un ſurcroît, une eſpece de *pis-aller*. Mon ami, ſi vous avez quelque bien, étudiez ſur-le champ : qui vous a dit que vous n'en avez pas déja trop ? Si vous n'avez rien, la ſageſſe eſt ce qu'il faut acquérir, avant tout. Mais je manquerai du néceſſaire ! Non, vous dis-je ; la Nature demande ſi peu : & le Sage ſe regle ſur la Nature. S'il ſe trouve dans l'extrême miſere, d'un élan, il ſera hors de la vie, quitte d'une exiſtence onéreuſe. Si la fortune, bien que modique, lui ſuffit pour vivre, il s'en contentera ; borné au néceſſaire, ſans trouble, ſans inquiétude, il s'acquittera envers ſon corps ; il ſe rira de l'embarras des riches, des mouvements de ceux qui aſpirent à l'être : au ſein du calme & de la joie, il dira ; inſenſé, pourquoi remettre ainſi ton bonheur ? attendre l'intérêt de ton argent, le profit de ton commerce, le teſtament d'un vieillard opulent, quand tu peux t'enrichir en un moment ! la Philoſophie eſt la repréſentation des richeſſes : elle les donne, en les rendant inutiles. Mais ce diſcours eſt pour les autres : votre fortune approche de l'o-

pulence. Vous feriez trop riche dans certains siecles, & vous l'êtes assez dans tous.

Je finirois ma Lettre sans la mauvaise habitude que je vous ai laissé prendre. On ne peut aborder les Rois Parthes, sans présent, ni vous écrire, sans débourser. N'importe, j'emprunterai d'Epicure : *souvent l'acquisition des richesses est le changement & non le terme de la misere.* Je n'en suis pas surpris. Le vice n'est pas dans la chose, mais dans la personne : il rendoit la pauvreté à charge, il rend la richesse onéreuse. Il n'importe guere qu'un malade soit couché dans un lit d'or ou de bois : par-tout où on le transporte, il emmene son mal avec lui. Ainsi, une ame corrompue ne se trouve pas mieux de la richesse que de l'indigence : son mal la suit par-tout.

LETTRE XVIII.

Des amusements du Sage.

VOICI le mois de Décembre : toute la ville est en mouvement : les loix autorisent la débauche : par-tout des apprêts & des cris d'allegresse, comme s'il y avoit

aujourd'hui quelque différence entre les Saturnales & les jours de travail : comme si l'on avoit pas dit avec raison que Décembre étoit autrefois un mois & maintenant une année. Si vous étiez ici, j'aimerois à m'entretenir avec vous sur la conduite que vous jugez la plus convenable ; devons-nous nous en tenir au genre de vie ordinaire ? pouvons-nous, pour ne pas heurter un usage public, égayer un peu nos souper, & déposer la toge pour quelque temps ? car le changement d'habit, réservé jadis pour les temps d'alarmes & de calamités, est maintenant le signe du plaisir & des réjouissances. Je vous connois mal, ou si vous aviez à décider la question, vous nous diriez de ne point nous distinguer en tout du peuple, comme de ne lui point ressembler en tout : à moins que vous ne choisissiez ces jours de préférence, pour dompter vos sens, & résister seul au plaisir, quand tout un peuple s'y *plonge immodérément*. Il y a plus de sûreté à ne se laisser ni aller, ni entraîner vers les attraits de la volupté ; il y a plus de courage à rester à jeun au milieu d'une foule ivre & crapuleuse ; plus de sagesse à ne se point séquestrer ni singulariser, à se mêler avec le peuple pour faire les mêmes

choſes, mais d'une autre maniere : on peut, ſans ſe livrer à la débauche, célébrer une fête.

Au reſte, j'aime à mettre votre courage à l'épreuve : en voici une preſcrite par les plus grands hommes. Prenez des intervalles de quelques jours, où, borné à la nourriture la plus modique & la plus commune, revêtu d'une étoffe rude & groſſiere, vous diſiez en vous-même : voilà donc ce qui fait tant de peur ! C'eſt dans le calme, qu'il faut ſe préparer à l'orage ; c'eſt dans la proſpérité, qu'il faut s'armer contre les coups du ſort. En pleine paix, ſon ennemi en préſence, le ſoldat fait des évolutions, plante des paliſſades, ſe fatigue par des travaux ſuperflus, pour ſuffire un jour aux néceſſaires. Voulez-vous qu'un homme ne perde pas la tête dans l'action : préparez-le d'avance. Tel étoit le but de ces Sages, qui tous les mois s'exerçoient à la pauvreté, ſe réduiſoient preſque à la miſere, pour n'avoir plus *peur*, après tant d'épreuves. Ne croyez pas que je vous invite à ces *tables frugales*, à ces *cabanes du pauvre*, à toutes ces vaines ſimagrées par où le luxe cherche à s'étourdir ſur l'ennui des richeſſes. Je parle d'un vrai grabat, d'une haire, d'un pain dur & moiſi : voilà la vie qu'il faut

soutenir trois, quatre jours, & même plus : que ce ne soit pas un jeu, mais une épreuve. Comme vous tressaillerez de joie, quand un repas de deux *as*, vous apprendra que, pour être rassasié, l'on n'a pas besoin de la fortune : le nécessaire, elle n'oseroit le refuser, même dans son courroux. N'allez pourtant pas après cela trop vous glorifier : vous n'aurez fait que ce que font tous les jours des milliers d'esclaves, des *milliers* de mendiants : votre gloire sera de n'avoir pas été contraint. Ensuite l'habitude ne vous coûtera pas plus que ces épreuves périodiques. Voilà, mon ami, le genre d'escrime qui vous convient : ainsi familiarisé avec l'indigence, le sort ne vous prendra jamais au dépourvu ; le soin de vos richesses ne vous causera plus de soucis, quand vous saurez que la pauvreté n'est pas un mal. Le panégyriste de la volupté, Epicure lui-même, avoit des jours marqués où il imposoit à sa faim la diete la plus austere, curieux de voir si la plénitude de son bonheur y perdroit quelque chose, & combien, & si cette perte étoit comparable aux peines de la débauche. Voilà, du moins, comme il parle dans les lettres adressées à Polyene, sous la magistrature de Charinus. Il se vante même de ne pas

dépenſer un *as* pour ſa nourriture ; tandis qu'à Metrodore moins avancé que lui, l'*as* entier eſt néceſſaire. Ce régime qui ne vous paroît pas ſuffire à la ſubſiſtance, ſuffit même à la volupté : je n'entends pas cette volupté paſſagere & fugitive qui demande ſans ceſſe à être reproduite ; je parle d'une volupté fixe & durable. Sans doute de la farine délayée, de l'eau, du pain d'orge ne ſont pas des mets exquis ; mais le comble du bonheur eſt de ſavoir y trouver du plaiſir, de s'être reſtreint à des aliments dont toutes les rigueurs de la fortune ne peuvent pas nous priver : car la nourriture même des priſonniers eſt plus copieuſe, & le geolier traite avec moins d'épargne les criminels deſtinés à la mort. Quelle force d'ame, de ſe réduire volontairement à un état qui n'a pas à redouter la plus extrême indigence ! c'eſt arracher à la fortune tous ces traits. Commencez donc, mon cher Lucilius, par ſuivre cette louable pratique, par vous preſcrire des jours fixes pour vous dérober à votre fortune, & vous familiariſer avec la privation, entrez en correſpondance avec la pauvreté.

Oſe mépriſer l'or, & marche égal aux Dieux.

Oui, pour être égal aux Dieux, il faut

s'être mis au-dessus des richesses. Je ne vous défends pas d'en avoir ; mais je veux que vous les ayez sans crainte : & le seul moyen, c'est de croire qu'on peut vivre heureux sans elles, c'est de les voir toujours prêtes à échapper. Mais il est temps de plier ma lettre. Et l'acquit de votre dette ? Epicure s'en charge : vous serez payé de ses fonds. *L'excès de la colere engendre la folie.* Pour sentir cette vérité, il suffit d'avoir eu un esclave ou un ennemi. La colere s'enflamme contre toute sorte de personnes : elle naît de l'amour comme de la haine ; dans le sérieux des affaires, comme dans la gaieté des jeux. Ses progrès dépendent moins de la cause qui la produit, que de l'ame qui la reçoit : comme l'*ignition* tient moins à la quantité du feu, qu'aux matieres auxquelles il se combine. Il est des corps solides qui résistent à toute sa violence : les corps secs & inflammables, d'une étincelle peuvent former un incendie. Je le répete, Lucilius, l'extrémité de la colere, est la folie : mettez-vous donc en garde contre elle, non par modération, mais par intérêt pour la santé.

LETTRE XIX.

Des avantages du repos.

JE treſſaille de joie, toutes les fois que je reçois de vos lettres : elles me rempliſſent d'eſpoir ; ce ne ſont plus des promeſſes, mais des aſſurances. Ah ! continuez, je vous en prie, je vous en conjure. Eh ! quelle priere plus honnête adreſſer à mon ami, que celle dont il eſt l'objet ? S'il eſt poſſible, dérobez-vous à vos affaires, arrachez-vous-y, s'il le faut. Voilà trop de temps de diſſipé : du moins recueillons-en les débris dans notre vieilleſſe. Qu'a-t-on à ſe plaindre ? Las de vivre en pleine mer, ne pouvons-nous mourir dans le port ? Non que je vous propoſe la retraite comme un moyen de célébrité ; vous ne devez ni cacher la vôtre, ni en faire oſtentation. En accuſant de folie le genre humain, je ne prétends pas vous bannir de la Société, vous reléguer dans un antre, vous condamner à l'oubli. N'indiquez pas votre retraite, mais ſouffrez qu'on l'apperçoive. Ceux qui n'ont pas encore de projet fixe ou formé, n'ont qu'à voir s'ils veulent, ou

non, couler des jours obſcurs : pour vous vous n'êtes plus libre. La vigueur de votre génie, l'élégance de vos écrits, l'éclat de vos liaiſons vous ont mis au grand jour ; de toute part la Renommée vous aſſiege : au bout du monde, au ſein même de la terre, votre vie paſſée vous décéleroit : les ténebres ne ſont plus faites pour Licilius ; il ne pourroit fuir ſans laiſſer derriere lui une longue traînée de lumiere. Vous pouvez du moins vous procurer le repos, ſans craindre ni blâme de la part de perſonne, ni regrets ou remords de la vôtre. Et que laiſſeriez-vous, dont le ſacrifice vous doive paroître coûteux ? Des clients ! ils n'aiment pas votre perſonne, mais les avantages qu'ils en eſperent. Des amis ! on vouloit autrefois des amis, on ne veut plus que des dupes. Les vieillards délaiſſés changeront-ils leurs teſtaments ? Ceux qui vous faiſoient la cour, iront-ils frapper à d'autres portes ? Et ne faut-il pas qu'il en coûte pour obtenir un grand bien ? Choiſiſſez de renoncer à vous-même, ou à quelques avantages. Que n'avez-vous pu vieillir entre les bornes où la naiſſance vous avoit placé ! Que le ſort ne vous a-t-il élevé moins haut ! Dans la rapidité de ſon cours, la proſpérité vous

a fait perdre de vue le bonheur : elle vous a conduit des Commissions aux Gouvernements, aux honneurs qui en sont la suite ; à ces places en succéderont de plus importantes, & de nouvelles encore à celles-là. Où s'arrêtera votre ambition ? Attend-elle que vous n'ayez plus de vœux à former ? Jamais vous n'en serez-là. Cet enchaînement nécessaire, cette succession éternelle, d'où résulte la fatalité, c'est l'emblême de nos desirs : la fin de l'un est la naissance de l'autre. Vous voilà jeté dans une vie qui jamais n'offrira d'elle-même un terme à votre servitude : il ne vous reste qu'à rompre vos liens, plutôt perdre une fois votre tête, que toujours la plier sous le joug : revenu à la vie privée, vous aurez moins, mais vous aurez assez. Aujourd'hui la multitude & la variété des jouissances ne rempliſſent pas le vuide de votre ame ; aimez-vous mieux être rassasié, mais pauvre ; que riche, & toujours affamé ? La prospérité rend avide & nous expose à l'avidité des autres ; tant que rien ne pourra suffire à vous-même, vous n'en aurez pas assez pour eux. Comment donc sortir de ce dédale ? Comme vous pourrez ; mais il faut en sortir. Rappellez-vous combien de tentatives périlleuses pour vous enrichir,

fatigantes pour monter aux honneurs ! oſez auſſi quelque choſe en faveur du repos, ou dans cet embarras continuel de fonctions à remplir, de devoirs à rendre, attendez-vous à une vieilleſſe agitée, ſur une mer orageuſe : alors, vous appellerez en vain la modération & *la paix* de l'ame. Vous voulez vous repoſer ? Eh ! qu'importe ! votre fortune ne le veut pas. Laiſſez-la croître : encore pis ; ſes progrès ne ſeront pour vous qu'un ſurcroît d'inquiétudes. Apprenez ici un mot de Mécene, une vérité que la torture des grandeurs arracha de ſa bouche. *La hauteur même nous expoſe à la foudre.* Ce paſſage eſt tiré du livre intitulé *Promethée*, il veut dire, *attonita habet ſumma.* Y a-t-il grandeur au monde qui autoriſe une telle ivreſſe de ſtyle ? Sans doute, Mécene avoit du génie : il eût ſervi de modele à nos Orateurs, ſi la proſpérité ne lui eût ôté la force, &, pour ainſi dire, ſa virilité. Tel ſera votre ſort, ſi vous ne pliez dès-à-préſent les voiles, pour regagner le rivage moins tard que lui.

Cette penſée de Mécene pourroit m'acquitter ; mais je vous connois mal, ou vous me chicaneriez : il ne vous faut que des eſpeces bien frappées & de bon alloi,

Je prends donc encore Epicure pour mon Tréſorier. *Avant de chercher de quoi boire & manger, cherchez avec qui boire & manger.* Déchirer des viandes ſans les partager avec un ami ; c'eſt la vie des lions & des loups : ce ſera la vôtre, ſi vous n'embraſſez la retraite. Dans le monde, vous aurez des convives choiſis par un nomenclateur dans la foule qui vous fait la cour. Quelle folie de chercher des amis dans un veſtibule, de les éprouver dans un feſtin ! Le plus grand malheur du riche, eſt de ſe croire aimé des gens qu'il n'aime pas : aſſiégé de ſes biens, préoccupé de leur excellence, il regarde les bienfaits comme un moyen sûr d'acquérir des amis. Souvent on hait à proportion qu'on reçoit : prêtez une petite ſomme, vous aurez un débiteur ; une plus grande, vous fait un ennemi. Quoi, les bienfaits n'engendrent pas l'amitié ? Ils le peuvent, ſi le diſcernement les dirige, ſi on les place au lieu de les *ſemer.* Ainſi dans ces premiers moments de votre réforme, uſez du conſeil des Sages : conſidérez moins la choſe à donner, que la perſonne à qui vous donnerez.

LETTRE XX.

De l'inconſtance des hommes.

SI votre ame jouit de la ſanté, ſi elle ſe juge enfin digne de l'indépendance, quelle joie pour votre ami! Ma gloire la plus chere ſera de vous avoir tiré d'un océan où vous flottiez ſans eſpoir. Mais encore une priere, Lucilius, encore une exhortation. Que la philoſophie pénetre au fond de votre cœur : ne jugez pas de vos progrès par vos diſcours & vos écrits, mais par la fermeté de votre ame & la diminution de vos deſirs. Vos paroles, prouvez-les par vos actions. Que les autres recherchent les applaudiſſements d'une aſſemblée par leurs diſſertations, ou l'attention d'une jeuneſſe oiſive par la variété, la volubilité de leurs déclamations : la Philoſophie n'enſeigne pas à parler, mais à faire; elle exige que chacun ſe conforme à ſa regle, que les actions ne démentent pas les diſcours, que l'enſemble de la vie ſoit d'un même ton & ſans nulle diſcordance. Le plus grand effort, la plus grande preuve de la ſageſſe, eſt de montrer ſa conduite à l'uniſſon du langage, de faire de l'homme

un tout uniforme. Qui pourra y parvenir? peu de gens, mais quelques-uns, sans doute avec peine; aussi n'ai-je pas dit que le Sage marcheroit toujours du même pas, mais dans la même route. Observez donc si votre toge ne contredit pas votre maison; si, libéral pour vous-même, vous n'êtes pas avare pour les autres, si, avec une table frugale, vous n'habitez pas un palais. Tenez-vous à une seule regle, & qu'elle soit la mesure de toutes vos actions. On voit des gens borner la dépense dans leurs maisons, & n'y mettre aucun frein en public: disparates vicieuses qui décelent une ame chancelante & sans tenue. Quelle est la source de cette inconséquence, de ces combats perpétuels entre les principes de l'homme & ses actions? c'est que nos volontés n'ont pas de but, ou si elles en ont, on le manque: non seulement on se détourne, mais encore on rétrograde, on retombe dans les vices qu'on avoit fuis & condamnés. Laissons donc les anciennes définitions de la sagesse, & bornons-nous à celle-ci, qui embrasse tout le système de la conduite humaine. Qu'est-ce que la sagesse? C'est la science de toujours vouloir ou ne vouloir pas la même chose. Que l'objet de nos volontés doive être la vertu, c'est une restriction inutile,

puiſque la vertu ſeule peut fixer conſtamment nos deſirs. On ne ſait donc ce qu'on veut, qu'au moment où l'on veut : nul n'eſt décidé d'avance à vouloir ou ne pas vouloir. D'un jour à l'autre les jugements changent & ſe contrarient, &, pour la plupart des hommes, la vie n'eſt qu'un jeu de haſard. Hâtez-vous donc, & vous arriverez au ſommet, ou du moins au terme que vous ſeul ſaurez ne l'être pas. Mais que deviendra cette foule d'amis ? Ce qu'elle deviendra ? Elle ſongera à ſe nourrir elle-même, quand vous n'y ſongerez plus pour elle ; ou plutôt, ce que par vous-même vous n'auriez jamais découvert, la pauvreté vous l'apprendra ? elle ſaura trier vos vrais amis, & diſſiper ceux qui cherchoient en vous autre choſe que vous-même. Eh ! n'eſt-ce pas aſſez pour aimer la pauvreté, que d'apprendre d'elle à diſtinguer ceux qui nous aiment ? Oh ! quand viendra le jour où l'on ne mentira plus en votre honneur ! Que toutes vos penſées, tous vos ſoins, tous vos deſirs, ſe réduiſent à vivre content de vous-même & des biens qui naiſſent de vous. Ce vœu ſeul excepté, dégagez les Dieux de tous les autres. Quel état plus voiſin de la félicité divine ? Deſcendez ſi bas, que vous n'ayez plus de

chûte à craindre. Un motif de plus pour vous y exciter, sera le tribut même de cette lettre; je le paie sur-le-champ. Vous avez beau murmurer, Epicure se fait encore un plaisir d'acquitter ma dette. *Croyez-moi*, dit-il, *un grabat, des haillons, donnent aux discours une grandeur plus imposante.* En cet état, on fait plus que parler, on prouve. Pour moi les paroles de notre Démétrius (1) me font une toute autre impression : depuis que j'ai vu ce grand homme nud, étendu sur la paille, il n'est plus à mes yeux l'interprete, c'est le martyr de la vérité. Quoi! dites-vous, est-il défendu d'avoir des richesses, quand on les mépriſe? Non, sans doute, & j'admire le Sage qui, tout surpris de la fortune qui l'environne, rit de la peine qu'elle s'est donnée, & ne sauroit pas qu'elle lui appartient, si on ne le lui apprenoit. C'est

(1) Sénèque parle ici de Démétrius le Cynique, Philosophe intrepide, qui poussa le courage jusqu'à faire de vives réprimandes à Néron. Il fut lié d'amitié avec Apolonius de Tyane. Vespasien l'envoya en exil: il eut la liberté de revenir à Rome, sous Titus; mais il fut exilé de nouveau par Domitien. Il vécut pauvre, & inviolablement attaché à la vertu la plus sévere. *Voyez* Brucker, *Histor. Philosoph.*

beaucoup de n'être pas gâté par la contagion de l'opulence ; c'eſt beaucoup d'être pauvre au ſein des richeſſes ; mais il eſt encore plus sûr de n'en pas avoir. Ce riche, s'il tombe dans la pauvreté, ſaura-t-il la ſoutenir ? Et ce pauvre, s'il tombe dans l'opulence, ſaura-t-il la mépriſer ? Ce ſont les ames qu'il faut examiner, il faut ſavoir ſi l'une ſe complaît dans la pauvreté, ſi l'autre ne ſe complaît pas trop dans les richeſſes : ſans quoi un grabat & des haillons ſont des ſignes équivoques, s'il n'eſt prouvé qu'on s'y eſt réduit par choix & non par contrainte. Au reſte, le Sage ne court pas à la pauvreté comme au plus grand bien, mais s'y prépare comme à un état ſupportable. Rien de moins pénible en effet, Lucilius. On y trouve même des charmes, quand on s'y préſente bien préparé : on y trouve du moins le ſel de toutes les jouiſſances, la ſécurité. Voilà pourquoi je vous recommande encore la méthode conſacrée par les Sages, de prendre quelques jours d'intervalle, pour s'exercer à la pauvreté par ſon image : pratique d'autant plus indiſpenſable, qu'enivrés par la molleſſe, nous trouvons tout dur & pénible. Sans ceſſe il faut réveiller nos ames, les aiguillonner, leur rappeller quel fonds modique la Nature

assigne à l'homme. On ne naît pas riche : quiconque vient au monde a reçu l'ordre de se contenter de lait & de langes. On commence par là : on finit par n'être pas content d'un Empire.

LETTRE XXI.

Sur la vraie gloire du Philosophe.

VOUS croyez n'avoir affaire qu'aux personnes dont parle votre lettre ; mon ami, votre principale affaire est avec vous-même. Le plus grand obstacle à vos progrès, c'est vous. Indécis, irrésolu, vous vous entendez mieux à louer la vertu, qu'à la pratiquer. Vous savez où réside le bonheur, vous n'oserez y atteindre. Quel empêchement vous retient ? Puisque vous ne savez pas encore le démêler, je vais vous l'indiquer. Les sacrifices qu'il faudra faire effraient votre courage : vous aspirez au bien être qui vous attend, mais vous tenez à l'éclat qui vous environne, il vous semble que vous allez tomber dans les ténebres, dans la fange. Vous vous trompez, Lucilius ; de votre vie à celle du Sage, on ne tombe pas, on s'éleve. Elles different comme la lumiere & la réverbération, dont l'une a sa source

en elle-même, l'autre ne renvoie qu'un éclat étranger. Auſſi votre lumiere d'emprunt eſt offuſquée par le moindre nuage : la ſplendeur dont brille la ſageſſe lui eſt inhérante, elle ne s'éclipſe jamais. Vous voulez de la célébrité ! l'étendue ne vous en laiſſera pas manquer. Ecoutez Epicure ; il écrivoit à Idoménée : il vouloit rappeller d'une vie de parade, à la gloire ſolide & vraie, ce miniſtre d'un Deſpote inflexible, alors occupé des plus grandes affaires. » Si la gloire vous touche, lui dit-» il, mes lettres vous feront plus connoître » que tous ces biens que vous recherchez, » & qu'on recherche en vous ». N'a-t-il pas dit la vérité ? Qui connoîtroit maintenant cette Idoménée, ſi Epicure n'eût conſervé ſon nom dans ſes lettres ? Ces Grands, ces Satrapes, ce Roi même dont l'éclat réjailliſſoit ſur Idoménée, nous ſont tous inconnus, un oubli profond a effacé juſqu'à leurs moindres traces. Les Epîtres de Cicéron ne laiſſeront point périr la mémoire d'Atticus : en vain il auroit eu pour gendre Agrippa, pour deſcendants Tibere & Brutus. Parmi ces noms illuſtres le ſien ne ſeroit pas cité, ſi le Prince des Orateurs ne l'eût mis en évidence. Ainſi le torrent des ſiecles viendra fondre ſur nos têtes ; quelques gé-

nies ſurnageront, ſans doute, mais l'oubli finira par les engloutir tôt ou tard ; au moins auparavant ils auront ſu ſe débattre & ſe ſoutenir quelques temps. La promeſſe d'Epicure à Idoménée, j'oſe la faire à mon cher Lucilius. J'ai auſſi quelques droits ſur les races futures, je puis ſauver quelques noms avec le mien, & partager avec un ami mon immortalité. Virgile a promis & aſſuré une gloire immortelle à deux Héros. « Heureux, dit-» il, tous deux ! ſi mes vers ont quelque » pouvoir, jamais le temps n'effacera » votre mémoire, tant que les deſcen-» dants d'Enée occuperont l'inébranlable » rocher du Capitole ; tant que Rome » conſervera ſon Empire (1) ».

Tous les hommes que la Fortune a produit ſur la ſcene, dont elle a fait les ſuppôts & les inſtruments du pouvoir d'autrui, tous ont eu de leur vivant du crédit & des flatteurs. Ils ſont morts, & leur mémoire après eux s'eſt bientôt évanouie. Mais des hommes de génie, la gloire va toujours en croiſſant ; les hom-

(1) *Fortunati ambo, ſi quid mea carmina poſſunt,*
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo :
Dum domus Æneæ Capitoli immobile ſaxum
Accolet, imperiumque Pater Romanus habebit.

mages

mages de la postérité ne se bornent pas à eux seuls : ils réjailliſſent sur tous les noms attachés à leur mémoire.

Puisqu'Idoménée s'est offert sous ma plume, il acquittera le tribut de cette lettre. Epicure lui adresse une célebre maxime, pour le détourner d'enrichir Pithoclès par la route périlleuse & battue. *Voulez-vous*, lui dit-il, *rendre riche Pithoclès ? ſans lui donner de l'argent, ôtez-lui des déſirs.* Cette penſée n'a pas beſoin de commentaire, elle est trop claire ; ni d'addition, elle est trop positive. Mais ne la restreignez pas aux richesses ; elle est applicable à tout. Voulez-vous élever Pithoclès aux honneurs ? ſans lui donner des places, ôtez-lui des déſirs. Voulez-vous lui assurer un bonheur durable ? ſans lui procurer des voluptés, ôtez lui des déſirs. Voulez-vous le conduire à la vieilleſſe & combler la mesure de sa vie ? ſans lui donner des années, ôtez-lui des déſirs.

Ne regardez pas ces maximes comme propres à Epicure : elles appartiennent à tout le monde. Et pourquoi les philoſophes n'auroient-ils pas le même droit que les Sénateurs ? Si quelqu'un dans le Sénat ouvre un avis, dont une partie me convienne, je le somme de la détacher du reste, & j'y adhere. Mais un autre

motif me porte encore à citer les adages d'Epicure : ces hommes, qui n'adoptent sa philosophie que par des vues criminelles, qui la regardent comme un manteau propre à couvrir leurs vices, apprendront par-là, que dans toutes les Sectes, ils seront réduits à vivre honnêtement. Arrivés à la porte des jardins, ils liront avec transport cette inscription : *Passant, tu peux rester ici, la Volupté seule y donne des loix.* Bientôt le gardien de ces lieux les aborde avec l'air affable de l'hospitalité ; il leur sert de la farine détrempée, il leur verse l'eau en abondance. N'êtes-vous pas bien traités ? leur dit-il : vous le voyez ; ici les mêts n'irritent pas la faim, mais ils l'appaisent ; les boissons n'augmentent pas la soif, mais elles l'éteignent de la maniere la plus naturelle & la moins coûteuse. Voilà les voluptés où j'ai vieilli Voilà nos remedes contre les besoins qui ne donnent pas de prise à la raison, & qu'on ne fait taire qu'en leur accordant quelque chose. Quant aux besoins qui ne sont pas dans l'ordre, qu'on peut ou différer à satisfaire, ou réprimer, ou étouffer ; ne les regardez pas comme naturels & indispensables : vous ne leur devez aucunes dépenses, si vous en faites elles

sont volontaires. Au lieu que l'estomac n'entend pas la morale, il demande, il crie; & cependant c'est un créancier peu exigeant: on s'en débarrasse à peu de frais, pourvu qu'on lui paie ce qu'on lui doit, & non pas tout ce qu'on peut.

LETTRE XXII.

Des conseils. Des affaires, &c.

VOUS sentez enfin qu'il faut vous tirer de vos brillantes & dangereuses occupations: mais vous me consultez sur les moyens d'y réussir. Mon ami, il est des conseils qu'on ne peut donner que de bouche. Le Médecin ne prescrit point par lettres les heures du repas & du bain, mais il se regle sur le pous. Un vieux proverbe dit que les Gladiateurs se décident sur l'arêne: les regards d'un adversaire, le mouvement de ses mains, les diverses attitudes de son corps, sont autant d'avertissements pour des yeux attentifs. Sur les mœurs & les devoirs, on peut donner par écrit des conseils généraux; tels sont ceux qu'on adresse aux absents, à la postérité: mais sur le temps & la maniere d'agir, on ne peut rien

ſtatuer de loin ; il faut prendre conſeil des circonſtances, épier l'occaſion fugitive, ce qui ſuppoſe qu'on eſt préſent, & de plus, attentif. Soyez donc toujours aux aguets ; le moment venu, ſaiſiſſez-le : que tous vos pas, tous vos efforts ne tendent qu'à vous affranchir : écoutez bien votre arrêt. Je vous condamne à quitter ou votre genre de vie, ou la vie ; mais en même temps prenez la voie la plus douce : les liens où vous êtes malheureuſement engagé, il vaut mieux les dénouer que les rompre ; mais avec la réſolution de les rompre, s'il n'y a pas d'autre moyen. Nul homme n'eſt aſſez lâche, pour ne pas aimer mieux tomber une fois, que ſe retenir toujours. En attendant, le point eſſentiel eſt de ne pas vous embarraſſer de nouveaux ſoins : tenez-vous-en à ceux auxquels vous êtes deſcendu, ou, dans leſquels vous dites que vous vous êtes trouvé fortuitement engagé. Encore un pas, & vous n'avez plus d'excuſe, votre ſervitude ſera viſiblement volontaire. Fauſſeté manifeſte que ces diſcours ſans ceſſe rebattus, « je » ne pouvois faire autrement ; quand je » n'aurois pas voulu, j'étois forcé. » Jamais on n'eſt forcé de courir après la fortune : fuſſiez-vous trop foible pour la combat-

tre, c'eſt du moins quelque choſe de l'arrêter, de ne pas ſeconder ſes efforts. Puis-je, ſans vous offenſer, joindre à mes conſeils, une conſultation d'Avocats plus éclairés que moi, accoutumés à diriger toutes mes délibérations. J'ai lu une Lettre d'Epicure, relative au ſujet de la mienne. Il écrit à Idoménée : il le conjure de fuir au plutôt, avant qu'une force ſupérieure lui en ôte le pouvoir ; néanmoins, il lui conſeille de ne rien bruſquer, d'attendre l'inſtant favorable, de l'épier, de le ſaiſir, de s'élancer : il ne veut pas qu'on s'endorme au moment de la fuite ; & du pas le plus difficile, il promet une ſortie heureuſe, à qui ſait ne pas dévancer l'occaſion, & ne pas la manquer.

Sans doute vous voudrez encore avoir l'avis des Stoïciens. Sûrement on ne les taxera pas de témérité ; ils ont encore plus de prudence, que de courage. Vous croyez qu'ils vous diront : *Quelle honte de ſuccomber ſous le faix ? Une fois aux priſes avec des devoirs pénibles, ſachez vous débattre. L'homme brave ne doit pas fuir la peine : ſon ardeur s'accroît avec les obſtacles.* Sans doute ils vous tiendroient ce langage, ſi votre perſévérance avoit un but louable, ſi elle ne vous expoſoit à faire

& à souffrir des choses indignes d'un homme de bien. Le Sage ne s'use point par des travaux sordides & avilissants; il veut aux affaires d'autres motifs que les affaires. Il n'aura pas même la fausse gloire que vous lui supposez : engagé sur la mer de l'ambition, il ne se croira pas obligé d'en souffrir éternellement les tourmentes : quand il ne verra que des bancs de sable, des écueils, des abîmes devant lui, il retournera en arriere, &, sans fuir ouvertement, il se rapprochera peu à peu du rivage.

Rien de plus aisé, mon cher Lucilius, que de se dérober aux occupations, quand on en mépriſe le salaire. C'est ce salaire qui nous retient & nous arrête. *Quoi! renoncer à de si grandes espérances! partir au moment de la récolte! Plus de clients à mes côtés! plus de cortege autour de ma litiere! mes portiques déserts!* voilà ce que l'homme quitte à regret. S'il déteste les peines, il en chérit les fruits. L'ambition est une maîtresse qu'il querelle. N'en soyez pas la dupe; c'est de l'humeur, & non de la haine. Tous ces hommes qui gémissent du sort qu'ils ont le plus désiré, qui parlent de fuir les objets dont ils ne peuvent se passer; approfondissez leurs vrais sentiments, & vous verrez qu'ils

reſtent volontairement ſous une charge dont, à les entendre, le poids leur eſt inſupportable. Oui, Lucilius, ce n'eſt pas la ſervitude qui nous retient, pour l'ordinaire, c'eſt nous qui retenons la ſervitude. Mais vous êtes de bonne foi; votre parti eſt pris, vous voulez vous affranchir: la liberté vous eſt chere; vous ſouhaitez ſeulement qu'elle ne ſoit pas accompagnée du mal-aiſe: voilà l'objet de votre conſultation. N'en doutez pas, toute la ſecte des Stoïciens vous applaudira: les Zénon, les Chyſippe ne vous conſeilleront jamais qu'un parti ſage, honnête, raiſonnable. Mais ſi le but de vos délais eſt de chercher autour de vous des ſommes à emporter, des proviſions pour votre retraite, jamais vous n'arriverez au terme. On ne nage pas loin avec bien du bagage. Puiſſe bientôt la faveur des Dieux vous conduire au port; non pas cette faveur terrible, qui, ſous un air de bienveillance, n'envoie aux hommes que des malheurs brillants: excuſable peut-être de n'accorder qu'à leurs vœux ces poiſons qui les brûlent.

Je fermois ma Lettre; il faut la dénouer & la charger pour vous du préſent ordinaire, d'une ſentence ſublime. Je préviens vos demandes: elle ſera d'Epi-

cure ; je me pare encore des dépouilles d'autrui. *On sort de la vie*, dit-il, *comme si l'on ne faisoit que d'y entrer.* Prenez le premier venu, jeune, vieux, entre deux âges ; vous les trouverez tous également effrayés de la mort, & peu au fait de la vie. L'on n'a rien d'achevé, parce qu'on ne bâtit que sur l'avenir. Ce qui me plaît sur-tout de cette pensée, c'est le reproche d'enfance fait aux vieillards. Du reste, elle est fausse : on ne sort pas de la vie comme on y est entré : nous mourons plus mauvais que nous ne sommes nés. La faute en est à nous, & non à la Nature. C'est elle qui peut se plaindre des hommes, & leur dire : *Eh quoi ! je vous ai engendrés sans desirs, sans craintes, sans superstition, sans perfidie, sans aucun vice : retournez comme vous êtes venus.* Le vrai sage est celui qui montre en mourant la même sécurité qu'il avoit en naissant. Mais que d'alarmes à l'approche du péril ? On tremble, on pâlit, d'inutiles pleurs coulent de nos yeux. Quelle honte d'être inquiet sur le seuil même de la sécurité ! Et pourquoi ? C'est que de tous les biens dont le regret nous tourmente à la mort, nous en sommes dénués, l'ame n'en conserve pas la moindre portion : ils sont passés au travers, ils se sont écou-

lés jusqu'à la derniere goutte. On songe moins à vivre bien, que long-temps ; & cependant tout le monde est maître de bien vivre, & personne ne l'est de vivre long-temps.

LETTRE XXIII.

Que la Philosophie procure les vrais plaisirs.

VOUS croyez que je vais vous entretenir de la douceur de l'hiver, qui a été court & modéré ; des rigueurs du printemps, dont les froids viennent après coup ; de mille autres pareilles futilités qu'on n'écrit que pour écrire. Mon cher Lucilius, je ne vous parlerai que d'objets utiles & pour vous & pour moi. Que sera-ce ? Des exhortations à la sagesse. Quelle en est la base ? De ne pas se réjouir sans sujet. Je dis *la base* ; c'en est même le faîte. Oui, l'on est au faîte de la *perfection*, quand on sait de quoi l'on doit se réjouir : quand on ne remet pas son bonheur au pouvoir d'autrui. Au contraire, toujours des soucis, jamais d'état fixe, pour qui se livre à l'espoir, l'objet en fût-il sous la main, & facile à obtenir, n'eût-on jamais été déçu dans ses espé-

rances. Avant tout, Lucilius, apprenez à vous réjouir. Mais écartez de vous les biens fortuits; vous interdire le doux appas de l'espoir, n'est-ce pas vous ôter bien des plaisirs? Au contraire, je veux que vous n'en manquiez jamais : je prétends naturaliser en vous la joie, la faire éclorre de votre propre fonds. La gaieté n'a que des accès passagers, qui dérident le front, sans pénétrer le cœur. L'homme heureux n'est pas l'homme qui rit, mais celui dont l'ame pleine d'allégresse & de confiance est supérieure aux événements. Croyez-moi, c'est une chose sérieuse que la véritable joie. Ce n'est pas avec un front épanouit, ni des yeux riants, qu'on méprise la mort, qu'on ouvre sa porte à la pauvreté, qu'on retient ses passions sous le joug, qu'on s'anime à supporter les douleurs. Occupé de ces soins pénibles, on ressent beaucoup de joie, quoiqu'on en témoigne peu. C'est de cette joie que je prétends vous mettre en possession. Jamais elle ne tarira, quand vous en aurez découvert la source. On trouve les métaux les plus vils à la surface de la terre; les filons des mines précieuses sont enfoncés plus avant, & n'enrichissent le mineur qu'après des fouilles profondes. Ainsi les joies du vulgaire sont légères &

ſuperficielles : venues du dehors, elles manquent de baſe. La joie dont je parle, à laquelle je voudrois vous conduire, a plus encore de ſolidité que de ſurface. Prenez donc, Lucilius, le ſeul parti qui vous aſſure la félicité. Tous les biens dont l'éclat eſt extérieur, tous ceux qu'un autre homme peut vous promettre, oſez les rejeter, les fouler aux pieds : n'enviſagez que le bonheur véritable ; ne ſoyez heureux que de vos propres biens, que dis-je, de vous-même, de la plus noble partie de votre être. Ce corps chétif, ſans lequel on ne peut agir, eſt une choſe plus néceſſaire qu'importante. Les plaiſirs qu'il procure, frivoles, paſſagers, ſuivis de remords, ſont même l'oppoſé du plaiſir, quand la ſageſſe n'en regle pas le cours. Oui, mon ami, la volupté eſt ſur les bords de la douleur ; elle y tombe, ſans la plus grande juſteſſe d'équillibre. Et comment garder l'équillibre dans ce qu'on préſume être un bien : au lieu que du vrai bonheur les excès même ſont ſans danger. Quels en ſont les éléments ? une bonne conſcience, de l'honnêteté dans les projets, de la droiture dans les actions, du mépris pour les biens fortuits, de la liaiſon, de l'enſemble, de l'uniformité dans la conduite. Ces hom-

mes qui toujours s'élancent, ou plutôt ſont pouſſés de projets en projets par le choc imprévu des événements, toujours égarés, toujours en ſuſpens, connoiſſent-ils un bonheur fixe & durable? Quelques Sages diſpoſent d'eux-mêmes & de leurs actions; les autres ne vont pas, mais ſont entraînés. Ainſi les objets qui flottent ſur une eau courante, ſont les uns, portés lentement par une onde paiſible, les autres, pouſſés par des vagues impétueuſes; ceux-ci dépoſés doucement près du rivage, ceux-là rapidement lancés juſqu'à la mer. Commencez donc, avant tout, par fixer votre but, & ſachez vous y tenir.

Voici le moment de payer ma dette. Un paſſage d'Epicure pourra me libérer. *Il eſt fâcheux*, dit-il, *de ne faire qu'ébaucher la vie.* Ou ſi l'idée vous paroît mieux exprimée de cette maniere: *Ce n'eſt pas vivre, que de commencer toujours à vivre.* Pourquoi? dites-vous: ce mot a beſoin d'être expliqué. C'eſt qu'une pareille vie eſt toujours imparfaite. Jamais on n'eſt prêt à mourir, quand toujours on commence à vivre. Travaillons pour faire enſorte d'avoir aſſez vécu. Et comment le croire, quand on en reſte toujours à la trame de la vie? Ne penſez pas

que peu de gens ſoient dans ce cas; c'eſt celui de preſque tous les hommes: quelques-uns ne commencent à vivre qu'au moment où il faut ceſſer. Vous êtes ſurpris! ſans doute; vous le ſerez encore plus: quelques autres ceſſent de vivre avant même d'avoir commencé.

LETTRE XXIV.

Des craintes de l'avenir & de la mort.

VOUS me marquez votre inquiétude. Un ennemi furieux vous menace d'un procès. Quelle en ſera l'iſſue? Vous ne doutez pas que je ne vous donne des eſpérances plus flatteuſes & plus conſolantes; que je ne vous diſe: *Quel beſoin d'aller chercher le malheur? C'eſt aſſez de le ſouffrir quand il eſt venu, ſans le devancer, & par la crainte de l'avenir empoiſonner le préſent.* Mon ami, quoiqu'il y ait de la folie, parce qu'un jour on ſera malheureux, à l'être dès aujourd'hui; c'eſt par une autre voie que je prétends vous mener à la ſécurité. Voulez-vous dépoſer toute inquiétude? Les événements que vous craignez, ſuppoſez-les arrivés: meſurez dans toute ſon étendue le malheur

qui en réſulte ; appréciez vos craintes. Vous verrez que ces maux ſi redoutés, ou ſe réduiſent à peu de choſe, ou ſont de peu de durée. Bientôt des exemples ſans nombre fortifieront votre courage. Tous les ſiecles en ont fourni. Sur quelque partie de l'Hiſtoire, ſoit Romaine, ſoit étrangere, militaire ou civile, que ſe porte votre mémoire, par-tout vous trouverez des traits d'héroïſme dus à la philoſophie ou à l'intrépidité naturelle. Si vous êtes condamné, que vous arrivera-t-il de plus que l'exil, que la priſon, que de périr, que d'être brûlé ? A chacun de ces maux, oppoſez quelque grand homme qui les ait bravés. Votre peine ſera de choiſir, & non pas de trouver. La condamnation de Rutilius (1) ne lui cauſa d'autre chagrin que de voir un jugement injuſte. Métellus ſupporta ſans peine l'exil ; Rutilius en fit ſes délices. L'un accorda ſon retour à la Répu-

(1) P. Rutilius Rufus, homme Conſulaire, & l'un des plus vertueux Citoyens de Rome, ayant réprimé les extorſions des Financiers en Aſie, fut accuſé lui-même d'avoir pillé cette contrée, & condamné à l'exil & à la confiſcation de ſes biens. Rappellé par Sylla, il refuſa de revenir, à cauſe de la haine qu'il portoit à la tyrannie de ce Dictateur.

blique ; l'autre refusa le sien à Sylla peu fait alors aux refus. Socrate philosophoit dans son cachot. Des amis s'engagent à le sauver : il reste prisonnier, pour ôter aux hommes la crainte des deux maux les plus redoutés, la prison & la mort. Mucius tient sa main sur un brasier ardent. Est-il une douleur plus vive que celle de la brûlure ? mais quel tourment plus fort que de se brûler soi-même ! Voilà donc un homme sans instruction, sans préceptes contre la douleur ou la mort, qui, par la seule impulsion d'une bravoure militaire, se punit d'une entreprise manquée ! Sa main découloit goutte à goutte sur les charbons ; il la regardoit froidement : & lorsque ses chairs fondues eurent laissé tous les os à découvert, ce ne fut pas lui qui retira sa main, ce fut l'ennemi qui retira le feu. O Mucius ! tu pouvois, dans le camp de Porsenna, être mieux secondé par la fortune ; tu ne pouvois l'être mieux par ta valeur. Voyez combien le courage a plus d'ardeur pour voler au-devant des supplices, que la cruauté pour les décerner ! Il en coûta moins à Porsenna pour pardonner à Mucius de l'avoir voulu tuer, qu'à Mucius pour se pardonner de ne l'avoir pas tué. Lieux communs, direz-vous, rebattus

dans les Ecoles ! bientôt, quand nous en ferons au mépris de la mort, vous nous citerez l'exemple de Caton. Eh pourquoi non ? Pourquoi ne peindrois-je pas la derniere nuit de ce grand homme, le traité de Platon dans ſes mains, ſous ſon chevet le fatal glaive, deux reſſources qu'il s'étoit réſervées pour trouver au beſoin & le courage & les moyens de mourir. Après avoir réglé, autant qu'il put, les affaires d'un parti ruiné, il ne s'occupa que d'ôter au Vainqueur le pouvoir de faire périr Caton, ou la gloire de le ſauver. Il tire ce fer, que le ſang humain n'avoit pas encore ſouillé : *O Fortune*, dit-il, *que t'a ſervi de t'oppoſer à tous mes efforts ? J'ai combattu pour la liberté de ma Patrie, & non pour la mienne. L'objet de ma réſiſtance n'étoit pas de vivre libre, mais parmi des hommes libres. Puiſqu'il faut déſeſpérer du genre humain, mettons du moins Caton en ſûreté.* En même temps il ſe porte le coup mortel. On s'empreſſe, la bleſſure eſt bandée : il avoit perdu ſon ſang, perdu ſes forces ; mais ſon courage lui reſtoit tout entier. Devenu furieux, non plus contre Céſar, mais contre lui-même ; il plonge ſes mains déſarmées juſqu'au fond de la plaie ; & ſa grande ame, cette fiere en-

nemie du pouvoir tyrannique, sortit moins de son corps, qu'elle n'en fut chassée.

En accumulant ces exemples, je ne prétends pas exercer mon esprit ; mais fortifier votre cœur contre les objets en apparence les plus terribles : le moyen d'y réussir est de vous montrer qu'il ne faut pas tant d'intrépidité pour braver cette minute du dernier soupir. On a vu des hommes pusillanimes dans tout le reste, en ce seul point égaler les plus grands courages. Témoin Scipion, le beau-pere de Pompée. Un vent contraire l'avoit repoussé en Afrique ; son navire étoit presque au pouvoir de l'ennemi : il se perce de son épée ; & comme on demandoit autour de lui où étoit le Général : *Votre Général*, dit-il, *se porte bien.* Par ce mot il égala ses Ancêtres, & ne permit pas que la gloire fatale aux Scipions en Afrique, fût interrompue. C'étoit beaucoup de triompher de Carthage ; mais triompher de la mort fut encore plus. *Votre Général se porte bien.* Voilà comment devoit mourir un Général, & sur-tout celui de Caton (1).

(1) Dans cette guerre malheureuse des partisans de la République, Scipion commandoit en Afrique, Caton étoit l'un de ses Lieutenants.

Je ne veux pas vous renvoyer à l'Hiſtoire, ni recueillir dans les temps paſſés la foule de ceux qui ont mépriſé la mort. Jetez les yeux ſur notre ſiecle même, ce ſiecle dont la langueur & la molleſſe excitent nos plaintes : tous les rangs, toutes les fortunes, tous les âges vous offriront des hommes qui, par une mort volontaire, ont tranché la trame de leurs maux. Croyez-moi, Lucilius, la mort, bien loin d'être tant à craindre, procure le plus grand des bienfaits Que les menaces d'un ennemi ne troublent donc pas votre ſécurité. Votre conſcience doit vous raſſurer ; mais comme les jugements ſont déterminés quelquefois par des conſidérations étrangeres, en eſpérant un arrêt équitable, préparez-vous aux plus grandes injuſtices. N'oubliez pas, ſurtout, d'ôter aux choſes leur appareil, de les voir comme elles ſont, & vous trouverez qu'elles n'ont de terrible que la crainte qui les précede. Nous ſommes de grands enfants, preſque en tout ſemblables aux petits ; ils ont peur de leurs parents, de leurs connoiſſances, de leurs camarades, lorſqu'ils les voient maſqués. Sachons ôter le maſque aux choſes comme aux perſonnes ; contemplons-les ſous leurs traits naturels. Pourquoi me mon-

trer ces glaives, ces feux, cette troupe de bourreaux qui frémissent autour de toi : écarte ce cortege dont tu t'environne pour effrayer les foibles ! tu n'es que la mort : ma servante, mon esclave, te bravoient il y a quelques jours. Que veulent dire ces fouets, ces chevalets étalés avec tant d'appareil ? cette foule d'instruments pour disséquer chaque fibre, chaque partie du corps humain ? laisse-là ces vains épouvantails. Fais taire les gémissements, les cris, les accents plaintifs qu'arrache la torture : ce n'est que la douleur ; & j'ai vu les goutteux la mépriser, le libertin épuisé la soutenir malgré sa molleſſe, de jeunes femmes lui résister dans l'enfantement. Si je puis la supporter, elle n'est rien ; sinon elle dure peu.

Méditez ces maximes : vous les avez souvent entendues, & souvent répétées : mais, écoutiez-vous, parliez-vous de bonne foi ? C'est aux effets à le prouver. Rien de plus honteux que le reproche qu'on nous fait d'adopter le langage, & non les mœurs de la philosophie. Mais vous, Lucilius, apprenez-vous d'aujourd'hui que vous êtes menacé de la mort, de l'exil, de la douleur ? c'est pour cela que vous êtes né. Tout ce qui peut arri-

ver, croyez qu'il arrivera. Ces principes ſont les vôtres, je le ſais : & pourtant je vous avertis de ne pas abandonner votre ame aux inquiétudes ; elles en émouſſeroient la vigueur ; elles lui ôteroient le reſſort néceſſaire pour ſe relever. Oubliez votre cauſe pour celle du genre humain. Dites : nous avons un corps fragile & mortel : pour lui la violence & l'injuſtice ne ſont pas les ſeules cauſes de ſouffrance : pour lui, les voluptés mêmes ſe changent en douleurs ; la bonne chere eſt ſuivie d'indigeſtions ; l'ivreſſe, de la ſtupeur & du tremblement des nerfs ; la débauche, de douleurs aiguës dans les jambes, dans les bras, dans les jointures. Je deviendrai pauvre ? Eh bien, je reſſemblerai au plus grand nombre. On m'exilera ? je me croirai né au lieu de mon exil. On m'enchaînera ? A votre avis, ſuis-je donc libre à préſent ? la Nature ne m'a-t-elle pas courbé ſous le joug de ce corps peſant ? Je mourrai ? c'eſt-à-dire je ceſſerai d'être ſujet aux maladies, ſujet aux empriſonnements, ſujet à la mort. Je ne ſuis pas aſſez ſimple pour vous étourdir de cet éternel refrein d'Epicure, que la crainte des enfers eſt une crainte chimérique, qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne ſur ſa roue,

point de Syſiphe, dont les bras pouſſent un rocher énorme ; point d'entrailles capables d'être chaque jour & rongées & reproduites. Quel enfant a peur aujourd'hui de Cerbere, du ſéjour ténébreux, & de ces larves, aſſemblage bizarre d'oſſements décharnés ? Le trépas anéantit l'ame ou la délivre : ſi elle abandonne le corps, nous ſommes quittes d'un fardeau, & rendus à la meilleure partie de nous-mêmes : ſi elle eſt anéantie, c'en eſt fait, les biens & les maux n'exiſtent plus pour nous. Permettez-moi de citer ici un de vos vers, en vous rappellant que, de votre aveu même, il peut vous être appliqué comme à d'autres. Quelle honte de parler, à plus forte raiſon, décrire autrement qu'on ne penſe ! Vous développiez cette maxime ſi vraie, que l'homme ne tombe pas tout à coup dans la mort, mais qu'il s'avance vers elle pas à pas. Chaque jour, diſiez-vous, nous mourons ; chaque jour nous enleve une partie de notre vie, & notre croiſſance même n'eſt qu'un décroiſſement de la vie. D'abord on perd l'enfance, puis l'adoleſcence ; enſuite la jeuneſſe. Tout le temps écoulé juſqu'à ce jour, eſt perdu pour nous : le jour préſent même, nous le partageons avec la mort. Ce n'eſt pas l'écoulement de

la derniere goutte, mais des précédentes, qui vuide une clepsydre : ainsi le jour où l'on cesse de vivre, ne fait pas la mort, mais la consomme ; on arrive au terme, mais on étoit en route déjà depuis longtemps. Après ces détails, écrits de votre style ordinaire, toujours grand & sublime, mais encore plus exalté quand il peint des idées vraies, vous ajoutiez :

Il y a donc plus d'une mort, celle qui nous enleve n'est que la derniere.

Lisez vos écrits plutôt que ma Lettre : apprenez d'eux que cette mort si redoutée est la derniere, & non pas la seule.

Je vous vois déjà chercher des yeux, si ma Lettre contient quelque sentence vigoureuse, quelque précepte salutaire. Voici des maximes sur l'objet même que nous traitons. Epicure condamne également & la crainte & le désir immodéré de la mort. *Quelle folie*, dit-il, *de courir au trépas par l'ennui de vivre, tandis que c'est votre maniere de vivre qui vous réduit à courir au trépas ?* Et ailleurs : *Quel ridicule, d'invoquer la mort, quand c'est la crainte même de la mort qui a troublé votre vie ?* Ajoutez cet autre mot frappé au même coin : *Telle est l'imprudence ou plutôt la démence des hommes : plusieurs sont réduits*

à mourir par la crainte même de la mort. Chacun de ces paſſages ; quel que ſoit celui que vous méditiez, peut vous réſoudre à ſouffrir & la mort & la vie. En effet, nous avons beſoin d'être retenus dans notre averſion comme dans notre amour pour la vie. Lors même que la raiſon preſcrit d'y mettre fin, il ne faut pas s'échapper d'un élan bruſque & rapide. L'homme ſage & courageux doit ſe retirer, & non prendre la fuite. Préſervons, ſur-tout, nos cœurs d'une paſſion trop commune, celle de la mort. Le croirez-vous, Lucilius ? Oui, la mort peut exciter une paſſion inconſidérée. Quelquefois elle s'empare des ames les plus fortes & les plus généreuſes : quelquefois elle ſaiſit des hommes foibes & puſillanimes. Les uns mépriſent la vie, les autres en ſont fatigués : quelques-uns ſont las de toujours voir & faire les mêmes choſes ; ils ne ſont pas mécontents, mais dégoûtés de la vie. La philoſophie même conduit l'homme à cet état. Elle lui répete : *Quoi ! toujours les mêmes objets ! toujours ſe réveiller ou dormir, ſuer ou trembler, appaiſer ou reſſentir la faim. Rien ne finit : toujours le même cercle de choſes : la nuit ſuccede au jour, & le jour à la nuit : l'été eſt remplacé par l'automne, l'automne par*

l'hiver, qui ne finit qu'au retour du printemps ; tout ne fait que paſſer & revenir. Rien de nouveau à faire ni à voir. De cette uniformité naît le dégoût. Et vivre eſt, pour bien des gens, une choſe, ſinon douloureuſe, au moins fort ennuyeuſe.

LETTRE XXV.

Des dangers de la ſolitude. Avantage de la vieilleſſe.

PARLONS d'abord de nos deux amis. Ils demandent des traitements divers : dans l'un il ſuffit de corriger le caractere, dans l'autre, il faut le rompre. Avec celui-ci j'uſerai d'une liberté entiere, ne pas le heurter, c'eſt ne pas l'aimer. Quoi ? *tenir en tutelle un pupille de quarante ans ? A cet âge l'ame n'eſt plus ſouple ni maniable : elle a trop de conſiſtance pour être pétrie de nouveau.* J'ignore ſi je réuſſirai ; mais j'aime mieux manquer de ſuccès, que de zele. Les maladies même les plus incurables ne ſont pas déſeſpérées, ſi l'on s'oppoſe à l'intempérance des malades, ſi on les contraint à faire ou à ſouffrir ce qui leur déplaît. Quant à l'autre, je n'ai pas encore grande confiance

rance en lui, si ce n'est que jusqu'à présent il rougit de mal faire. Cette honte, il faut l'entretenir : qu'il la garde, & nous aurons lieu d'espérer. Avec notre vétéran quadragénaire, les ménagements sont indispensables : il tomberoit dans le désespoir. Le temps le plus propre à l'attaquer, c'est dans ses moments de relâche, dans ceux où il paroît corrigé. Ces intervalles en imposent aux autres, mais je n'en suis pas la dupe : ils ne m'annoncent qu'un surcroît de vices ; en lui le vice quelquefois sommeille, & ne meurt pas tout-à-fait. Je consacrerai quelques jours à sa réforme : j'éprouverai si l'on peut y réussir ou non.

Parlons de vous à présent. Mon ami, persistez dans votre courageuse entreprise ; continuez à réduire tout cet attirail de superfluités. De tous les objets que vous possédez, nul ne vous est nécessaire. Rentrons sous les loix de la Nature, & nous voilà très-opulents. Nos besoins ne coûtent rien, ou peu de chose. Que demande la Nature ? Du pain & de l'eau. Pour s'en procurer, on est toujours assez riche : *s'y restreindre, c'est le disputer en bonheur à Jupiter lui même.* Ce mot est d'Epicure : cet autre du même auteur acquittera ma lettre. *Agissez toujours,*

dit-il, *comme ſi Epicure vous regardoit.* N'en doutez pas : rien de plus utile, que ſe donner un ſurveillant, dont on conſulte les regards, qui nous ſemble aſſiſter à toutes nos penſées. Sans doute, il y auroit plus de grandeur à ſe croire toujours ſous les yeux d'un homme de bien; mais c'eſt aſſez d'un ſpectateur quelconque : la ſource de tout mal, c'eſt la ſolitude. Quand vos progrès vous auront conduit au point de vous reſpecter vous-même, vous pourrez vous défaire de votre ſurveillant. Juſque-là, que l'autorité d'autrui ſoit votre égide. Prenez Caton, ou Lelius, ou Scipion, ou quelqu'un de ces grands hommes dont l'aſpect fait rentrer le méchant dans le devoir. Mais travaillez en même temps à vous rendre tel, que vous n'oſiez pécher en votre propre préſence. Quand vous en ſerez là; quand vous commencerez à vous honorer vous-même, je vous abandonnerai à votre conduite. Suivant le conſeil du même Epicure, *le moment de rentrer en vous-même, c'eſt quand vous êtes obligé d'aller dans le monde.* Quelle différence entre vous & la multitude : vous ne pouvez vous quitter ſans riſque; & parmi les autres hommes, il n'en eſt pas un qui ne ſoit mieux avec tout autre

qu'avec lui-même. *Au milieu de la foule, rentrez en vous-même*, si vous êtes vertueux, modéré, sans passion. Autrement vivez dans le monde, vous en serez du moins plus éloigné d'un méchant.

LETTRE XXVI.

Eloge de la vieillesse.

JE vous disois dernièrement que j'avois la vieillesse sous les yeux : je crains bien aujourd'hui de l'avoir laissée derriere moi. Le mot de *vieillesse* ne convient plus ni à mon âge, ni à ma constitution : il désigne l'affoiblissement de la machine, & non pas sa dissolution totale. Mettez-moi dans la classe des gens décrépits, des moribonds; & pourtant (je m'en félicite auprès de vous) les injures de l'âge ne se font pas en moi sentir à l'ame comme au corps. Je ne trouve de vieilli que les vices & leurs organes : mon ame a plus de vigueur que jamais; elle triomphe de n'avoir rien de commun avec le corps. Quitte en partie de ce fardeau, elle s'éleve, elle s'élance, elle me fait presque douter de ma vieillesse. A l'entendre, c'est la fleur de son âge. Il faut l'en croire;

laissons-la jouir de son bonheur. Pour moi, dans ce calme entier de mes sens, dans cette diminution de mes désirs, je voudrois démêler ce qu'a fait l'âge, ce qu'a fait la sagesse; ne pas confondre les effets de l'impuissance avec ceux de la tempérance; distinguer s'il y a des choses que je puisse & ne veuille pas faire. Quant à celles que m'interdit la vieillesse, au lieu d'en murmurer, je m'en applaudis. Eh! qu'ai-je à me plaindre? quel tort me fait la Nature, en m'ôtant par degrés ce qu'il faudra perdre un jour? *C'est un grand malheur*, dites-vous, *de se sentir décomposer, dépérir, ou plutôt fondre à chaque instant; car le trépas ne terrasse pas l'homme d'un seul coup; il le mine peu-à-peu, il lui emporte chaque jour une partie de ses forces.* Eh! mon ami, quelle mort plus heureuse, que d'être conduit pas à pas vers le terme par une dissolution naturelle? Sans doute, une destruction violente, un trépas subit, ne sont point des maux; mais la route la plus longue, est aussi la plus douce.

Je reviens à moi. Persuadé que je touche au moment de l'épreuve, que le jour approche qui va juger de tous mes jours; je m'étudie, je me tiens ce langage: « Jusqu'ici tes paroles, tes actions n'ont

» rien prouvé ; ce ne ſont pas là de ſûrs
» interpretes de l'ame. La mort ſeule
» peut t'éclairer ſur tes progrès. Diſpoſe-
» toi donc avec courage pour cet inſtant
» fatal, où ſans fard, & le maſque bas, tu
» prononceras toi-même ſi le courage
» étoit dans ton cœur ou ſur tes levres,
» ſi tant de mots lancés fiérement contre
» la fortune, n'étoient dans ta bouche
» que le rôle d'un Comédien. Ne t'en
» rapporte pas à l'eſtime des hommes ;
» accordée au vice comme à la vertu,
» elle ne prouve rien : laiſſe-là ces étu-
» des cultivées pendant ta vie entiere ;
» la mort, la mort ſeule, voilà ton vrai
» juge. Je le répete, ces diſputes ſavan-
» tes, ces entretiens philoſophiques, ces
» maximes puiſées dans les livres des ſa-
» ges, ces doctes entretiens ne prouvent
» point le courage. Combien de lâches
» qui parlent en héros ! Le chemin que
» tu as parcouru, ne ſera connu qu'au
» bout de ta carriere. Eh bien ! accepte-
» tu cet appel ? ne crains-tu pas le tri-
» bunal de la mort. » Ces diſcours que
je me tiens, regardez-les comme s'ils
vous étoient adreſſés. Vous êtes plus
jeune : & qu'importe ? la mort ne compte
pas les années : vous ignorez en

BIBLIOTEKA GŁÓWNA FILOZOFII

lieu elle vous attend ; attendez la donc en tout lieu.

J'allois finir ma lettre, j'étois prêt à la fermer ; il ne faut pas la frustrer de son tribut, ni la mettre en route sans provisions. Quand je ne dirois pas d'où j'emprunte, vous savez dans quel coffre j'ai coutume de puiser. Encore quelque temps, & vous serez payé de mes fonds, en attendant, voici la pensée que me prête Epicure. *A votre avis, lequel vaut le mieux d'aller vers la mort, ou d'attendre qu'elle vienne ?* Cette pensée est claire ; la sagesse veut qu'on apprenne à mourir. Peut-être trouverez-vous inutile d'étudier si long-temps ce qu'on ne pratique qu'une seule fois ; & voilà précisément pourquoi nous devons nous exercer à la mort. Il faut toujours apprendre, quand on n'est jamais sûr de savoir. Vous dire, *pensez à la mort*, c'est vous dire, *pensez à la liberté*. En apprenant à mourir, on désapprend à servir. On se met au-dessus, ou du moins à l'abri du pouvoir des tyrans (1). Qu'importent les prisons, les

(1) On peut rapporter ici la belle & forte pensée d'Arrien dans son Commentaire sur Epictete, qui dit que *la crainte de la mort est une anse par la-*

ſatellites, les verroux? on a toujours une porte ouverte: la ſeule chaîne qui nous lie, c'eſt l'amour de la vie; ſans la détruire, ſachons au moins en modérer le poids. Ainſi dans le beſoin, nul obſtacle n'arrêtera notre courage: ce qu'il faut faire tôt ou tard, nous ſerons prêts à le faire à l'inſtant.

LETTRE XXVII.

Qu'il n'y a de vrai plaiſir que dans la vertu.

VOUS me donnez, direz-vous, des avis; ſans doute que vous vous en êtes déjà donné à vous-même, que vous vous êtes corrigé. Voilà pourquoi il vous reſte du temps pour corriger les autres. Mon cher Lucilius, je ſuis un malade qui n'ai pas la folle prétention de guérir perſonne. Couché dans la même infirmerie, je m'entretiens avec vous de nos ſouffrances communes: je vous fais part des remedes que je fais; & les diſcours que vous entendez, c'eſt à moi-même qu'ils s'adreſſent. Je vous introduis au fond de

quelle l'homme peut être ſaiſi & forcé d'obéir au plus fort. Voyez *Arrian.* edit. *Uptoni*, p. 239.

ma conſcience ; & là, devant vous, je fais la guerre à mes vices ; je m'écrie : « Calcule tes années, & tu rougiras d'avoir encore les goûts & les projets de ton enfance. Avant de mourir, fais mourir tes vices. Laiſſe-là ces plaiſirs tumultueux, qui coûtent ſi cher, qui ſont autant de mal après qu'avant la jouiſſance. De même que l'inquiétude ne finit pas avec le crime, eût-il été commis en ſecret ; ainſi les voluptés paſſent, & le repentir nous reſte. Elles n'ont pas de ſolidité, de conſiſtance ; & quand elles ne nuiſent pas, elles s'évanouiſſent. Aſpire plutôt à un bonheur durable : or, il n'en eſt pas, ſi l'ame ne le tire d'elle-même. La vertu ſeule produit une joie pure & conſtante : les obſtacles, s'il en ſurvient, ſont des nuages formés au-deſſous d'elle, qui n'éclipſent pas ſa lumiere. Quand parviendras-tu donc à cette joie ? Tu marches, mais tu ne cours pas ; il reſte encore bien de l'ouvrage, & tu ne l'acheveras qu'en payant ta part de veilles & de ſueurs. En vain chargerois-tu quelqu'autre de ta procuration : les ſubſtituts n'ont pas lieu dans la ſageſſe, comme dans certains genres de littérature. »

Nous avons connu le riche Calviſius Sabinus. Avec les biens d'un affranchi, il en avoit le caractere. Je n'ai pas vu d'homme en qui la fortune eût plus mauvaiſe grace. Sa mémoire étoit infidelle, au point d'oublier les noms d'*Ulyſſe*, d'*Achille*, de *Priam*, d'autres noms auſſi familiers pour lui, que pour nous ceux de nos pédagogues Ces vieux nomenclateurs qui ſont les noms au lieu de les dire, n'ont jamais eſtropié ceux des paſſants, comme Sabinus ceux des Troyens & des Grecs; & pourtant il avoit la manie d'être ſavant. Voici l'expédient qu'il imagina. Il achete à grands frais des eſclaves, pour retenir l'un Homere, & l'autre Héſiode. Les poëtes lyriques étoient autant de départements aſſignés à neuf eſclaves. J'ai dit qu'il les avoit payés fort cher: rien de plus ſimple: il ne les avoit pas trouvés tout faits, il les avoit commandés. Avec cette recrue, il ſe met à harceler ſes convives. Vouloit-il citer un vers? il trouvoit à ſes pieds à qui le demander. Mais le malheur, c'eſt qu'au milieu de la citation, ſouvent la mémoire lui manquoit. Satellius Quadratus, un de ces hommes qui vivent aux dépens des riches ſtupides, qui leur ſourient & ſe moquent d'eux, lui conſeilla d'acheter

encore des eſclaves pour ramaſſer les miettes de la mémoire. Un jour Sabinus diſoit que ces eſclaves lui revenoient chacun à cent mille ſeſterces : les manuſcrits vous auroient moins coûté, répondit le paraſite. Néanmoins notre riche croyoit de bonne foi ſavoir tout ce qu'on ſavoit dans ſa maiſon. Il étoit maigre, pâle, infirme : Satellius lui conſeilla de s'exercer à la lutte. — Et le moyen ! à peine ai-je la force de vivre. — Ne dites pas cela : regardez cette foule d'eſclaves bien portants qui ſont à vous.

La ſageſſe ne peut s'emprunter ni s'acheter ; & ſi elle étoit à vendre, je doute qu'elle trouvât des acheteurs : le débit de la folie eſt bien plus sûr. Mais j'acquitte ma lettre & la finis. *Les richeſſes ne ſont que la pauvreté réglée ſur la nature.* Epicure le dit ſouvent & de mille manieres ; mais on ne peut aſſez répéter ce qu'on ne peut aſſez apprendre. A quelques malades, il ſuffit d'indiquer les remedes ; à d'autres, il faut les entonner de force.

LETTRE XXVIII.

De l'inutilité des voyages.

VOTRE long voyage, la vue de tant de lieux divers, n'a pu diſſiper la triſteſſe, ni ranimer la langueur de votre ame : & vous en êtes ſurpris comme d'une choſe étrange, comme d'un de ces malheurs qui n'arrivent qu'à vous. Ce n'eſt pas de climat, c'eſt d'ame qu'il faut changer. En vain auriez-vous traverſé la vaſte mer; en vain les *villes & les rivages*, comme dit Virgile, *auroient fui loin de vos yeux* (1); par-tout où vous aborderiez, vos vices vous ſuivroient. Un homme faiſoit les mêmes plaintes que vous; Socrate lui dit : *Eſt-il ſurprenant que les voyages ne vous guériſſent pas ? c'eſt toujours vous que vous tranſportez.* La même cauſe qui vous a mis en route, s'attache à tous vos pas. Qu'importe la nouveauté des objets, le ſpectacle des villes & des campagnes? tous ces voyages ſe réduiſent à de vains déplacements. Pourquoi la fuite ne vous guérit-elle pas ? C'eſt que vous fuyez avec

(1) Terræque urbeſque recedunt.

vous. Délivrez votre ame de son fardeau, ou jamais aucun pays n'aura pour vous de charmes. Votre situation est celle que décrit Virgile, quand la Prêtresse inspirée, hors d'elle-même, *se débat & s'efforce de chasser de son cœur le Dieu puissant qui l'obsede* (1). Vous courez çà & là, pour rejeter le poids qui vous gêne; mais l'agitation même le rend plus incommode. Ainsi, dans un navire, les fardeaux immobiles sont moins pesants: ballottés inégalement, ils submergent plus vîte la partie du vaisseau qui les supporte. Tous vos efforts se tournent contre vous-même: le mouvement est nuisible à votre état; ce sont des secousses données à un malade. Mais, après la guérison, tout changement de lieu deviendra pour vous agréable. Les extrémités du globe, les contrées les plus sauvages vous offriront l'asile de l'hospitalité. Le bonheur ne tient pas au lieu, mais à la personne: voilà pourquoi je condamne tout attachement exclusif à un endroit particulier. Il faut penser & dire: *Je ne suis pas né pour tel coin de la terre; ma patrie, c'est le monde entier.* N'en dou-

(1) Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum.

tez pas, & vous ne ſerez plus ſurpris de l'inutilité de vos voyages. C'eſt l'ennui qui vous promene ſans ceſſe de régions en régions : regardez-les toutes comme votre patrie, tout endroit ſaura vous plaire. Mon ami, vous ne voyagez pas, vous errez, vous êtes emporté d'un lieu dans un autre. Et pourquoi ? le bonheur que vous cherchez ſe trouve partout. Quoi de plus orageux que la place publique ? cependant, s'il le faut, on y peut vivre en paix ; mais, s'il dépend de moi, j'en fuirai la vue même & le voiſinage. Il y a des lieux mal ſains pour les corps même les plus robuſtes, & des profeſſions nuiſibles aux ames honnêtes, mais encore chancelantes. Auſſi n'approuvé-je pas ces philoſophes qui, paſſionnés pour une vie tumultueuſe, paſſent leurs jours à lutter contre les obſtacles. Le ſage endure les traverſes, mais ne va pas les chercher ; il aime mieux vivre dans un état de paix que de guerre : & que lui ſerviroit d'être débarraſſé de ſes vices, s'il a ceux des autres à combattre ? Trente tyrans, dites-vous, ont environné Socrate, & n'ont pu vaincre ſa grande ame. Qu'importe le nombre des maîtres ! il n'y a pas pour cela plus d'une ſervitude ;

& quand on la brave, quelle que ſoit la foule des tyrans, on eſt libre.

Finiſſons cette lettre; mais auparavant payons-en le port. *Le premier pas vers le bien, c'eſt la connoiſſance du mal.* Epicure a raiſon. Quand on ignore ſes fautes, on ne cherche pas à les corriger. Découvrez d'abord le mal, puis vous ſongerez au remede. Quelques-uns ſe glorifient de leurs vices : on eſt bien loin de penſer à ſe guérir, quand on met ſes maux au nombre des vertus. Tâchez donc de vous prendre ſur le fait ; informez contre vous-même; faites les fonctions d'abord d'accuſateur, puis de juge, enfin d'interceſſeur, & quelquefois même puniſſez-vous.

LETTRE XXIX.

Des avis indiſcrets.

VOUS me demandez des nouvelles de notre ami Marcellinus : il me vient rarement voir, ſans autre cauſe que la crainte d'entendre ſes vérités. Il peut ſe raſſurer : on ne doit la vérité qu'à ceux qui la veulent entendre. Auſſi je doute qu'on puiſſe

approuver la liberté indéfinie que s'arrogeoient Diogene & les autres cyniques, de remontrer indiſtinctement à tous les paſſants. Ne ririez-vous pas d'un homme qui ſe mettroit à réprimander les ſourds & les muets de naiſſance ou d'accident? — Mais, pourquoi ſe rendre avare de paroles? elles ne coûtent rien. J'ignore, il eſt vrai, ſi mes conſeils profiteront à tel homme; mais je ſais qu'infailliblement, ſur un grand nombre d'avis, quelques-uns germeront: il n'y a qu'à toujours ſemer; &, à force de tentatives, il faut qu'on obtienne un ſuccès. — Mon cher Lucilius, je ne trouve pas cette conduite convenable au grand homme; ainſi prodiguée, ſon autorité perd de ſon poids; plus ménagée, elle auroit eu plus d'effet. L'habile tireur d'arc n'eſt pas celui qui tantôt frappe, & tantôt manque ſon but. Où il y a du haſard, il n'y a plus d'adreſſe ou d'art. Or, la ſageſſe eſt un art: elle doit donc porter à coup ſûr, choiſir des ſujets heureuſement nés, renoncer à ceux dont elle déſeſpere; mais ne pas ſe décourager trop tôt, & même en déſeſpérant, tenter un dernier remede.

Quant à Marcellinus, je n'en déſeſpere point encore, on peut le ſauver; mais c'eſt en lui tendant promptement la

main; néanmoins il eſt à craindre qu'il n'entraîne ſon libérateur avec lui. Toutes les forces de ſon génie (& il en a beaucoup) ſont dirigées vers le mal: cependant j'en courrai les riſques; j'oſerai lui dévoiler tous ſes vices. Il aura, ſelon ſa coutume, recours à ces plaiſanteries qui feroient rire la douleur même: il commencera par ſe moquer de lui, & enſuite de nous: il préviendra toutes mes remontrances, en fouillant les archives de nos Ecoles, en reprochant aux Philoſophes leurs ſalaires, leurs maîtreſſes, leurs feſtins. Il me citera celui ci ſurpris en adultere, celui-là dans la taverne, cet autre à la Cour. Il n'oubliera pas ce plaiſant Philoſophe, Ariſton, qui diſſertoit en litiere, le temps de la promenade étant le ſeul qu'il eût réſervé pour l'exercice de ſa profeſſion. On demandoit à Scaurus de quelle Secte étoit ce Philoſophe? Tout ce que j'en ſais, répondit-il, c'eſt qu'il n'eſt pas Péripatéticien (1). Pour moi, diſoit Julius Cræcinus, j'ignore de quoi il eſt capable, ne l'ayant jamais vu à pied: comme s'il eût été

(1) Les Diſciples d'Ariſtote furent nommés *Péripatétiſiens* ou *Promeneurs*, parce que ce Philoſophe donnoit ſes leçons en ſe promenant.

queſtion d'un Eſſedaire (1). En un mot, il m'accablera de cette foule de Charlatans qui auroient mieux fait de laiſſer la Philoſophie, que d'en faire un trafic. Mais je ſuis réſolu à ſouffrir même ſes ſarcaſmes. Qu'il me faſſe rire; peut-être le ferai-je pleurer: ou, s'il perſiſte à rire, malheur pour malheur, j'aimerai mieux lui voir une folie gaie. Mais ces accès de gaieté durent peu: regardez-y de près, & vous verrez le même homme paſſer en un moment des convulſions du rire à celles de la fureur. Je veux donc lui livrer un aſſaut, lui montrer qu'il vaudroit plus, en ſe faiſant moins valoir aux yeux de la multitude. Si je ne déracine pas ſes vices, du moins j'en arrêterai la ſeve; ils ne ſeront pas détruits, mais ils ceſſeront de croître: peut-être même finiront-ils par mourir, s'ils diſcontinuent de repouſſer. Ce n'eſt pas un avantage à dédaigner: dans les maladies graves, quelques bons intervalles tiennent lieu de ſanté.

Tandis que je garde mes ſoins pour Marcellinus, vous, qui n'en avez plus be-

(1) On nommoit *Eſſedaires*, des Gladiateurs qui combattoient dans un charriot à deux roues, appellé *eſſedum*, dont l'uſage étoit emprunté des Belges.

ſoin, qui connoiſſez, & le terme d'où vous êtes parti, & le point où vous êtes parvenu, & l'eſpace que vous pouvez encore franchir; réglez vos mœurs, relevez votre courage, montrez-vous invincible à la terreur; ne comptez pas le nombre des ennemis qui vous menacent. Quelle folie de craindre la foule, dans un défilé où ne peut paſſer qu'un ſeul homme à la fois. Ce défilé, c'eſt votre vie : pluſieurs peuvent y attenter; un ſeul peut la trancher. Telle eſt la loi de la Nature : il n'a fallu qu'un homme pour vous donner le jour, il n'en faut qu'un pour vous l'ôter.

Si vous aviez un peu de retenue, vous me feriez grace du reſte de mon paiement. Mais, de mon côté, je ne veux pas me rendre avare à la fin de mes comptes. Prenez donc ce qui vous eſt dû. *Jamais je n'ai voulu plaire au Peuple : car ce que je ſais n'eſt pas de ſon goût; & ce qui eſt de ſon goût, je ne le ſais pas.* De qui eſt cette maxime? comme ſi vous ne connoiſſiez plus mon Intendant. Elle eſt d'Epicure; mais toutes les Ecoles en retentiſſent. Péripatéticiens, Académiciens, Stoïciens, Cyniques, tous les Philoſophes vous la répéteront. Peut-on être aimé du grand nombre, quand on aime la vertu? C'eſt

par de mauvaises voies qu'on obtient la faveur du Peuple : il ne peut vous l'accorder, si vous n'êtes comme lui ; ni vous approuver, s'il ne se reconnoît en vous. Le vrai juge de vos actions, ce n'est pas le Peuple, c'est vous-même. On n'acquiert l'amitié des hommes corrompus, qu'à force de corruption. Quel avantage procure donc cette Philosophie si vantée, & cet art supérieur à tous les arts? L'avantage de préférer son jugement à celui du Peuple, de peser les suffrages au lieu de les compter, de fouler aux pieds la crainte, & des hommes, & des Dieux, en un mot, de vaincre la douleur, ou de la terminer. Si donc j'entendois frémir autour de vous les acclamations de la populace ; si votre vue excitoit le même tumulte, les mêmes applaudissements, que l'entrée d'un Bateleur ; si, dans la ville entiere, les femmes & les enfants s'empressoient à chanter vos louanges ; j'aurois pitié de vous. Et pourquoi? C'est que je connois la route qui mene à cette faveur.

LETTRE XXX.

Qu'il faut attendre la mort de pied ferme. Exemple de Baſſus.

J'AI vu Baſſus Aufidius ſecoué par les années & luttant contre la vieilleſſe; mais la charge eſt trop forte pour que jamais il s'en releve. Le fardeau tout entier de la décrépitude s'eſt appeſanti ſur lui. Vous ſavez qu'il a toujours été maigre & d'une conſtitution délicate; il a tâché long-temps d'en étayer la foibleſſe, ou plutôt de compoſer avec elle. Aujourd'hui tous les reſſorts manquent à la fois. Dans un navire qui fait eau, l'on peut boucher une ou deux ouvertures; mais quand il s'ouvre de toutes parts, nul moyen de le ſauver. Ainſi l'on peut juſqu'à certain point ſoutenir la caducité du vieil âge: mais ſi le corps eſt entiérement uſé; ſi dans l'édifice toutes les poutres ſe ſéparent; s'il écroule d'un côté, pendant qu'on répare de l'autre, il ne reſte plus qu'un parti, c'eſt de déloger promptement. Cependant notre ami Baſſus eſt plein d'aſſurance. Voilà l'effet de la Philoſophie. Elle donne à l'homme, du

courage dans les maladies les plus déſeſpérées, de l'allégreſſe à l'aſpect de la mort même, de la force malgré l'affaiſſement de la machine. Un habile Pilote navige avec une voile déchirée; il expoſe à de nouveaux orages les reſtes d'un vaiſſeau ſans agrêts. Baſſus en fait autant; il enviſage ſon terme avec des yeux, avec une fermeté qu'on taxeroit d'inſenſibilité, s'il s'agiſſoit de la mort d'un autre. Ce n'eſt pas une choſe indifférente, ni qui s'apprenne en un moment, que de partir ſans murmurer, quand arrive l'heure qu'on ne peut éviter. Les autres genres de mort laiſſent du moins quelque eſpoir: une maladie peut finir, un incendie s'éteindre, une chûte peut vous étendre doucement à terre, ſans vous écraſer: on a vu le même flot engloutir un malheureux, & le rejeter plein de vie ſur la côte; on a vu le ſoldat retirer tout-à-coup le glaive prêt à frapper. Mais quand c'eſt la vieilleſſe qui conduit au trépas, il n'eſt plus d'eſpérance: elle ſeule eſt ſourde aux prieres: c'eſt la maniere de mourir la plus douce; mais c'eſt auſſi la plus longue. Pour moi, je crois voir Baſſus, notre ami, ſuivre ſes propres funérailles, dépoſer ſon corps dans la tombe, & ſe ſurvivre à lui-même: tant il ſup-

porte courageuſement l'idée de ſa deſtruction ! Il aime à parler de la mort, & nous perſuade ſans ceſſe que les ſouffrances & les ſujets d'effroi, s'il en eſt dans ce moment, ne viennent que des mourants, & non pas de la mort. L'heure qui la précede, dit-il, n'eſt pas plus douloureuſe que celles qui la ſuivent. Ainſi, craindre ce qu'on ne doit pas ſentir, c'eſt comme ſi l'on craignoit ce qu'on ne doit pas ſouffrir. Eſt-il vraiſemblable qu'on ſente un état qui nous rend inſenſibles ? La mort eſt donc ſi loin d'être un mal, qu'elle en ôte juſqu'à la crainte.

Ces maximes, je le ſais, ont été ſouvent répétées, & le ſeront encore ſouvent ; mais elles ne m'ont pas fait la même impreſſion, ni dans les livres, ni dans la bouche des Philoſophes. Ils étoient trop loin du péril qu'ils me diſoient de ne pas craindre. Baſſus a bien un autre poids ſur mon eſprit : il parle de la mort, & la voit devant lui. Peut-être ai-je tort : mais il me ſemble que le moment du trépas rend plus courageux que ſon approche. La préſence de la mort, l'impoſſibilité de s'y ſouſtraire, ſont, pour le vulgaire même, des motifs de réſignation. Ainſi le gladiateur le plus lâche pendant le combat, tend la gorge au vain-

queur, & conduit lui-même le fer incertain. Mais l'idée d'un trépas lent & inévitable exige un courage soutenu, bien plus rare, dont le Sage seul est capable. C'étoit donc pour moi le plus grand plaisir, de l'entendre, en quelque maniere, opiner sur la mort, en décrire la nature, comme l'ayant examinée de près. Si un mort ressuscitoit; si, d'après sa propre expérience, il vous assuroit que la mort ne fait aucun mal, vous faudroit-il encore un témoignage plus authentique? Hé bien! sur les alarmes qu'excitent les approches de la mort, qui peut mieux vous éclairer, que les hommes qui l'ont approchée, qui l'ont vu venir, chez qui, pour ainsi dire, elle a été domiciliée? Dans ce nombre, comptez Aufidius. Il n'a pas voulu nous tromper. Suivant lui, craindre la mort, c'est comme si l'on craignoit la vieillesse; puisque la mort suit la vieillesse, comme celle-ci vient après l'âge mûr. Vous refusez de mourir! Il falloit donc refuser de vivre: la mort est la condition à laquelle vous êtes né: c'est le terme où chaque pas vous conduit; la craindre est une folie; parce qu'on ne craint que les événements incertains: ceux qui sont sûrs, on les attend. Mourir est une nécessité générale,

inévitable. Qui oſera ſe plaindre d'un ſort dont nul n'eſt exempté? Le premier point de l'équité, n'eſt-ce pas l'égalité? Mais ne plaidons pas la cauſe de la Nature, elle-même ſe ſoumet à la loi qu'elle preſcrit: ce qu'elle a fait, elle le défait; & ce qu'elle a défait, elle le refait encore. Si votre bonheur veut que la vieilleſſe vous conduiſe à pas lents hors du monde, vous ſépare doucement de la vie, au lieu de vous en arracher avec effort; quelles actions de graces ne devez-vous pas à tous les Dieux, de vous accorder, au bout d'une carriere ſi longue, un repos néceſſaire à l'homme, agréable après la fatigue. Quelques-uns déſirent la mort avec plus d'ardeur que d'autres ne ſouhaitent la vie. J'ignore lequel eſt le plus propre à nous encourager, ou l'homme qui vole au-devant du trépas, ou celui qui l'attend paiſiblement & ſans trouble. L'audace du premier n'eſt quelquefois qu'un mouvement de frénéſie, un coup de déſeſpoir: la tranquillité de l'autre ſuppoſe des principes fermes & inébranlables. La colere ſuffit pour pouſſer un homme au devant de la mort: pour l'introduire avec joie, quand elle vient, il faut s'être préparé de longue main à la recevoir.

Je l'avouerai donc; ſans parler de l'amitié

l'amitié qui m'unit à Baſſus, mes aſſiduités auprès de lui avoient d'autres motifs. Je voulois ſavoir ſi je le trouverois le même à chaque viſite; ſi la vigueur de ſon ame ne diminueroit pas avec les forces de ſon corps : au contraire, je l'ai vu croître de jour en jour. Ainſi dans les combats des chars la joie éclate plus ſenſiblement, quand au ſeptieme eſpace on voit la palme de plus près. Fidele aux dogmes d'Epicure, il ſe flattoit d'abord que le dernier ſoupir n'avoit rien de douloureux ; que ſa briéveté, du moins, étoit une conſolation : parce que la douleur, quand elle eſt forte, n'eſt jamais durable. Il ajoutoit qu'au moment de la ſéparation du corps & de l'ame, ſi la criſe étoit pénible, il ſongeroit qu'à cette douleur paſſagere, ſuccéderoit une éternelle inſenſibilité : que du reſte, l'ame d'un vieillard devoit être au bord des levres, & s'en aller ſans efforts : c'eſt quand l'incendie a trouvé beaucoup d'aliments durables, qu'on prodigue l'eau, qu'on démolit même quelquefois ; ſi la nourriture lui manque, le feu meurt de lui-même.

Tels ſont les diſcours que je me plais tous les jours à entendre. Ce n'eſt pas une morale nouvelle, mais une morale

miſe en action ſous mes yeux. Quoi ! n'ai-je donc jamais vu de mort volontaire ? J'en ai vu, Lucilius, & plus d'une. Mais que je ſuis autrement ému, à l'aſpect d'un homme qui ſe préſente au trépas ſans haïr la vie, qui laiſſe entrer la mort au lieu de l'attirer chez lui ! Toutes nos angoiſſes, diſoit il, viennent de nous-mêmes ; la peur nous prend, lorſque nous croyons la mort près de nous : & quand ne l'eſt-elle pas ? en tout temps, en tous lieux elle a le bras levé. Lors même qu'une cauſe de deſtruction paroît nous menacer, combien d'autres plus imminentes, que nous ne craignons pas ! Le vainqueur alloit-il immoler ſon ennemi ? une indigeſtion l'a prévenu. Sachons donc démêler les motifs de nos alarmes, & nous les trouverons tout autres qu'ils ne paroiſſent. Ce n'eſt pas la mort que l'on craint, c'eſt ſon idée ; vu qu'on eſt toujours auſſi près de la mort. Si donc elle eſt à craindre, on doit trembler à chaque inſtant, puiſqu'il n'eſt pas d'inſtant où l'on en ſoit garanti. Mais j'ai peur que mes longues Epîtres ne ſoient pour vous plus ennuyeuſes que la mort ; je finis donc, en vous avertiſſant de ſonger toujours à la mort, afin de ne la craindre jamais.

LETTRE XXXI.

Du mépris pour les jugements publics.

ENFIN je reconnois Lucilius ; j'entrevois en lui le Sage qu'il m'avoit fait eſpérer. Dans votre noble ardeur, foulant aux pieds les biens vulgaires, vous couriez vers la perfection : ſuivez cet enthouſiaſme. Je ne vous veux ni meilleur ni plus grand que vous n'aſpiriez à l'être. Les fondements de votre ſageſſe occupent aſſez de terrein : bâtiſſez ſur cette baſe, & d'après le plan que votre eſprit s'eſt formé. Toute la ſageſſe, mon ami, ſe réduit preſqu'à un ſeul point, de ſe boucher les oreilles ; mais non pas avec de la cire : Ulyſſe pouvoit l'employer pour ſes compagnons, elle ne vous ſuffiroit pas. Les voix qu'il craignoit, ſans doute étoient ſéduiſantes ; celles que vous devez craindre ne partent pas d'un ſeul écueil, mais de tous les points de la terre. Cotoyez donc rapidement, je ne dis pas un endroit unique, où ſont tendus les pieges de la volupté, mais toutes les villes ſans exception. Soyez ſourd même à la voix de ceux qui vous aiment le plus ;

avec de bonnes intentions, ils ne vous souhaitent que du mal. Si le bonheur vous est cher, priez la Divinité de n'exaucer aucun de leurs vœux. Tous ces biens qu'ils voudroient voir accumulés sur votre tête, n'en sont pas: le seul bien, l'unique appui de la félicité humaine, c'est d'être sûr de soi, & l'on n'y parvient qu'en bravant la fatigue, en la mettant au nombre des choses indifférentes. Si elle n'étoit indifférente, la même chose seroit donc tantôt bonne & tantôt mauvaise, tantôt légere & supportable, tantôt propre à causer de l'effroi. Si la fatigue n'est pas un bien, où donc est le bien? Dans le mépris de la peine. Aussi je blâme ces hommes qui consument leurs forces en travaux superflus : au contraire, celui dont l'ardeur se propose un but honnête, dont les efforts infatigables ne connoissent ni les obstacles ni le repos ; je l'admire, je lui crie de toute ma force : *Courage, homme intrépide ! leve la tête ; reprends haleine ; ou plutôt, sans la reprendre, franchis d'une course la montagne entiere. La fatigue est l'aliment des ames fortes.* Ne réglez donc pas sur les premiers vœux de vos parents, les objets de vos désirs & de vos prieres : ou plutôt à votre âge, si avancé dans la carriere, rougissez d'in-

voquer encore le Ciel. Pourquoi tous ces vœux ? Vous voulez être heureux ! soyez-le par vous-même. Et comment ? en comprenant qu'il n'y a de bien qu'avec la vertu, de mal qu'avec la méchanceté. Comme le blanc n'exiſte pas ſans un mélange de lumiere, ni le noir ſans l'intervention des ténebres ou d'une matiere obſcure; comme la chaleur eſt due au feu, & le froid à l'air : de même la honte & l'honnêteté ne proviennent que de l'aſſociation du vice & de la vertu. Quel eſt donc le bien réel ? C'eſt la ſcience. Et le vrai mal ? C'eſt l'ignorance. L'homme inſtruit & conſommé, rejette ou préfere les objets, ſuivant les circonſtances : mais s'il a l'ame grande & invincible, ce n'eſt point par crainte, qu'il rejette les uns, ni par admiration, qu'il préfere les autres.

Mon cher Lucilius, il ne vous eſt plus permis de rétrograder, ni de perdre courage. Ne pas refuſer la peine, c'eſt trop peu ! il faut la déſirer. Vous demandez quels travaux on doit nommer frivoles & ſuperflus ? ce ſont ceux dont l'objet eſt mépriſable. Mais ils ne ſont pas blâmables pour cela; non plus que louables, quand ils tendent à une fin honnête. Ces deux titres appartiennent à l'ame ſeule qui s'y applique. Elle-même s'excite à ſurmon-

ter les obſtacles ; elle ſe dit : *Pourquoi cette langueur ? La fatigue eſt-elle faite pour effrayer un grand cœur ?* Ajoutez que la perfection de la vertu conſiſte dans l'uniformité, la tenue, l'harmonie de la conduite ; ce qui ſuppoſe la connoiſſance de la Nature, c'eſt-à-dire des choſes divines & humaines. Voilà le bien ſuprême. Parvenu à ce point, vous n'avez plus à ſupplier les Dieux ; vous êtes leur aſſocié.

Mais comment y parvenir ? Mon ami, vous n'aurez point à franchir les Alpes Grecques & Pennines, à traverſer les déſerts de la Candavie (1), à braver les Syrtes, ni Scylla, ni Charybde, périls que vous avez pourtant affrontés pour l'appât d'un chétif Gouvernement. Ici le chemin eſt sûr, il eſt agréable ; vos proviſions ſont prêtes ; la Nature s'en eſt chargée : conſervez ces dons, & vous marcherez égal aux Dieux. Mais qui vous rendra l'égal des Dieux ? Sera-ce l'argent ? Dieu n'a rien. La toge prétexte ? Il eſt nud. La renommée, la repréſentation, l'immenſe étendue de votre célébrité ? Dieu n'eſt connu de perſonne. Pluſieurs

(1) La Candavie étoit la partie montueuſe & déſerte de la Macédoine, qui commençoit à Dyrrachium. *Voyez* Pline, *lib.* 5, *cap.* 23.

en ont des idées fauſſes, & ils les ont impunément. Sera-ce cette foule d'eſclaves qui portent votre litiere, & dans les rues, & dans les grands chemins? Mais ce Dieu, le plus grand & le plus puiſſant des êtres, porte lui-même le monde entier. Ne fondez pas non plus votre bonheur ſur la force & la beauté du corps : elles ne ſoutiennent pas l'épreuve des ans. Il vous faut un bien qui jamais ne dégénere ; un bien invincible à tous les obſtacles, ſupérieur à tous les biens. Que ſera-ce ? Votre ame ; mais une ame droite, grande, vertueuſe. Une telle ame n'eſt que Dieu même placé dans un corps humain : elle peut être le partage d'un eſclave, d'un affranchi, comme d'un Chevalier Romain. Qu'eſt-ce que ces noms de *Chevalier Romain*, d'*eſclave*, d'*affranchi* ? des titres inventés pour énorgueillir quelques hommes, & pour dégrader les autres. Il n'eſt pas de coin ſur la terre, d'où l'on ne puiſſe s'élancer vers le ciel. Prenez ſeulement votre eſſor, & rendez-vous digne des Dieux. Ce ne ſera point au moyen de l'or & de l'argent ; les métaux ne peuvent repréſenter les traits de la Divinité. Vous le ſavez, les Dieux étoient d'argile, au temps où ils exauçoient les mortels.

LETTRE XXXII.

Exhortation à la Philoſophie.

JE m'informe de vous. Il ne vient perſonne de votre Province, que je n'interroge ſur votre conduite, ſur les lieux, les gens que vous fréquentez. N'eſpérez pas m'en faire accroire : je ſuis ſans ceſſe à vos côtés. Toutes vos démarches me ſont connues ; je les vois : réglez-les en en conſéquence. Savez-vous ce que j'aime le mieux de tous les rapports qu'on me faits ? c'eſt qu'on ne m'en fait aucun : c'eſt que les gens que je queſtionne, ignorent preſque tous à quoi vous employez votre temps. Rien de plus ſage : fuyez un monde dont les principes & les inclinations different tant des vôtres. Sans doute, ils ne vous détourneront pas de la route : le nombre des ſéducteurs, quels qu'il ſoit, n'ébranlera pas la fermeté de vos réſolutions. Je ne crains pas qu'on vous faſſe reculer, mais qu'on ne vous empêche d'avancer. C'eſt déjà trop pour vous d'être arrêté. La vie eſt ſi courte ! & notre inconſtance l'abrege encore : on la recommence tous les jours ; on la morcelle ; on

la hache, pour ainſi dire. Hâtez-vous donc, mon cher Lucilius ; ſongez à quel point vous doubleriez le pas, ſi l'ennemi vous pourſuivoit, ſi le vainqueur s'avançoit au galop ſur vos traces. Eh bien ! on vous pourſuit ; courez, ſauvez vous. Parvenu dans un lieu sûr, penſez de temps en temps au bonheur du Sage qui, avant de mourir, a conſommé ſa vie : il laiſſe alors venir en paix le reſte de ſes jours. Aſſuré d'une vie heureuſe, peu lui en importe la durée. Oh ! quand viendra le jour, où vous ſaurez que la longueur du temps ne fait rien au bonheur ; où tranquille & paiſible, indifférent ſur le lendemain, vous vivrez pleinement *raſſaſié* de votre exiſtence ! Savez-vous ce qui rend les hommes ſi affamés de la vie ? C'eſt que nul d'entr'eux n'a ſu jouir de lui-même. Que mon amitié reſſemble mal à celle de vos parents ! Les biens dont ils vous ont ſouhaité l'abondance, je vous en ſouhaite le mépris. Leurs vœux inſenſés ruinoient les autres pour vous enrichir ; ils ne vous revêtiſſoient que de la dépouille d'autrui : la ſeule poſſeſſion que je vous ſouhaite, eſt celle de vous-même. Puiſſe votre ame, après ſa longue agitation, revenir enfin au centre du repos, s'y fixer, ſe complaire en elle-même ; &, par la connoiſſance

du vrai bonheur, dont on jouit dès qu'on se connoît, n'avoir plus besoin d'un surcroît d'années. On est vraiment au-dessus des besoins, vraiment *libre & affranchi*, quand on a su fournir la carriere, avant sa mort.

LETTRE XXXIII.

Des Sentences ou Maximes Philosophiques.

VOUS désirez que mes lettres soient terminées, comme autrefois, par quelques sentences mémorables de nos maîtres. Mon ami, ces grands hommes ne songeoient guere aux fleurs de l'éloquence. Leurs ouvrages sont des tissus de beautés mâles. Des pensées remarquables & saillantes, annoncent une composition inégale. Le plus grand arbre ne cause point d'admiration, quand tous ceux de la même forêt lui sont égaux. Toutes les histoires, tous les poëmes sont pleins de ces sortes de maximes. Voilà pourquoi je ne veux pas qu'on les attribue à Epicure, elles appartiennent à tout le monde, & principalement à nous. Si dans Epicure elles frappent davantage, c'est qu'elles sont plus rares,

c'eſt qu'on les attend moins : c'eſt que des mots vigoureux ſont plus étonnants dans un homme qui prêche la volupté. Telle eſt, du moins, l'idée qu'on ſe fait d'Epicure ; car, ſelon moi, c'eſt un héros ſous l'habit d'une femme : le courage, la patience, l'activité militaire peuvent être le partage des Perſes, comme des peuples les plus aguerris. N'exigez donc pas un extrait, un choix de penſées brillantes. Ce qui n'eſt qu'épars dans les autres ouvrages, dans les nôtres forme un tout continu. Nous n'avons point de marchandiſes pour la montre ; nous n'étalons pas à nos portes des effets précieux, pour attirer l'acheteur qui ne trouveroit rien de plus dans nos magaſins. Chez nous on peut choiſir des échantillons : & quand nous pourrions, dans ce nombre infini de penſées frappantes, en trier quelques-unes ; à qui les attribuer ? à Zénon ? à Cléanthe ? à Chryſippe ? à Panerius ? à Poſidonius ? Nous n'avons point de maîtres : nous ſommes tous propriétaires. Chez les Epicuriens, au contraire, les mots de Métrodore, ceux d'Hermachus appartiennent au ſeul Epicure. Dans ce camp on n'ouvre la bouche, que ſous les auſpices du Général. Je le répete, dans cette foule de beautés égales, quels que

ſoient nos efforts, il eſt impoſſible de faire un choix. *C'eſt au pauvre qu'il convient de compter ſon troupeau.* Quelque part que ſe portent vos yeux, vous trouverez des maximes qui ſembleroient tranſcendantes, ſi toutes les autres n'étoient pas du même ordre. Renoncez donc à l'eſpoir de connoître par extraits les chef-d'œuvres des grands hommes, il faut les enviſager, les méditer ſous toutes leurs faces. L'empreinte du génie eſt gravée ſur ſes ouvrages: les parties s'y tiennent; en ôter une ſeule, c'eſt ruiner le tout. Non, que je vous défende d'examiner chaque membre à part, mais ſans les détacher du tronc. Une femme n'eſt pas belle, pour avoir les bras ou la jambe bien tournés; il faut qu'en elle la beauté de l'enſemble empêche d'admirer les détails. Si vous l'exigez pourtant, je n'agirai point en avare; vous ſerez ſervi à pleines mains: par-tout nous avons d'immenſes amas d'apophthegmes, il n'y a qu'à puiſer, le réſervoir eſt plein, & l'eau ne coule pas goutte à goutte, mais à grands flots & ſans interruption. Je ne doute pas qu'un pareil recueil ne puiſſe être fort utile aux commençants. Les penſées ſe retiennent plus aiſément, quand elles ont les bornes, &, pour ainſi dire, la

tournure mesurée du vers. Voilà pourquoi l'on fait apprendre aux enfants ces maximes célebres chez les Grecs sous le nom de *Chries*. A cet âge l'esprit ne sauroit embrasser plus d'étendue, ni marcher à plus grands pas : mais un homme fait doit rougir de s'amuser autour des fleurs, de n'avoir pour science qu'un petit nombre d'adages connus, & pour appui que sa mémoire. Qu'il se soutienne sur lui-même : qu'il parle, au lieu de citer. Quelle honte pour un homme déjà vieux, ou prêt à l'être, de n'être sage que par ses livres ? *C'est Zénon qui l'a dit.* Et vous, *c'est Cléanthe*..... Et vous ? jusqu'à quand recevrez-vous des leçons ? Donnez-en vous-même : dites à votre tour des mots à retenir ; tirez quelque chose de votre fonds. En vérité ces hommes, toujours interpretes & jamais auteurs, cachés sans cesse à l'ombre d'un grand Ecrivain, ont bien peu de ressort, pour n'oser jamais faire ce qu'ils ont appris si long-temps ! Le beau métier, d'exercer sa mémoire sur les productions d'autrui ! Se ressouvenir, n'est pas savoir. On se ressouvient, quand on garde les choses dans sa mémoire : on les sait, quand on se les approprie. Faut-il rester toujours attaché devant un modele, toujours les yeux

fixés sur un maître? Zénon dit ceci, Cléanthe dit cela. Eh! mon ami, n'y aura-t-il jamais de différence entre un livre & vous. Quoi, toujours disciple! il est temps d'être maître. Qu'ai-je besoin d'écouter ce que je peux lire! Mais, dira-t-on, la voix donne de la vie aux pensée? Non, elle ne fait que répéter les paroles d'autrui; si elle ne fait que la fonction d'un écho. Ajoutez que ces gens, toujours en tutelle, suivent les Anciens dans une carriere, où les Anciens n'avoient garde de se suivre les uns les autres; dans une carriere qui n'est pas encore connue. S'en tenir aux découvertes antérieures, c'est le moyen de n'en jamais faire. De plus, qui suit un autre, marche sans but; & comment trouver, quand on ne cherche pas? Quoi je ne marcherai pas sur les traces des Anciens! Sans doute, je prendrai la route frayée: mais si je trouve un alignement plus droit, je le suivrai. Ceux qui nous ont devancés, étoient nos guides, & non nos maîtres. La vérité luit pour tout le monde; mais elle n'est pas découverte: il reste encore beaucoup à faire aux races futures.

LETTRE XXXIV.

Il encourage son ami, & le félicite sur ses progrès.

JE tressaille de joie, je me trouve plus grand, mes rides s'effacent, mon sang se réchauffe, toutes les fois que vos actions ou vos écrits m'apprennent à quel point vous êtes au-dessus de vous-même; pour les autres, depuis long-temps vous les avez surpassés. Si la vue d'un arbre en fruits réjouit le Cultivateur; si le Berger regarde avec plaisir les petits de son troupeau; si aux yeux d'une Nourrice, l'accroissement de son éleve ne differe pas du sien propre; quelle doit être la jouissance d'un Instituteur, quand il voit mûrir tout-à-coup une ame dont il a long-temps cultivé l'enfance! Je vous réclame, Lucilius, vous êtes mon ouvrage. A peine avois-je remarqué vos dispositions, que je mis la main sur vous, je vous exhortai, je vous aiguillonnai. Votre ardeur se rallentissoit-elle? je la ranimois de temps en temps, & je le fais encore; mais aujourd'hui vous courez, & m'excitez à votre tour: que me faut-il de plus? Mon ami,

c'eſt déjà beaucoup : l'ouvrage eſt à moitié fait, quand il eſt commencé : cette maxime eſt vraie, même en morale. Vouloir devenir bon, c'eſt l'être en grande partie. Je parle de cette bonté parfaite & accomplie, que la violence ni la contrainte ne peuvent corrompre ; de cette bonté dont je vois en vous la perſpective. Mais il faut perſiſter, redoubler d'efforts, & tâcher ſur tout que vos paroles & vos actions s'accordent, ſe répondent, forment un même tiſſu. L'ame eſt mal gouvernée, quand ſes actions ſont diſcordantes.

LETTRE XXXV.

Qu'il n'y a d'amitié qu'entre les gens de bien.

QUAND je vous prie inſtamment d'étudier, je parle pour moi. Il me faut un ami ; & cette eſpérance m'eſt interdite, ſi vous ne perſiſtez à travailler ſur vous-même. A préſent vous ne faites que m'aimer ; mais vous n'êtes pas mon ami. Quoi ! ſont-ce deux choſes diſtinctes ? Oui, Lucilius, & même diſſemblables. On aime, quand on eſt ami ; mais quand on aime, on n'eſt pas un ami pour cela. L'ami eſt toujours utile ; celui qui aime

peut quelquefois nuire. Travaillez donc, ne fût-ce que pour apprendre à être ami. Mais hâtez-vous : j'en puis encore profiter; plus tard vous apprendriez pour un autre. Il eſt vrai que je jouis d'avance, en ſongeant que nous formerons une ſeule ame ; que, malgré le peu de différence de nos âges, à la caducité du mien, ſuppléera la vigueur du vôtre. Mais je veux un bonheur plus réel. Sans doute un ami, quoiqu'abſent, cauſe de la joie, mais une joie foible & paſſagere. La vue, la préſence, le commerce, donnent plus de vie à la jouiſſance : ſur-tout ſi l'ami qu'on deſire, on le voit tel qu'on le deſire. Apportez-moi donc le plus beau des préſents, votre perſonne ; & pour être plus diligent, ſongez que je ſuis vieux, que vous êtes mortel. Rendez-vous à moi, mais auparavant à vous-même. Profitez, & ſur-tout dans la ſcience de vous mettre d'accord avec vous. L'épreuve la plus sûre de vos progrès, la voici : examinez ſi vous voulez aujourd'hui ce que vous vouliez hier : le changement de volontés annonce une ame flottante, portée çà & là au gré des vents. Elle ſeroit immobile, ſi elle avoit une baſe fixe & aſſurée ; mais un tel bonheur n'appartient qu'au Sage, ou à celui qui va l'être. Quelle eſt donc entre

eux la différence ? le second reçoit une secousse, mais sans être déplacé, il ne vacille que sur lui-même : le premier n'épronve pas même cette secousse.

LETTRE XXXVI.

Des avantages du repos. Des vœux du vulgaire. Du mépris de la mort.

On blâme votre ami d'avoir embrassé le repos & la solitude, abandonné ses places, préféré la retraite aux nouveaux honneurs qui l'attendoient. Exhortez-le à se mettre au-dessus de l'opinion. Chaque jour il fera sentir à ses censeurs, qu'il a pris le parti le plus avantageux. Tous ces hommes qu'on regarde avec envie, ne feront que passer. Ils périront, l'un étouffé dans la foule, l'autre écrasé par une chûte. Rien de plus agité que la prospérité : sans cesse elle se tourmente : elle trouble les esprits de mille manieres : elle allume dans les cœurs mille désirs : elle excite l'un à l'ambition, & l'autre à la débauche ; elle gonfle celui-ci, elle amollit celui-là. Cependant on voit des gens la soutenir ? Oui, comme on en voit qui portent le vin. N'allez donc pas

juger un homme heureux pour avoir une cour nombreuſe. On ſe raſſemble autour du riche, comme au bord d'un lac, pour y puiſer & le troubler. On taxe votre ami de légéreté & de pareſſe. Ignorez-vous qu'on abuſe du langage, qu'on prend les mots dans une fauſſe acception? Ne lui donnoit-on pas autrefois le nom d'heureux? & vous ſavez s'il l'étoit. Je ne ſuis pas fâché, non plus, qu'on lui trouve un caractere ſauvage & farouche. Ariſton préféroit dans les jeunes gens une humeur ſombre, à cette gaieté qui plaît tant au commun des hommes. Le vin, diſoit-il, acquiert de la qualité, quand il eſt âpre & rude au commencement; il n'eſt pas de garde, quand il eſt potable de trop bonne heure. Qu'on le traite d'homme triſte & ennemi de ſes intérêts; en vieilliſſant il ſe trouvera bien de cette triſteſſe, pourvu, toutefois, qu'il perſiſte à cultiver la vertu, à s'abreuver des arts honnêtes: mais qu'il ne ſe borne pas à une teinture légere; que ſon ame entiere en ſoit imprégnée. Il eſt en âge d'apprendre. Quoi donc! en eſt-il un, où l'on ne doive point apprendre? Mon ami, l'on peut étudier à tout âge, mais non pas à tout âge être étudiant. Rien de plus honteux & de plus ridicule,

qu'un vieillard abécédaire. (1). On doit amaſſer dans la jeuneſſe, & jouir dans la vieilleſſe. Vous ne pouvez donc rien faire de plus utile pour vous-même, que de rendre votre ami auſſi vertueux qu'il ſe peut. Les bienfaits qu'on doit rechercher & répandre, & qui tiennent, ſans contredit, le premier rang, ce ſont ceux où l'on gagne autant à donner qu'à recevoir. En un mot, votre ami n'eſt plus libre, ſa parole eſt engagée, & il eſt moins honteux de manquer à une dette qu'à une promeſſe de vertu. Pour acquitter une dette pécuniaire, il faut au commerçant une heureuſe navigation, au Laboureur un ſol fertile & une ſaiſon favorable : pour payer l'autre eſpece de dette, il ſuffit de vouloir. La Fortune n'a nul droit ſur les mœurs : qu'il regle lui-même les ſiennes. Dans le calme de ſa retraite, qu'il éleve ſon ame à ce faîte de la perfection, où l'on ne ſent ni le gain, ni la perte ; où l'on reſte le même, quelles que ſoient les circonſtances : au-deſſus des richeſſes, quand le ſort les

(1) Cette expreſſion hardie & énergique eſt de Montaigne. Je la conſerve, parce qu'elle rend, d'une maniere auſſi heureuſe que préciſe, le *ſenex elementarius* de Séneque. *Voyez* Montaigne, *Eſſais*, *liv.* 2, *chap.* 28, vers la fin.

prodigue ; toujours grand, quand il les diminue ou les retranche. Dans son enfance, il eût appris chez les Parthes à tendre un arc ; en Germanie, à lancer un dard ; au temps de nos ancêtres, à dresser un coursier, à frapper de près l'ennemi : telles sont les exercices que chaque nation prescrit à sa jeunesse. Que doit apprendre votre ami ? une science qui fait parer tous les coups, qui résiste à toutes les especes d'ennemis, le mépris de la mort. Que la mort ait quelque chose en soi d'effrayant ; qu'elle répugne à la nature de l'homme, à son amour inné pour lui-même ; c'est un fait inconteſtable. Et pourquoi tant nous préparer, nous armer de courage, si une pente naturelle nous portoit à mourir comme à nous conserver ? Il ne faut pas de leçons pour se résoudre à coucher, s'il est besoin, sur son lit de roses ; il en faut pour apprendre à ne pas trahir sa foi dans les tortures, à veiller au bord des retranchements, debout, quelquefois blessé, sans même s'appuyer sur sa pique, parce qu'ainsi reposé, l'on peut être surpris par le sommeil. La mort ne fait point de mal ; pour le sentir, il faudroit vivre encore. Si pourtant une longue vie a pour vous tant de charmes ; songez que, de

cette foule de ſubſtances qui diſparoiſſent à nos yeux, pour rentrer dans le ſein de la Nature d'où elles ſont ſorties & ſortiront encore, nulle n'eſt anéantie. Tout ceſſe, rien ne périt : & cette mort que nous repouſſons avec effroi, n'ôte pas la vie, elle ne fait que la ſuſpendre. Un jour viendra qui ramenera l'homme à la lumiere ; jour fatal, qu'on refuſeroit, peut-être, s'il n'étoit accompagné d'un profond oubli. Mais par la ſuite, je prouverai plus en détail, que ces deſtructions apparentes ne ſont que des changements de formes ; ainſi l'on doit partir ſans chagrin, quand on eſt sûr de revenir. Regardez le cercle éternel de la Nature, & vous verrez que dans ce monde, les êtres ne meurent point, mais deſcendent & remontent tour à tour. L'été ſe paſſe, l'année ſuivante le ramene. L'hiver finit, il reviendra dans ſon temps. La nuit voile le ſoleil, & bientôt ſera chaſſée par l'aurore. Dans leurs conſtantes révolutions, les aſtres regagnent le terme qu'ils ont franchi ; ſans ceſſe une partie du Ciel s'éleve, & l'autre s'abaiſſe. Je finis en ajoutant que, ni les enfants, ni les imbécilles ne craignent la mort. Quelle honte, ſi la raiſon ne pouvoit nous conduire à une ſécurité que donne l'abſence de la raiſon.

LETTRE XXXVII.

Du courage que donne la Philoſophie.

VOUS êtes lié par le plus ſolennel des engagements. Vous m'avez promis un homme de bien : c'eſt vous être enrôlé ſous ſerment. Si l'on vous dit que cette milice eſt douce & facile, on vous trompe, mon ami ; je ne vous laiſſerai pas dans l'erreur. Le ſerment des Gladiateurs & le vôtre, l'un honteux, & l'autre honnête, ſont conçus dans les mêmes termes, de périr ſous les lanieres, par le fer & les flammes. Mais les malheureux qui ſe louent pour les combats de l'arêne, qui boivent & mangent pour avoir plus de ſang à répandre, ſont contraints d'endurer la douleur contre leur gré : mais vous, vous devez ſouffrir volontairement & avec joie. Ils peuvent rendre les armes, eſſayer d'attendrir le peuple : vous ne devez, ni mettre bas les vôtres, ni demander la vie ; mais mourir debout, & ne jamais céder. Eh ! que vous ſerviroit de gagner quelques jours, quelques années ? La Nature ne donne pas de congé

absolu. Comment donc me dégager de ces liens? Mon ami, vous ne pouvez vous soustraire à la nécessité, mais vous pouvez la vaincre. Ouvrez-vous une route, la philosophie saura vous l'indiquer: suivez-la, si vous aimez la paix, la sécurité, le bonheur, en un mot la liberté qui est le plus grand des biens; nul autre moyen d'y parvenir. La folie est abjecte, sordide & servile; elle obéit à mille passions cruelles, maîtresses impérieuses, qui commandent quelquefois tour à tour, & quelquefois en même-temps: la sagesse vous en affranchira; c'est l'unique liberté. Un seul chemin y conduit, il est droit, point d'écarts à craindre, marchez d'un pas assuré. Voulez-vous que la Nature entiere vous obéisse? obéissez à la raison: vous gouvernerez les autres, si elle vous gouverne. Elle vous apprendra ce que vous devez entreprendre, & comment; vous ne serez plus étranger à vos actions. Citez-moi un homme qui puisse retrouver le fil de ses volontés: c'est qu'on n'est pas déterminé par des motifs, mais poussé au hasard. La Fortune vient à nous en aveugle, aussi souvent que nous allons vers elle. Ainsi, (quelle honte;) au lieu de marcher, on est emporté: & dans le tourbillon

billon des événements, on se demande avec surprise ; *comment suis-je venu ici ?*

LETTRE XXXVIII.

Utilité des Sentences ou Maximes.

VOUS avez raison d'exiger que nos lettres soient fréquentes. La morale profite plus, quand elle s'insinue dans l'ame par pensées détachées : ces discours d'appareil, débités en présence d'un peuple nombreux, font plus de bruit & moins d'effet. La philosophie est le conseil de l'homme, & ce n'est pas à haute voix qu'on donne des conseils. Sans doute, il est des cas où l'on peut haranguer ; s'il s'agit, par exemple, de déterminer un homme irrésolu. Quand il n'est question que de l'instruire, & non pas de le rendre docile, prenons un ton plus modéré. Ainsi les conseils pénetrent mieux, & restent plus long-temps. Qu'importe le nombre des paroles, pourvu qu'elles soient efficaces : il faut en user comme des semences. La plus petite graine reçue dans un terrein favorable, se développe, & d'imperceptible, devient un très-grand arbre. De même, un précepte, qui n'est

rien en apparence, s'il germe, produit bientôt. Ce n'eſt qu'un mot : mais dans un cœur bien diſpoſé, ce mot prend racine & s'étend. Je le répete, entre les ſemences & les préceptes, nulle différence; la briéveté n'empêche pas l'effet. Il ne faut qu'une ame propre à s'en ſaiſir & les entretenir; ils fructifieront à leur tour & rendront au centuple.

LETTRE XXXIX.

Des inconvénients de la proſpérité.

LES analyſes que vous déſirez, mon cher Lucilius, je les ferai, n'en doutez pas, avec le ſoin, l'ordre & la préciſion dont je ſuis capable. Mais prenez-y garde: un ouvrage développé ſeroit peut-être plus utile que ces extraits appellés aujourd'hui *abrégés*, & *ſommaires* dans les ſiecles de la bonne latinité. Les abrégés ſont plus néceſſaires aux Commençants, parce qu'ils inſtruiſent; les ſommaires ſont plus commodes pour les Savants, parce qu'ils rappellent. Mais je travaillerai dans les deux genres; n'exigez pas de citations, il n'y a que les inconnus qui donnent des répondants. Je ſuivrai votre plan,

mais à ma maniere. En attendant, consultez les autres abréviateurs, ils sont en grand nombre, mais leurs écrits peu méthodiques. Ouvrez le catalogue des Philosophes, il n'en faut pas davantage pour réveiller votre ardeur; en voyant quelle foule d'hommes ont travaillé pour vous, sûrement vous désirerez d'en accroître le nombre. Le propre d'un homme généreux, est de s'enflammer pour les choses honnêtes : une ame haute se passionne rarement pour des objets vils & communs ; l'idée d'une grande entreprise l'exalte & l'entraîne. Si la flamme qui s'éleve en ligne droite ne peut ni descendre ni s'arrêter, de même, toujours en mouvement, l'ame humaine est d'autant plus active, qu'elle a plus de vigueur. Heureux l'homme qui dirige cet élan vers le bien; jamais il ne dépendra du sort. La prospérité ne pourra l'énorgueillir, ni l'adversité l'abattre. Ce qu'on admire, il le dédaigne. Il sait qu'une ame grande est au-dessus des grandeurs, & que la médiocrité est préférable à l'opulence. La médiocrité rend l'homme heureux ; l'opulence nuit par son excès même. Ainsi les épis trop pressés se renversent : ainsi les branches rompent sous le poids des fruits, & l'excessive fécondité

nuit à la maturité. L'ame ſuccombe de même ſous le faix du bonheur : elle en abuſe contre les autres, & ſur-tout contre elle-même. Point d'ennemi ſi cruel, que la volupté pour bien des hommes ; & ſi l'on ſupporte leurs paſſions, c'eſt parce qu'ils ſe rendent tous les maux qu'ils font aux autres. Il faut bien qu'ils ſoient victimes de leur frénéſie. Les bornes de la Nature une fois franchies, il n'eſt plus de frein qui arrête la cupidité ; la Nature a ſes bornes ; la fantaiſie & la cupidité n'en connoiſſent aucunes. La meſure du néceſſaire, c'eſt le beſoin : mais le ſuperflu, où l'arrêter ? Ainſi l'on ſe plonge dans les plaiſirs ; l'habitude ſe contracte, on ne peut plus s'en paſſer, & l'on parvient à ce dernier terme du malheur, où le ſuperflu ne differe plus du néceſſaire. On ne jouit plus des voluptés, on en eſt l'eſclave, & l'on chérit ſon infortune, ce qui en eſt le comble. Oui, l'on eſt au comble de l'infortune, quand on ne ſe livre plus à la débauche par penchant, mais par réflexion. Le mal eſt ſans remede, quand les vices ſe ſont changés en mœurs.

LETTRE XL.

De l'éloquence qui convient à un Philoſophe.

JE vous rends graces de m'écrire ſouvent : c'eſt vous montrer à mes yeux de la ſeule maniere qui dépende de vous. Jamais il ne me vient de vos lettres, qu'auſſi-tôt nous ne ſoyons enſemble. Si les portraits de nos amis abſents ont pour nous des charmes, en nous rappellant leur ſouvenir, en adouciſſant par une agréable illuſion, l'amertume de l'abſence ; quelle joie de contempler dans un écrit & l'empreinte & les traits véritables d'un ami trop éloigné ! Ce que la préſence a de plus doux, la main de notre ami le reproduit dans une lettre.

Le Philoſophe Sérapion eſt donc arrivé dans votre iſle ? Il y diſſerte, vous a-t-on dit, avec la plus grande volubilité. Ses paroles ne ſe ſuccedent pas ; elles débondent, elles ſe preſſent, elles ſe pouſſent : le flux en eſt tel, qu'une ſeule voix n'y peut ſuffire. Je n'approuve point cet excès ; le débit d'un Philoſophe doit être ordonné comme ſa conduite, & l'ordre n'eſt pas compatible avec la précipitation.

Ces harangues impétueuſes, qui tombent comme la neige, ſans interruption, Homere les met dans la bouche d'un Orateur : les paroles du vieux Neſtor ont la douceur du miel, & coulent auſſi lentement. Ainſi, n'en doutez pas, cette rapidité, cette redondance convient mieux à un Charlatan qui veut ſéduire, qu'à un Philoſophe qui veut inſtruire, & qui traite des objets ſérieux. Je ne veux pas que ſes mots coulent goutte à goutte ni à grands flots, qu'il faſſe languir les oreilles, ni qu'il les accable. Une élocution ſeche & décharnée, par ſa lenteur & ſes repos continuels, ennuie l'auditeur, fatigue ſon attention. Néanmoins la penſée qu'il faut attendre, eſt plus sûre d'entrer, que celle qui ne fait qu'effleurer les oreilles. Enfin, on ſe raſſemble autour d'un Philoſophe pour prendre ſes leçons; & ce n'eſt plus les prendre, c'eſt courir après. Ajoutez que les diſcours conſacrés à la vérité, doivent être ſimples & ſans apprêts; une harangue populaire n'a pas le vrai pour bale : elle ne veut qu'émouvoir la multitude, qu'entraîner dans ſon cours impétueux, le ſuffrage des ignorants : c'eſt un courſier qu'on ne peut manier, qui s'échappe & s'emporte; & comment régler les autres, quand

on n'eſt pas réglé ſoi-même ? En un mot, un diſcours deſtiné à la guériſon des ames, doit les pénétrer : les remedes ne profitent, qu'autant qu'ils ſéjournent dans le corps. Sous cet amas de paroles, je ne vois qu'un grand vuide, beaucoup de bruit & nul effet. Quoi ! vous avez à diſſiper mes craintes, à réprimer mes déſirs, à combattre mes préjugés, à m'affranchir du luxe, de l'avarice, & vous comptez le faire en courant ? Un Médecin peut-il en paſſant guérir ſes malades ? Et quel plaiſir cauſe donc ce fracas de paroles jetées à l'aventure ? Les choſes qui n'ont de mérite que la difficulté, il ſuffit de les voir une fois : ces diſcoureurs ſi verſés dans la ſcience des mots, les entendre une fois, c'eſt peut-être trop. Qu'y trouve-t-on à retenir, à imiter ? & que penſer de l'ame, quand le langage eſt confus, en déſordre, ſans frein ? Si l'on court ſur une pente, on ne s'arrête pas où l'on veut, l'on eſt emporté plus loin par l'impulſion de ſa vîteſſe : de même on n'eſt plus maître de cette exceſſive rapidité. Elle eſt donc indigne d'un Philoſophe, qui ne doit pas laiſſer aller ſes paroles, mais les régler, les conduire avec meſure. Quoi ! ne peut-il quelquefois s'élever ? Il le peut, mais ſans

compromettre la dignité de ſon caractere : elle eſt perdue par ces tours de force, par cette véhémence outrée. Qu'il ait de l'énergie, mais qu'il la modere, qu'il reſſemble à un fleuve plutôt qu'à un torrent. Cette vélocité, cette fougue, cet emportement, je ne les paſſerois pas même à un Orateur. Entraîné par la vanité de briller, ou par un mouvement dont il n'eſt pas le maître, comment des Juges, quelquefois ignorants, le ſuivroient-ils ? il ne doit hâter & preſſer ſes idées, que ſuivant la portée de ſon auditoire. Vous ferez donc bien de ne jamais fréquenter ces hommes plus curieux de beaucoup dire, que de bien dire ; & s'il falloit opter, je vous conſeillerois plutôt l'excès de P. Vinicius, dont Aſellius diſoit qu'il traînoit ſes mots. Geminus ne concevoit pas qu'on pût trouver éloquent un homme qui ne pouvoit jamais aſſembler trois paroles : & pourtant j'aimerois mieux en vous ce défaut, dût un maumais plaiſant, en vous voyant tirer chaque ſyllabe l'une après l'autre, comme ſi vous dictiez, vous dire, comme à Vinicius, *parlez*, *de grace*, *ou taiſez-vous*. L'homme ſenſé s'interdira donc à jamais le débit précipité de Q. Haterius, Orateur célebre en ſon temps. On ne l'a ja-

mais vu s'arrêter ni héſiter : il commençoit & finiſſoit d'une ſeule traite. Je n'ignore pas qu'il y a des convenances de langage. La licence que je blâme, on la ſouffre chez les Grecs : pour nous, même en écrivant, nous ſéparons nos mots. Le fondateur de l'éloquence Romaine, Cicéron avoit une marche réglée. Notre langue eſt circonſpecte ; elle ſent ſa dignité, & veut la faire ſentir. Fabianus, eſtimé pour ſes mœurs, ſa ſcience, & ſon éloquence qui ne tient que le troiſieme rang, diſſertoit ſans embarras, mais ſans précipitation ; on admiroit dans ſon débit plutôt la facilité que la viteſſe. Cette aiſance me plaît dans un Sage, mais je ne l'exige pas. Heureux ſi ſes paroles coulent ſans obſtacle : mais j'aime encore mieux qu'il s'arrête, que de le voir s'emporter. Si je fais tant d'efforts pour vous préſerver de cette maladie, c'eſt qu'elle ſuppoſe peu de modeſtie, & qu'on n'y tombe qu'après avoir ceſſé de rougir & de s'écouter. Un cours ſi rapide entraîne mille inadvertances qu'on voudroit corriger. Je le répete, cette impétuoſité n'eſt pas compatible avec la décence : elle exige qu'on l'exerce tous les jours, qu'on ſacrifie l'étude des choſes à celle des mots. Et, quand ils ſe préſen-

teroient d'eux-mêmes, quand ils couleroient sans peine, encore faudroit-il se modérer. Les discours du Sage doivent être comme sa démarche, soutenus & retenus. Tous mes préceptes se réduisent donc à vous dire de parler avec lenteur & gravité.

LETTRE XLI.

Que la Divinité réside en nous.

VOUS continuez, dites-vous, à marcher vers la perfection. Mon ami, rien de mieux pour les autres, rien de plus salutaire pour vous. Quelle folie de demander la sagesse, quand on peut se la donner? En vain éleverez-vous les mains vers le Ciel; en vain obtiendrez-vous du Gardien des Autels, qu'il vous approche de l'oreille du Simulacre, pour être mieux entendu: ce Dieu que vous implorez est près de vous; il est avec vous, il est en vous. Oui, Lucilius, un Esprit saint réside dans nos ames; il observe nos vices, il surveille nos vertus, & il nous traite comme nous le traitons. Point d'homme de bien, qui n'ait au dedans de lui un Dieu. Sans son assistance, quel mortel s'éleveroit

au-dessus de la fortune? De lui nous viennent les résolutions grandes & fortes. Dans le sein de tout homme vertueux, j'ignore quel Dieu, mais il habite un Dieu. S'il s'offre à vos regards une forêt peuplée d'arbres antiques, dont les cimes montent jusqu'aux nues, & dont les rameaux pressés, vous cachent l'aspect du Ciel; cette hauteur démesurée, ce silence profond, ces masses d'ombre qui de loin forment continuité, tant de signes ne vous annoncent-ils pas la présence d'un Dieu? Sur un antre formé dans le roc, s'il s'éleve une haute montagne, cette immense cavité, creusée par la Nature, & non par la main des hommes, ne frapperat-elle pas votre ame d'une terreur religieuse? On vénere les sources des grandes rivieres; l'éruption soudaine d'un fleuve souterrain, fait dresser des Autels; les fontaines des eaux thermales ont un culte, & l'opacité, la profondeur de certains lacs les a rendus sacrés: & si vous rencontrez un homme intrépide dans le péril, inaccessible aux désirs, heureux dans l'adversité, tranquille au sein des orages, qui voit les autres hommes sous ses pieds, & les Dieux sur sa ligne, votre ame ne seroit-elle pas pénétrée de vénération? Ne direz-vous pas qu'il se trouve en lui quel-

que chose de trop grand, de trop élevé, pour ressembler à ce corps chétif qui lui sert d'enveloppe? Ici le souffle Divin se manifeste : cette ame supérieure & si bien réglée, qui dédaigne les biens périssables comme au-dessous d'elle, qui se rit de nos désirs & de nos craintes, sans doute elle est mue par une impulsion Divine : sans l'appui d'un Dieu, ce bel édifice ne pourroit se soutenir. Le Sage ne quitte pas le Ciel, pour en descendre. De même que les rayons du soleil touchent à la terre, & tiennent au globe lumineux d'où ils émanent : ainsi l'ame sacrée du grand homme, envoyée d'en haut, pour nous montrer la Divinité de plus près, séjourne avec nous, mais sans abandonner le lieu de son origine; elle y reste attachée, elle le regarde, elle y aspire, & ne vient un moment sur la terre, que comme un être d'un ordre supérieur : en quoi? en ce qu'elle ne brille que de son propre éclat. Quelle folie de louer dans l'homme ce qui lui est étranger, d'admirer en lui ce qui peut en un moment passer à un autre! Un courtier n'en vaut pas mieux, pour avoir un frein d'or. Le lion aux crins tressés, dompté par un maître, au point d'endurer les caresses & la parure, & le lion, dont la servitude

n'a point énervé les esprits, ne se présentent pas du même air sur l'arène : l'un bouillant & impétueux, comme le veut sa nature, majestueusement hérissé, fier & beau de la terreur qu'il inspire, le comparerez-vous à ce quadrupede languissant que vous voyez orné de lames & de feuilles d'or ? On ne doit se glorifier que de ses biens. Quand les sarments d'une vigne sont chargés de grappes, quand ses appuis mêmes succombent sous le faix ; on l'admire, on la préfere à une vigne dont les feuilles & les fruits seroient d'or. Pourquoi ? c'est que, dans une vigne, le premier mérite est la fertilité. Louez donc aussi dans l'homme, ce qui lui appartient. Il a de beaux esclaves, un riche palais, des moissons abondantes, un ample revenu ; tout cela n'est pas en lui, mais autour de lui. Réservez vos éloges pour les biens qu'on ne peut ni ravir, ni donner, qui sont propres à l'homme, c'est-à-dire, son ame, & dans son ame la sagesse.

Puisque l'homme est un animal doué de la raison : c'est-là son bien, il n'y parvient qu'en remplissant sa tâche. Quelle est-elle ? De se conformer à la Nature. Rien de plus facile, & pourtant de plus rare, grace à la folie universelle. Les

hommes se poussent l'un l'autre dans le vice. Et comment revenir à la raison? Personne ne nous retient, & la foule nous entraîne.

LETTRE XLII.

Rareté des gens de bien.

QUOI! votre ami vous a déjà persuadé qu'il est un homme de bien! Ce n'est pourtant pas en un moment qu'on peut le devenir ni le paroître. Je parle de l'homme de bien de la seconde classe : quant à l'autre, c'est un phénix qui naît une fois en cinq cents ans. N'en soyons pas surpris ; il faut du temps pour enfanter des prodiges ; la Nature est prodigue des productions médiocres ou communes ; l'excellent a toujours le mérite de la rareté. Mais votre ami est bien loin du terme où il se croit arrivé. S'il savoit ce que c'est qu'un homme de bien, il ne se flatteroit pas de l'être ; il désespéreroit même de jamais le devenir. Mais, direz-vous, il pense mal des méchants. Et les méchants aussi : le plus grand supplice de la méchanceté, c'est d'être odieuse à elle-même & aux siens. Mais il hait ceux qu'un pouvoir

ſubit & illimité rend inſolents. Il feroit ce qu'ils ſont, s'il pouvoit ce qu'ils peuvent. Combien d'hommes ne ſont retenus que par l'impuiſſance de mal faire ! Donnez-leur des forces ; le vice ne tardera pas à ſe produire ; la proſpérité lui ouvre la porte ; &, pour développer leur méchanceté, il ne faut qu'une occaſion. L'on manie, ſans danger, les ſerpents les plus vénimeux, quand le froid les engourdit ; mais, pour être gelés, leur poiſon n'eſt point épuiſé. La cruauté, l'ambition, la débauche, pour égaler certains hommes aux plus grands ſcélérats, n'attendent ſouvent que les faveurs de la fortune. Voulez-vous connoître leurs diſpoſitions ? proportionnez-y leur puiſſance.

Vous rappellez-vous un certain homme que vous croyiez avoir ſubjugué. Je le trouvois léger & frivole : je vous diſois que vous ne le teniez que par l'aile, & non par les pieds : je me trompois, vous ne teniez qu'une plume ; il vous la laiſſa dans la main, & s'envola. Vous ſavez quelles ſcenes il vous donna depuis, & quelles entrepriſes le conduiſirent enfin à ſa ruine : il ne voyoit pas qu'en expoſant les autres, il s'expoſoit lui-même ; & que ces biens qu'il convoitoit, ſont

onéreux, ou du moins ſuperflus. Oui; Lucilius, tous les objets pour leſquels on s'empreſſe, on ſe tourmente, ne font pas de bien, ou font encore plus de mal. Les uns ſont ſuperflus, les autres ne valent pas la fatigue qu'ils donnent. Mais on ne la ſent pas; & ce qui coûte le plus, nous ſemble gratuit. Oh! que l'homme eſt ſtupide! Il ne croit acheter, que lorſqu'il compte de l'argent; il croit que ce n'eſt rien payer, que de ſe donner ſoi-même en paiement. Ce qu'on ne voudroit pas acheter, s'il falloit, en échange, renoncer à une maiſon, à une terre agréable ou utile; on y ſacrifie ſon repos, ſa ſûreté, l'honneur, le temps, la liberté. Ainſi, ce que l'homme priſe le moins, c'eſt lui-même. On devroit donc, à l'égard des actions & des choſes, ſe conduire comme avec un marchand, comparer la marchandiſe & le prix. Souvent ce qui coûte le plus, eſt ce qui vaut le moins. Combien de choſes, dont l'acquiſition nous a ravi la liberté! Nous l'aurions encore, ſi nous ne les avions pas. Rappellez-vous ces maximes, avant d'acquérir; rappellez-vous-les, après la perte: car ces biens s'en iront, puiſqu'ils ſont venus. Mais vous avez ſu vous en paſſer, vous le ſaurez encore. Si vous en avez joui long-

temps, vous en êtes raſſaſié, ſinon l'habitude n'eſt pas encore formée. Vous aurez moins d'argent ; partant, moins d'embarras. Peu de faveur, & peu d'envieux. Conſidérez de près tous ces objets qui troublent la raiſon, qu'on ne quitte qu'avec larmes ; vous verrez que ce n'eſt pas leur perte qui chagrine, mais l'opinion qu'on en a. Quand ils nous manquent, c'eſt la réflexion, & non le ſentiment qui nous l'apprend. L'on n'a rien perdu, quand on ſe poſſede encore. Mais qu'il eſt peu de gens qui ſe poſſedent !

LETTRE XLIII.

Qu'il faut agir à découvert. De la conſcience.

Vous me demandez qui m'a ſi bien inſtruit ; de qui je tiens un ſecret que vous n'avez dit à perſonne. C'eſt de la Renommée qui fait tant de choſes. Quoi ! direz-vous, ſuis-je aſſez important pour occuper la Renommée ? Mon ami, ne vous meſurez pas ſur le lieu où je ſuis, mais ſur celui que vous habitez. Quand on eſt plus grand que ſes voiſins, on eſt grand où on vit. La grandeur n'eſt jamais abſolue ; elle ne croît & décroît que par

comparaiſon. Le même bâtiment ſur un fleuve eſt un vaiſſeau ; ſur la mer, il n'eſt plus qu'une barque. Le même gouvernail eſt trop grand pour un navire, & trop petit pour un autre. Vous avez beau vous déprimer ; dans votre Province, vous êtes un homme conſidérable. La maniere dont vous agiſſez, dont vous ſoupez, dont vous dormez, on la ſait, on s'en informe : nouveau motif pour vous obſerver vous-même. Ne vous croyez heureux que du moment où vous pourriez vivre en public, où les murs de votre maiſon vous couvriront, ſans vous cacher. Ces murs, dont nous ſommes entourés, ſervent communément bien moins à nous garantir, qu'à nous mettre à portée de pécher en ſecret. Je vais vous dire une choſe qui vous donnera une idée de nos mœurs. Nul homme ne conſentiroit à vivre, ſa porte ouverte. Ce fut moins l'orgueil que la honte qui inventa les portiers ; & de la maniere dont on vit ; entrer chez quelqu'un ſans être annoncé, c'eſt le prendre ſur le fait. Eh ! que ſert de ſe cacher, de fuir l'œil & l'oreille des hommes ? La bonne conſcience veut des témoins ; la mauvaiſe, dans un déſert, auroit encore des alarmes. Si vos actions ſont honnêtes, qu'on les

fache : ſinon, que vous importe qu'on les ignore ? Vous les ſavez ; & malheur à vous, ſi vous bravez un pareil témoin.

LETTRE XLIV.

Que la Philoſophie procure la vraie Nobleſſe.

VOUS vous rabaiſſez encore : vous reprochez d'abord à la Nature, puis à la Fortune, de vous avoir maltraité, quand l'une & l'autre vous permettent de vous élever au-deſſus du vulgaire, & de parvenir à la ſuprême félicité. Ce que la Philoſophie a de plus grand, c'eſt de ne point regarder à la naiſſance. Elle ſait que tous les hommes, ſi l'on remonte à leur origine, viennent des Dieux. Vous êtes Chevalier Romain : ce grade où vous a conduit votre mérite, eſt interdit à bien d'autres : le Sénat ne s'ouvre pas à tout le monde ; & la milice même ſe rend difficile ſur le choix de ceux qu'elle deſtine aux travaux & aux dangers. Mais la ſageſſe tend les bras à tous les hommes : pour elle, on eſt toujours aſſez noble. La Philoſophie ne préfere, ne refuſe perſonne ; ſon flambeau luit pour tout le monde. Socrate n'étoit point Patricien : Cléanthes louoit ſes bras pour arroſer un

jardin ; & la nobleſſe de Platon, il la dut à la Philoſophie. Vous eſt-il impoſſible d'égaler ces grands hommes ? Ils ſeront vos ancêtres, ſi vous en êtes digne ; vous le ſerez, en croyant dès aujourd'hui que perſonne n'eſt plus noble que vous. Chacun de nous eſt précédé du même nombre d'aïeux ; l'origine de tous les hommes remonte au-delà des temps connus. Il n'eſt pas de Roi, dit Platon, qui ne deſcende d'un eſclave, ni d'eſclave qui ne deſcende d'un Roi. La fortune, avec le temps, a confondu les rangs, & croiſé toutes les races. Quel eſt donc le vrai Noble ? C'eſt celui que la Nature a formé pour la vertu. Si vous me renvoyez aux anciens temps, chacun date d'une époque avant laquelle il n'y eut rien. Une ſuite d'aïeux, alternativement illuſtres & obſcurs, menée des commencements du monde au ſiecle préſent : voilà la généalogie de tous les hommes. Un veſtibule rempli de portraits enfumés, ne fait pas la nobleſſe. Nul n'a vécu pour notre gloire ; & ce qui fut avant nous, n'eſt pas à nous. L'ame ſeule ennoblit l'homme : elle peut, de tous les états, s'élever au-deſſus de la fortune. Quand vous ne ſeriez pas un Chevalier Romain, mais un Affranchi, vous pourriez parvenir à être

le ſeul homme libre. Eh! comment? En ne jugeant pas des biens & des maux à la commune façon du peuple; en conſidérant moins d'où ils viennent, qu'où ils vont Ce qui rend la vie heureuſe, eſt le vrai bien, puiſqu'il ne peut ſe corrompre. Où donc eſt l'erreur? On veut être heureux: mais on prend le moyen pour la fin; & pour courir après le bonheur, on lui tourne le dos. Au lieu de cette paix ſolide, de cette aſſurance inébranlable, qui conſtituent la félicité, on ne recueille que des ſujets d'inquiétude: dans la route ſi pénible de la vie, ce n'eſt pas aſſez pour l'homme de porter ſon fardeau, il le traîne; de plus en plus il s'éloigne du but. Tous ſes efforts reſſerrent ſes liens, tous ſes pas le reculent. Ainſi, dans un labyrinthe, on s'égare d'autant plus, qu'on court plus promptement.

LETTRE XLV.

Inutilité des chicanes de la Dialectique.

Vous vous plaignez de la diſette des livres dans votre Province. Il n'eſt pas queſtion d'en avoir beaucoup, mais de bons. En fait de lectures, la continuité ſeule eſt profitable; la variété n'eſt qu'amuſante. Qui veut arriver, ne doit pas errer de route en route, mais ſuivre ſon chemin; autrement il s'égare, au lieu d'avancer. Vous aimeriez mieux des livres que des conſeils. Mon ami, je ſuis prêt à dégarnir pour vous toutes mes tablettes; je me tranſporterois même avec mes livres, s'il étoit poſſible. Oui, Lucilius, ſans l'eſpoir de la fin prochaine de votre gouvernement, j'impoſerois cette tâche à ma vieilleſſe: ni Charybde, ni Sylla, ni cette mer décriée par la fable, n'arrêteroient pas mon ardeur; je la paſſerois même à la nage, pour embraſſer mon ami, pour juger par moi-même des progrès de ſon ame. Quant à votre empreſſement pour mes Ouvrages, il ne m'aveugle pas plus ſur mes talents, que la

demande de mon portrait ne m'abuſeroit ſur ma figure. C'eſt plutôt l'effet de votre amitié que de votre goût ; ou du moins, le goût a été ſéduit par l'amitié. Du reſte, quels que ſoient mes Ouvrages, ſongez, en liſant, que je ne prétends pas connoître la vérité, mais la chercher, & même ſans guide. Je ne m'aſſervis à perſonne : je ne porte l'attache d'aucun maître ; & je reſpecte les jugements des grands hommes, ſans renoncer aux miens. Les anciens nous ont laiſſé des découvertes à faire, plutôt que celles qu'ils ont faites. Peut-être même que bien des queſtions importantes ſeroient éclaircies, s'ils ne ſe fuſſent arrêtés aux ſuperflues. Que de temps on a perdu en des chicanes de mots, dans des diſputes captieuſes qui n'exercent qu'une vaine ſubtilité ! Nous faiſons des nœuds pour les défaire ; nous attachons aux mots un ſens douteux, pour démêler le véritable. Nous avons donc bien du temps à perdre ! Savons-nous vivre, ſavons-nous mourir ? Eh ! mon ami, laiſſons les erreurs de mots, prenons garde aux erreurs de choſes. Pourquoi ces futiles diſtinctions ? L'équivoque de mots ne trompe qu'un moment dans les diſputes : ce ſont les choſes qui trompent toujours, & qu'il faut ſavoir diſtin-

guer. Nous prenons le mal pour le bien ; nous changeons de désirs ; nos volontés se combattent ; nos projets se détruisent : la flatterie ressemble à l'amitié ; que dis-je ? elle la surpasse, elle va plus loin : une oreille favorable lui est toujours ouverte, elle pénetre au fond des cœurs, & son poison même est agréable. Comment me tirer de ces ressemblances ? Un ennemi caressant vient à moi comme ami ; le vice emprunte le masque des vertus ; la témérité veut passer pour courage ; la lâcheté prend le nom de *modération*, & la timidité de *prudence*. Voilà des cas où l'erreur est dangereuse, où des marques distinctives seroient très-nécessaires. Quant à l'homme, à qui l'on demande s'il a des cornes, il n'est pas assez simple pour se tâter le front ; ni assez stupide, pour ignorer qu'il n'a pas un trésor, quand vos subtilités l'ont forcé d'en convenir. Ainsi, elles trompent sans conséquence : elles ressemblent aux tours des Escamoteurs ; l'illusion en fait tout le charme ; plus de plaisir, quand le secret est découvert. De même toutes vos arguties ; & quel autre nom donner aux sophismes ! ne font ni bien, quand on les possede, ni mal, quand on les ignore. Si pourtant vous avez tant d'envie de

fixer

fixer le ſens des mots ; dites-nous que celui d'*heureux* eſt mal appliqué par le Peuple ; qu'il ne convient pas au riche qui nage dans l'abondance, mais au Sage qui trouve en lui-même ſes tréſors ; qui, fier & magnanime, foule aux pieds ce qu'on admire ; qui ne voit perſonne contre qui il voulut ſe changer ; qui ne juge l'homme que par les qualités qui le font homme ; qui prend pour guide la Nature, ſuit ſes loix, obéit à ſes leçons, ne laiſſe point ravir ſon bonheur, & ſait convertir le mal en bien. Ferme dans ſes principes, intrépide, inébranlable, la violence peut l'émouvoir, mais non le renverſer. Si la Fortune, dans ſon courroux, lance contre lui le plus acéré de ſes traits, elle ne le bleſſe pas, elle l'effleure, encore bien rarement. Quant à ſes autres fleches qui triomphent du genre humain, elles ne font ſur lui que réjaillir, comme la grêle qui bat les toits, retentit & ſe fond, ſans qu'on en ſouffre dans la maiſon. Pourquoi me retenir ſur cet argument que vous-même traitez de *menteur* (1), & ſur lequel on a tant écrit ?

(1) Ce ſophiſme eſt l'un des plus renommés & des plus abſurdes qu'Eubulide, ſucceſſeur d'Euclide de Mégare, ait inventés. Il conſiſtoit en

Ma vie, d'un bout à l'autre, n'eſt que menſonge : toute votre ſubtilité, employez-la pour me convaincre, pour me ramener au vrai. J'attache trop de prix à des objets ſuperflus, ou du moins indifférents au bonheur : car une choſe n'eſt pas bonne, pour être néceſſaire ; c'eſt proſtituer le nom de *bien*, que d'en révêtir le pain, la farine, les autres matieres ſans leſquelles on ne peut vivre. Ce qui eſt bon, ſans doute, eſt néceſſaire : mais ce qui eſt néceſſaire, n'eſt pas bon pour cela ; & ſouvent la même choſe eſt néceſſaire & ſans valeur. Qui peut aſſez mé-

---

certains termes qui ſemblent ſe détruire eux-mêmes. Par exemple, on ſuppoſoit un homme qui diſoit ; *je mens*, & puis on argumentoit de telle maniere que, de ce qu'il diſoit vrai, on concluoit qu'il mentoit ; & de ce qu'il mentoit, on concluoit qu'il diſoit vrai. *Si dicis te mentiri, verumque dicis, mentiris : dicis autem te mentiri, verumque dicis : mentiris igitur.* Cicero, *Academ. lib. 2, cap. 30, edit.* Davis, *Cantabrig.* 1736. Eubulide eſt encore l'inventeur de divers autres ſophiſmes, dont voici les noms : le *Trompeur*, l'*Electre*, le *Voilé*, le *Sorite*, le *Cornu*, le *Chauve*. Ces arguments ſont tous auſſi utiles & auſſi ſolides que le *Menteur*. On eſt fâché de voir des Philoſophes graves, tels que les Stoïciens, donner du poids & de l'importance à ces ſubtilités puériles de la ſecte de Mégare, & s'occuper ſérieuſement à les introduire dans la morale. L'habi-

connoître l'excellence du bien, pour le ravaler à des objets d'un usage momentané? Quelle est donc votre profession? D'enseigner à tous les hommes qu'ils perdent le temps à la recherche du superflu; que la vie se passe à chercher les moyens de vivre. Regardez les individus, contemplez l'espece entiere: nul ne songe au présent. Quel mal y a-t-il à cela? Le plus grand: on ne jouit pas de la vie, on s'y prépare, on la differe. Avec tous nos efforts, elle nous gagneroit de vîtesse; au milieu de nos délais, elle s'enfuit à grands pas. Elle est passée

---

tude de disputer indistinctement sur toutes sortes de sujets, les rendoit plus propres à embrouiller une question qu'à l'éclaircir. Sans cesse occupés des subtilités de la Dialectique, dont un des effets les plus funestes & les plus ordinaires, est de fausser l'esprit & le jugement, ils négligeoient l'étude des choses, & ne voyoient que les mots, source intarissable de disputes & d'erreurs. *Habet hoc ingenium humanum,* dit judicieusement le Chancelier Bacon, *ut cum ad solida non sufficerit, in futilibus atteratur.* Quand on n'a plus rien de réel & de solide à dire, on s'attache à des formalités, & les argaties de la Logique prennent la place de la saine raison. C'est ce qui arriva aux Stoïciens & aux Scholastiques anciens & modernes qui suivirent leur exemple: à force de rafiner sur tout, ils perdirent la trace & même le goût de la vérité. *Voyez* la Lettre 49.

le dernier jour, chaque jour elle ſe paſſe. Mais ſongeons qu'une Lettre ne doit occuper que la main droite du Lecteur: je termine celle-ci, & remets à un autre temps le procès des Dialecticiens, ces Philoſophes trop ſubtils, trop occupés de la forme, & pas aſſez du fond.

LETTRE XLVI.

Eloge d'un Ouvrage de Lucilius.

VOUS m'aviez promis votre ouvrage, je l'ai reçu. Je voulois le lire à mon aiſe; je l'ouvris, pour n'en prendre qu'une idée: peu à peu le charme de l'ouvrage m'a mené plus loin. Rien de plus éloquent: & ma preuve, c'eſt qu'il m'a ſemblé court; quoi qu'à ſon volume, on l'eût plutôt cru de Tite-Live ou d'Epicure, que de vous ou de moi. J'étois ſi attaché, ſi doucement entraîné, que je l'ai franchi d'un bout à l'autre ſans interruption. En vain le ſoleil m'avertiſſoit, la faim me preſſoit, la nuit s'approchoit: je l'ai dévoré, non pas avec plaiſir, mais avec tranſport. Quel génie! quelle ſenſibilité! je dirois quel enthouſiaſme, s'il y avoit des repos, ſi le ſtyle ne s'élevoit que par

intervalles. Mais il ne bondit pas, ſa marche eſt ſoutenue ; elle eſt toujours mâle, toujours ſévere, & pourtant la douceur & la délicateſſe y ſont mêlées à propos. Mon ami, vous avez l'ame haute & ferme : continuez, marchez du même pas. Le ſujet vous a ſecondé : il faut en choiſir de féconds, qui embraſſent votre génie, qui excitent ſon ardeur ; je vous écrirai plus au long ſur votre livre, quand je l'aurai repris. Aujourd'hui mon jugement n'eſt pas plus arrêté que ſi j'en avois entendu la lecture, au lieu de la faire. Laiſſez-moi le temps de l'examen : ne craignez pas : vous ſaurez la vérité. Que vous êtes heureux de n'être pas aſſez puiſſant, pour intéreſſer perſonne à vous mentir de ſi loin ! Après tout, au défaut de motifs, on ment par habitude.

LETTRE XLVII.

Comment il faut traiter les domeſtiques.

TOUS ceux qui viennent de votre iſle me diſent que vous vivez en famille avec vos eſclaves. Je m'en réjouis ; je reconnois-là vos mœurs & vos principes. Ce ſont des eſclaves ! mais ils ſont hommes, mais ils logent ſous votre toît. Des eſclaves ! dites plutôt des amis dans la peine, des compagnons d'eſclavage, puiſque vous obéiſſez à la Fortune comme eux. Auſſi je ris de ces hommes hautains, qui rougiroient de manger avec leur eſclave. Et pourquoi ? Parce qu'un uſage inſolent veut que le maître, quand il ſoupe, voie une foule d'eſclaves debout autour de lui. Il mange plus qu'il ne peut en porter ; ſa gourmandiſe inſatiable ſurcharge un eſtomac déjà plein & déshabitué de ſes fonctions ; il avale avec peine, pour digérer avec plus de peine encore : & cependant les malheureux eſclaves ne peuvent ouvrir la bouche, pas même pour parler. Le moindre bruit eſt puni du fouet ; le haſard n'eſt pas pour eux une excuſe. Un accès de toux,

un éternument, un hoquet, un souffle, sont autant de crimes, suivis du châtiment. Il faut passer la nuit entiere debout, à jeun, en silence. Qu'arrive-t-il? Si l'on n'ose parler en présence du maître, on parle de lui en arriere. Mais les esclaves dont les levres n'étoient pas cousues, ceux qui pouvoient converser devant le maître & avec lui, savoient mourir pour son service, & s'exposer au danger qui le menaçoit. Ils parloient à table, mais ils se taisoient à la torture. De notre arrogance dérive encore ce proverbe, autant d'ennemis que de valets. Ils ne le sont pas: c'est nous qui en faisons des ennemis. Je ne citerai pas les autres traits de notre barbarie; je ne dirai pas qu'on impose à des hommes les fonctions des bêtes de somme; qu'à table on occupe l'un à essuyer les ordures, l'autre à recueillir les miettes sous les pieds des convives enivrés; un autre découpe les oiseaux les plus rares; en un moment sa main habile a fait le tour de la piece, & détache d'un seul coup l'aile & la cuisse. Quel métier, de vivre pour dépecer adroitement des volailles! Après tout, il vaut encore mieux l'apprendre par besoin, que l'enseigner par plaisir. Parlerai-je de cet Echanson, qui, paré comme une

femme, semble contrarier son âge? Il va sortir de l'enfance, on l'y ramene de force : on arrache, on déracine tous les poils de son corps : avec la taille d'un guerrier & la peau lice d'un enfant, il veille la nuit entiere, servant tour-à-tour l'ivrognerie & l'impudicité de son maître : Hercule au lit & Ganymede à table. Celui-ci, chargé de la censure du repas, reste en faction tant qu'il dure, observant ceux des convives, dont les flatteries, dont les excès de gourmandise ou de langue, mériteront une invitation pour le lendemain. Ajoutez ces pourvoyeurs, qui connoissent avec précision tous les goûts du maître; les mets dont la saveur le réveille, dont la vue le réjouit, dont la nouveauté peut vaincre ses dégoûts, ceux dont il est déjà las, ceux dont tel jour il aura envie de manger. Et voilà les convives qu'on dédaigne! on se croiroit déshonoré de s'asseoir à table avec eux. Mais, graces aux Dieux, dans cette foule d'esclaves, on trouve souvent des maîtres. J'ai vu à la porte de Calliste se morsondre son ancien maître : j'ai vu l'homme qui lui avoit mis l'écriteau, qui l'avoit exposé parmi les esclaves de rebut, exclus seul quand tout le monde entroit. La vengeance étoit juste. Calliste

avoit été rejeté dans la premiere décurie, par où prélude le Crieur : il rejeta de même ſon maître, & lui refuſa l'entrée de ſa maiſon. Il avoit commencé par être vendu ; il finit par vendre tout à ſon maître.

Cet homme que vous appellez votre eſclave, oubliez-vous qu'il eſt formé des mêmes éléments que vous ? qu'il jouit du même ciel, qu'il reſpire le même air, qu'il vit & meurt comme vous ? Il peut un jour vous voir eſclave, comme vous le voir libre. A la défaite de Varus (1), combien de Romains d'une illuſtre naiſſance furent emmenés en eſclavage ! La milice les eût élevés au rang de Sénateurs ; la fortune les réduiſit, l'un à paître les troupeaux, l'autre à garder une chaumiere. Oſez donc mépriſer des hommes dont l'état, nonobſtant vos mépris, peut devenir le vôtre. Je ne veux pas me perdre dans les détails, ni gémir de l'orgueil, de la cruauté, des outrages dont notre ſervice eſt accompagné : mes préceptes ſe bornent à un ſeul. Traitez votre

(1) L'*Editio princeps*, & celle *cum notis variorum*, portent *Marianâ clade* ; mais Juſte Lipſe veut, avec raiſon, qu'on liſe *Varianâ* ; parce que Marius ne fut point défait par les Barbares.

inférieur comme vous le voudriez être par votre supérieur. Ne penſez jamais à vos droits ſur un eſclave, ſans ſonger à ceux qu'un maître auroit ſur vous. Mais je n'ai pas de maître. Vous êtes jeune, vous pourrez en avoir. Ignorez-vous à quel âge Hecube, Créſus, Siſygambis, Platon, Diogene ſont devenus eſclaves? Traitez les vôtres avec douceur : pouſſez même l'affabilité juſqu'à les admettre à votre converſation, à vos ſecrets, à votre table. J'entends ici la foule de nos voluptueux s'écrier, quelle honte, quelle baſſeſſe! Cependant ces mêmes hommes, je les ſurprendrai baiſant la main des eſclaves d'un autre.

Ne voyez-vous pas encore la précaution de nos ancêtres, pour ſauver aux maîtres l'odieux, aux eſclaves l'humiliant de la ſervitude? Ils ont donné aux premiers le nom de *Peres de famille*, aux ſeconds celui de *familiers*, qu'ils portent encore ſur nos théatres. Une fête même fut inſtituée, dans laquelle les eſclaves avoient droit de manger avec leurs maîtres, d'exercer des charges, de rendre la juſtice dans l'intérieur de la maiſon, qui reſſembloit pour lors à une petite République. Quoi donc! recevrai-je tous mes eſclaves à ma table? Pas plus que

tous les gens libres. Mais la baſſeſſe des fonctions ne me rendra pas dédaigneux. Ni le muletier, ni le bouvier n'en ſeront point exclus. Je me déciderai ſur les mœurs, & non ſur les offices. Les mœurs, on ſe les donne; des emplois, la fortune en diſpoſe. Faites manger avec vous celui-ci, parce qu'il en eſt digne; celui-là, pour qu'il le ſoit. Les ſentiments qu'ils auroient pris dans le commerce des eſclaves, une ſociété plus honnêtes les effacera.

Mon cher Lucilius, pourquoi ne chercher un ami qu'au Sénat ou dans la place publique? On peut en trouver ſans ſortir de chez ſoi. Souvent les meilleurs matériaux ſe perdent faute d'ouvriers, il ne s'agit que de tenter. Que penſeriez-vous d'un homme qui, voulant acheter un cheval, ne regarderoit que la houſſe & le frein, ſans penſer à l'animal? Il y a plus encore de folie à ne juger un homme que par les vêtements, ou par la profeſſion, qui eſt, pour ainſi dire, l'habit de l'homme moral. Il eſt eſclave; mais peut-être a-t-il une ame libre. Il eſt eſclave, & pourquoi lui en faire un crime? tous les hommes ne le ſont-ils pas? l'un de la débauche, l'autre de l'avarice, un autre de l'ambition, tous de la crainte. Je vous

citerois un Consulaire asservi à une vieille femme; un riche à une servante; des jeunes gens de la premiere qualité à des Comédiennes: l'esclavage le plus honteux, c'est l'esclavage volontaire.

Ainsi l'insolence de nos riches ne vous empêchera pas de vous dérider avec vos esclaves, & d'exercer l'autorité sans morgue. Faites-vous plutôt respecter que craindre. On va m'accuser d'affranchir les esclaves, de dégrader les maîtres, en recommandant de substituer le respect à la crainte. Quoi! dira-t-on, les esclaves ne différeront plus des clients ou des protégés? Les maîtres sont-ils plus difficiles que Dieu même, qui se contente de respect & d'amour. Or, l'amour est incompatible avec la crainte. Vous avez donc raison de ne vouloir pas être redouté de vos esclaves, de ne les châtier qu'en paroles; les coups sont faits pour les bêtes. D'ailleurs, les fautes d'un esclave peuvent-elles nous blesser? C'est la mollesse qui nous rend furieux; les moindres contrariétés excitent notre colere; nous prenons des sentiments de despote; sans égard pour sa propre force, & pour la foiblesse des autres, le despote s'irrite, s'emporte, comme s'il avoit essuyé quelque outrage, quoique sa puissance dût

s'élever au-dessus. Il le sait bien : mais ses plaintes sont un prétexte pour nuire ; il suppose une injure, afin de la rendre. Je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Vous n'avez pas besoin d'exhortations : c'est un avantage de la vertu de faire qu'on s'y complaise. Le vice est inconstant ; il change à tout instant, non pour être mieux, mais pour être autrement.

LETTRE XLVIII.

Devoirs de l'amitié. Futilité de la Dialectique.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez écrite en route, & qui n'est guere moins longue que la route même ; mais je differe d'y répondre. Pour vous conseiller, il me faut de la retraite & des réflexions. Vous-même, avant de me consulter, vous y avez regardé de près ; à plus forte raison ai-je le même droit : il faut plus de temps pour résoudre une question, que pour la proposer, & d'ailleurs vos intérêts ne sont pas les miens. Vous le voyez, je parle encore en Epicurien : car au fond

nos intérêts ſont les mêmes; je ne ſerois pas votre ami, ſi les affaires qui vous concernent ne me regardoient pas. L'amitié rend tout commun entre nous; les chagrins, les plaiſirs ne ſont plus à l'un des deux; nous vivons ſolidaires. Eh! peut-on être heureux, quand on n'enviſage que ſoi, quand on rapporte tout à ſon propre intérêt? On ne vit pour ſoi qu'en vivant pour un autre. Sans doute la bienveillance générale mérite nos premiers hommages, parce qu'elle unit tous les hommes entr'eux, parce qu'elle établit une même morale pour tout le genre humain; mais ſur-tout, parce qu'elle conduit à cette aſſociation plus intime dont je parle, à la ſainte amitié. Oui, Lucilius, ayez beaucoup de rapport avec l'homme, & vous les aurez tous avec votre ami.

Tels ſont les préceptes que je demanderois à nos Sophiſtes Qu'ils m'enſeignent mes devoirs envers les hommes, envers mes amis; & non les diverſes acceptions des mots d'*homme* & d'*ami*. Voilà deux routes oppoſées; dans l'une eſt la ſageſſe, & dans l'autre la folie: ſuis-je dans la bonne? Par où dois-je prendre? L'un regarde tous les hommes comme ſes amis; l'autre ne regarde pas

même ſes amis comme des hommes : l'un prend un ami pour être aimé, l'autre pour aimer. Et vous épluchez des ſyllabes, vous donnez des entorſes aux mots ! Si je ne puis conſtruire un argument captieux, &, par une fauſſe conſéquence, appuyer le menſonge ſur un principe vrai, je ne ſaurai donc pas diſtinguer le bien du mal ? J'en rougis : badiner à notre âge ſur des matieres auſſi graves !

Un rat eſt une ſyllabe :
Or, un rat ronge du fromage :
Donc, une ſyllabe ronge du fromage :

Où ſeroit l'inconvénient, quand je ne pourrois me tirer de ce ſophiſme ? Sans doute que j'aurai peur qu'un jour des ſyllabes ne viennent ſe prendre dans mes ratieres ; ou, ſi je n'y veille de près, qu'un de mes livres ne me mange un fromage, à moins que je ne me raſſure par cette ingénieuſe rétorſion :

Un rat eſt une ſyllabe :
Or, une ſyllabe ne ronge pas du fromage :
Donc, un rat ne ronge pas du fromage.

Quelles puérilités ! Et voilà pourquoi nous fronçons les ſourcils, nous laiſſons croître nos barbes ! Voilà les vérités que

des visages austeres & blêmes promettent au genre humain !

Voulez-vous savoir à quoi s'engage la Philosophie ? A conseiller les hommes. L'un est desséché par l'indigence, l'autre tourmenté par les richesses qu'il possede ou qu'il convoite ; celui-ci craint les coups de la fortune adverse, celui-là les pieges de la bonne ; l'un est persécuté par les hommes, & l'autre l'est par les Dieux. Qu'ai-je affaire de vos futilités ? Il ne s'agit pas de plaisanteries : des malheureux vous ont invoqué, vous leur avez promis du secours. Le naufrage, la captivité, la maladie, l'indigence, la hache prête à frapper, menacent leurs jours, & vous pirouettez. Quel est votre but ? Vous jouez, tandis que je meurs d'effroi ! Homme éloquent, qui que tu sois, soulage les angoisses de ces mourants : regarde cette foule qui tend les bras vers toi ; dans leur affliction, dans leur désespoir, ils implorent ton assistance ; tu es leur unique espérance, toi seul es leur appui. Ils roulent dans le précipice, tu peux les en tirer ; ils sont errants & dispersés, montre-leur le flambeau de la vérité, fais-leur distinguer le superflu du nécessaire. Dis-leur que les loix de la Nature sont d'une exécution

facile ; que la vie eſt douce & ſimple, quand on les ſuit ; amere & embarraſſée, quand on s'en rapporte plus à l'opinion qu'à la Nature. Qu'ils apprennent de toi à détruire leurs paſſions, ou du moins à les modérer.

Eh ! plût aux Dieux que vos ſophiſmes ne fuſſent qu'inutiles ! ils ſont dangereux. Je pourrois démontrer que ces ſubtilités énervent & rapetiſſent les plus beaux génies. Quelles armes offenſives & défenſives nous donnez-vous pour combattre la fortune ! Voilà donc la route du bien ſuprême ! Votre philoſophie n'eſt qu'un dédale de chicanes ténébreuſes, malhonnêtes, aviliſſantes pour ceux mêmes qui vivent de procès. Quand, à force d'arguties, vous induiſez ſciemment en erreur les gens de bonne foi, quel eſt votre deſſein ? De les perdre par la forme. Mais la Philoſophie, comme un Préteur équitable, ſaura les réhabiliter. Pourquoi manquer à vos magnifiques promeſſes ? A vous entendre, l'éclat de l'or & du glaive ne devoient plus éblouir mes yeux ; animé par vos leçons, je devois fouler aux pieds tout ce qu'on déſire & tout ce qu'on redoute : & vous me ravalez aux éléments de la grammaire ! Répondez : eſt-ce par là qu'on s'éleve

jusqu'aux cieux? Car la prétention de la Philosophie, est de rendre l'homme semblable aux Dieux; c'est sur cette annonce que je vais à vos écoles: rempliſſez vos engagements. Tirez-vous donc le plutôt possible, mon cher Lucilius, de ces filets d'une philosophie trompeuse. La clarté, la simplicité, sont les ornements de la vertu. Quand nous aurions du temps de reste, encore faudroit-il le ménager pour nos besoins. Mais avec une vie si courte, pourquoi s'occuper d'études si frivoles & si superflues?

LETTRE XLIX.

De la mort. De la briéveté de la vie. Remarques sur les Dialecticiens.

C'EST être indifférent & peu ſenſible, mon cher Lucilius, que d'avoir beſoin de la vue des lieux pour ſe rappeller un ami abſent : mais il peut ſe faire que les pays où il ſe plaiſoit réveillent en nous le beſoin de ſa préſence, & que toujours vivante, mais tranquille au fond du cœur, ſa mémoire nous remue plus fortement en ces lieux. Ainſi, après la mort d'un objet chéri, la douleur, quoiqu'adoucie par le temps, ſe renouvelle à la vue de ſon eſclave, de ſa maiſon, d'un habit qu'il portoit. Cette Campanie, & ſur tout cette ville de Naples (1), qui eſt

(1) *Ecce Campania, & maximè Neapolis, Pompeiorum tuorum conſpectum, incredibile eſt, quam recens deſiderium tui fecerit.* Ce texte, qui eſt celui de l'Edition *Varior*, eſt tout-à fait inintelligible ; mais il eſt très-clair dans l'*Editio princeps*, où l'on trouve AD *Pompeiorum tuorum conſpectum.* J'ai ſuivi cette leçon, qui eſt évidemment la bonne ; car, ſi on retranche la prépoſition *ad*, il faut lire alors *conſpectus*, & non pas *conſpectum.*

à la vue de votre terre de Pompeies, tous ces objets me ramenent au moment de notre séparation. Ce n'est plus votre image, c'est vous-même que j'apperçois. Je m'arrache encore une fois des bras de mon ami : je le vois retenir (1) ses

(1) J'avois d'abord traduit ce passage sur le texte de l'Edition *Varior*; mais, en l'examinant avec plus d'attention, j'ai cru devoir m'écarter de la leçon ordinaire. Je lis donc *cohibentem lacrimas*, au lieu de *combibentem*. Cette correction, que le bon sens & les regles du goût, non moins séveres que celles de la Logique, m'avoient suggérée, auroit paru téméraire, pour ne rien dire de plus, à ces Critiques obscurs qui, pour me servir de l'expression de Séneque, usent leur vie à éplucher des syllabes; mais elle est d'autant plus sûre, &, si j'ose le dire, plus heureuse, que c'est exactement la leçon de l'Edition *princeps*. En la consultant plutôt, je me serois épargné, il est vrai, la peine de deviner, & le temps qu'exige nécessairement la restitution d'un passage corrompu: mis j'ai fini, ainsi que cela arrive dans la plupart des circonstances de la vie, par où j'aurois dû commencer.

Puisque l'occasion s'en présente, je dirai ici que ceux qui étudient les Auteurs anciens, soit pour en donner des éditions correctes, soit pour les traduire dans une autre langue, doivent avoir sans cesse sous les yeux les premieres éditions de ces Auteurs. Elles peuvent, dans une infinité d'occasions, tenir lieu de manuscrits, & sont utiles, lors même qu'elles ne levent pas entiérement la difficulté. En effet, comme dans les

larmes, & réſiſter foiblement à la douleur qui perce à travers ſes efforts. Il me ſemble que c'eſt d'hier que je vous perdis. Eh! tout le paſſé n'eſt-il pas d'hier?

---

paſſages les plus déſeſpérés, elles different preſque toujours des éditions poſtérieures, elles mettent alors ſur la voie de la vérité, en donnant lieu à des conjectures qui ne ſe ſeroient jamais préſentées à l'eſprit, ſi on n'eût pas conſulté ces anciens textes. Combien ne reſte-t-il pas encore, même dans les meilleures éditions connues des Auteurs Grecs & Latins, de paſſages obſcurs, difficiles, inintelligibles même, qui ſont très-clairs dans les *Editio princeps?* Combien la collation exacte des variantes de ces éditions, n'auroit-elle pas épargné de temps, de peines & d'ennui aux gens de goût qui étudient les Anciens, & de fauſſes conjectures aux ſavants Critiques qui les commentent? Je ſais qu'on regarde aſſez généralement ces premieres éditions comme une affaire de luxe; on prétend même que la rareté en fait tout le mérite; mais c'eſt une erreur dont ceux qui les examineront, ſeront aiſément déſabuſés. Pour moi, j'avoue que je n'ai jamais conſulté l'*Editio princeps* de Séneque (imprimée à Naples en 1475), ſans y trouver la ſolution des difficultés qui m'arrêtoient; & je ne puis trop m'étonner que Juſte Lipſe, qui, en général, a travillé utilement ſur cet Auteur, & Gronovius qui l'a publié avec les remarques de différents Commentateurs, ne citent jamais cette précieuſe édition qui, dans une infinité d'endroits où leurs notes n'expliquent rien, auroit été pour eux un guide plus ſûr, que leur habileté réelle ou ſuppoſée dans l'art de conjecturer.

Hier j'étois un enfant à l'école chez Sotion (1); hier j'ai plaidé ma premiere cause: hier j'ai cessé de vouloir plaider: hier j'ai cessé de le pouvoir. La rapidité du temps est incroyable; mais pour la sentir, il faut regarder en arriere: elle échappe à l'œil, s'il se porte au présent, parce qu'une fuite si légere ne laisse point de traces. Mon ami, tous les temps passés sont concentrés en un même espace, confondus en un seul amas, apperçus du même coup d'œil. Voilà le dépôt de la mémoire: au-delà, c'est un abîme où tout s'engloutit. Quand le tout est si court, les parties peuvent-elles être bien longues? Notre vie n'est qu'un point, & moins encore; mais ce point, la Nature l'a divisé pour lui donner une apparence d'étendue; elle y distingue l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse. Que de parties dans un atome! Il n'y a qu'un moment que je vous reconduisois; & ce moment est une grande portion de notre vie, qui ne tar-

(1) Sotion étoit un Philosophe Pythagoricien: Seneque avoit pris, dans sa jeunesse, des leçons de ce maître, on en trouve des vestiges dans ses Ouvrages. *Voyez* la Lettre 108, & la chronique d'Eusebe, sur la fin du regne d'Auguste.

dera pas à finir. Le temps me sembloit jadis moins rapide. Aujourd'hui sa course me confond, ou parce que mon terme s'approche, ou parce que je commence à voir, à calculer mes pertes: & voilà ce qui m'indigne contre certains Philosophes. Un temps qui, bien ménagé, ne pourroit suffire au nécessaire, l'employer presque tout en futilités ! Cicéron disoit que, quand on lui donneroit le double du temps, il n'en trouveroit pas pour la lecture des lyriques. J'en dis autant des Dialecticiens; ce ne sont que des fous plus tristes: du moins les Lyriques perdent le temps de bonne foi; mais ceux-là ont la manie de se croire importants. Non que j'empêche de les regarder un moment, mais de loin, sans entrer; uniquement pour n'être pas leur dupe, & se convaincre, une fois pour toutes, qu'il n'y a dans tout leur art ni utilité ni vertu secrete. Pourquoi vous tourmenter & vous dessécher sur des questions qu'il y auroit plus d'esprit à laisser qu'à résoudre? Lorsqu'on déménage à son aise & sans alarmes, on peut emballer jusqu'aux moindres effets: mais quand l'ennemi s'avance, quand le signal est donné de décamper à la hâte, la nécessité fait que le soldat jette ce qu'il avoit recueilli dans

le loisir de la paix. Je n'ai pas le temps de chercher des mots à double sens, ni de mettre à l'épreuve ma subtilité. *Voyez*, a dit le poëte, *ces peuples conjurés, ces remparts, ces portes fermées, ce fer qu'on aiguise* (1). Je n'ai besoin dans ce moment, que de courage, pour entendre sans effroi le tumulte des combats. Tandis que les femmes & les vieillards portent des pierres sur les retranchements, tandis que les guerriers en armes dans la ville, attendent ou demandent le signal d'une sortie ; tandis qu'on voit déjà briller le fer de l'ennemi, que le sol miné chancelle sous les pas des habitants, ne faudroit-il pas être fou pour se mettre, les bras croisés, à proposer des questions qui ne sont que des délires subtils, telle que celle-ci.

Vous avez ce que vous n'avez pas perdu :
Or, vous n'avez pas perdu de cornes ;
Donc, vous avez des cornes.

Eh bien, ce fou, ce seroit moi, si je me livrois à ces vaines études. On m'assiege à présent, & le péril ne vient pas du dehors ; un mur ne me sépare pas de

(1) Aspice qui coëant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis.
VIRG. *Æneid. Lib.* 8, *vers* 385, 386.

l'ennemi :

l'ennemi ; je porte en moi-même le trait de la mort. Eh ! laissez-là vos sophismes. J'ai sur les bras une grande affaire ; la mort me poursuit, la vie m'échappe : conseillez-moi. Comment m'y prendre, pour ne point fuir le trépas, ni laisser fuir la vie ? Apprenez-moi à résister aux obstacles, à me soumettre au destin. Reculez pour moi les limites du temps ; ne cessez de me répéter que ce n'est pas la longueur, mais l'emploi de la vie, qui en fait le bonheur ; qu'il est possible, & même ordinaire d'avoir vécu peu, quoique long-temps. Dites-moi, quand je vais dormir ; tu peux ne plus te réveiller : & quand je me réveille ; tu peux ne pas dormir : quand je sors, tu peux ne pas rentrer, & quand je rentre, tu peux ne pas sortir. Sur mer, la vie n'est séparée de la mort que par une planche. Mon ami, nulle part, l'intervalle n'est plus grand. La mort ne se montre pas toujours aussi près, mais elle l'est toujours. Commencez par dissiper mes ténebres. Ainsi préparé, j'en recevrai mieux vos leçons. L'homme est naturellement docile ; sa raison est imparfaite, mais perfectible. Enseignez-moi la justice, la piété, la frugalité, la double continence, celle qui n'attaque pas, & celle qui fait résister : point de détours,

j'arriverai plus vîte au terme ; car ſuivant un Poëte tragique, *le langage de la vérité eſt ſimple* (1). Gardez-vous de l'embrouiller, & ſongez que ces ſubtilités de paroles ſont incompatibles avec l'enthouſiaſme des grandes choſes.

LETTRE L.

Eloge de Lucilius. Hiſtoire d'une folle.

JE n'ai reçu votre lettre, qu'au bout de pluſieurs mois, & je me ſuis cru par là diſpenſé d'interroger le porteur ſur votre façon de vivre ; il faudroit bien de la mémoire pour s'en ſouvenir. Mais ſûrement votre conduite eſt telle, que partout où vous êtes, je ſais, ſans qu'on me le diſe, à quoi vous paſſez le temps. Je ſais que vous travaillez chaque jour à devenir plus vertueux, à réformer quelque erreur. Vous ſentez de plus en plus, que les vices ne viennent pas des choſes, mais des perſonnes. On a beau s'en prendre aux temps, aux lieux ; les années & les voyages ſont des remedes impuiſſants.

(1) Euripide, dans les Phœniciennes.

Vous savez que j'ai gardé chez moi la folle de ma femme, comme une des charges de sa succession : j'ai peu de goût pour les monstres de cette espece ; & si je veux m'amuser d'un fou, je ne vais pas le chercher bien loin, je n'ai qu'à rire de moi. Elle a perdu la vue subitement ; je vais vous dire une chose incroyable, mais très-vraie. Elle ne sait pas qu'elle est aveugle, & demande à son conducteur de la faire déménager, parce qu'on ne voit goute dans la maison.

Nous rions d'elle, & nous faisons comme elle tous les jours. Nul de nous ne convient que c'est lui qui est avare, qui est ambitieux. Les aveugles, du moins, prennent un conducteur : au lieu que nous errons sans guide, & nous disons : je ne suis point ambitieux, on ne peut vivre autrement à Rome ; je ne suis point prodigue, une grande ville exige de grandes dépenses : si je suis emporté, si ma conduite n'est pas réglée, ce n'est pas ma faute, c'est celle de ma jeunesse. Pourquoi nous abuser ? notre mal n'est pas au-dehors ; il est en nous mêmes, il est au fond de nos cœurs : s'il est difficile à guérir, c'est que nous ne le connoissons pas. Quand on l'entreprendroit sans délai ; sait-on combien dureroit la cure de

tant de maladies ? Mais on n'appelle pas même le Médecin, qui dans les commencements, auroit bien moins à faire. La jeuneſſe eſt docile, parce qu'elle eſt privée de l'expérience : elle ſuivroit les pas d'un guide éclairé. On ne ramene difficilement à la Nature, que l'homme ſoulevé contre elle. Vous rougiſſez d'apprendre la vertu ! Pour un art de cette importance, eſt-il donc humiliant de prendre un maître ? eſpérez-vous que le haſard la fera deſcendre en pluie dans votre ame ? Il faut de la peine ; mais véritablement elle ne ſera pas grande, ſi la réforme commence avant que l'ame ſoit endurcie dans le vice : encore ne déſeſpérerai-je pas même de l'endurciſſement ; il n'eſt rien qu'on ne ſurmonte avec des efforts, du ſoin, de la perſévérence. Les bois tortus peuvent être redreſſés, les poutres les plus courbes, ramollies au feu, perdent leur forme naturelle, & deviennent propres à tel uſage qu'on ſe propoſe. L'ame eſt bien autrement facile à pétrir, ſa ſubſtance eſt plus flexible & plus ſouple que les corps les plus mous. Qu'eſt-ce en effet que l'ame ? un air modifié : or, vous le ſavez, l'air eſt le plus ſubtil, & par conſéquent le plus ſouple de tous les corps. Ainſi, quoi qu'un homme ſoit dès

long-temps livré à la dépravation, n'en déſeſpérez pas pour cela ; la ſageſſe ne vient jamais qu'après la folie, elle trouve toujours les ames préoccupées ; apprendre la vertu, c'eſt déſapprendre le vice. Mais ce qui doit exciter notre ardeur, c'eſt que la ſageſſe une fois acquiſe, l'eſt pour toujours. La vertu ne ſe déſapprend pas. Le vice eſt dans l'ame une plante étrangere qui périt aiſément ; la vertu s'y trouve dans ſon terrein, & s'enracine de plus en plus : elle eſt dans l'ordre de la Nature ; le vice en eſt l'ennemi. Mais ſi la vertu une fois entrée, ne ſort plus, & ne coute pas à retenir, le premier pas vers elle, eſt le plus pénible ; parce que le premier ſentiment de la foibleſſe, eſt de craindre ce qu'elle ne connoît pas. Il faut faire violence à l'ame, pour la mettre en marche, après quoi la médecine n'a plus d'amertume : elle plaît, dès qu'elle opere. Les autres remedes ne ſont plaiſir, qu'après la guériſon ; la Philoſophie eſt à la fois agréable & ſalutaire.

LETTRE LI.

Description des bains de Baies.

CHACUN fait comme il peut, mon cher Lucilius : vous avez vu à deux pas l'Etna, cette montagne célebre de Sicile, que Valgius & Meſſala regardent comme unique ; je ne ſais pourquoi : les volcans de cette eſpece ne ſont pas rares, on en trouve même dans les plaines ; à plus forte raiſon, ſur les hauteurs, qui en ſont les foyers ordinaires, par la tendance naturelle de la flamme à s'élever. Pour moi, je ne ſuis pas ſi bien partagé. J'ai quitté Baies le lendemain de mon arrivée. Malgré ſes avantages phyſiques, c'eſt un lieu qu'on doit fuir, la débauche en a fait ſon théatre. Quoi ! faut-il prendre les lieux en averſion ? non, ſans doute : mais ſi tous les vêtements ne conviennent pas également à l'homme de bien ; ſi, quoiqu'indifférent au choix des couleurs, quelques-unes lui ſemblent incompatibles avec une vie frugale ; il eſt auſſi des régions que l'homme ſage, ou qui veut l'être, évitera, comme funeſtes aux bonnes mœurs. Songera-t-il à la retraite ? il ne

choisira pas Cancpe, quoiqu'aucune loi n'y défende la frugalité; ni Baies qui commence à devenir le rendez-vous des vices: nulle part la débauche n'eſt plus entreprenante, ne ſe met plus à l'aiſe: comme ſi la licence étoit en ces lieux une dette indiſpenſable! Dans le choix des pays, n'ayons pas ſeulement égard à la ſanté, mais aux mœurs. Je ne voudrois demeurer ni ſur une place d'exécutions, ni dans une taverne. Qu'ai-je beſoin de voir des ivrognes chanceler ſur le rivage, & des repas ſur l'eau, & des concerts dont le lac entier retentit, & mille autres excès que, comme s'il n'y avoit plus de loix pour elle, la débauche n'oſe pas ſeulement commettre, mais afficher? Il faut les fuir, ces amorces du vice, au lieu de les aller chercher. Fortifions nos cœurs, arrachons-les aux appas de la volupté. Un ſeul quartier d'hiver ſuffit pour amollir Annibal: ce héros, invincible aux neiges des Alpes, fut énervé par les délices de la Campanie; après avoir triomphé des Romains, il ſuccomba ſous les vices. Comme lui, nous avons une guerre à ſoutenir, mais une guerre qui ne nous laiſſe ni relâche, ni repos. Commençons par mettre la volupté hors

de combat: vous le voyez, elle asservit les cœurs même les plus farouches. Comprenez bien toute l'étendue de votre tâche, & vous sentirez que la langueur & la molleſſe vous ſont interdites. Que m'importent ces bains d'eau chaude, où une vapeur brûlante épuiſe les corps par une tranſpiration forcée? le vrai ſudorifique, c'eſt l'exercice. Si, comme Annibal, nous interrompions le cours de nos campagnes, ſi renonçant à la guerre, nous ne ſongions qu'à prendre ſoin de nos corps, n'auroit-on pas raiſon de blâmer cette nonchalance déplacée, ſi dangereuſe après la victoire, & à plus forte raiſon, quand on aſpire à vaincre? Eh bien! nous avons moins de loiſir encore, que les ſoldats de Carthage; plus de riſque à reculer, plus de peine à marcher en avant. Je ſuis en guerre avec la fortune, & bien réſolu de ne pas me ſoumettre: je ne reçois pas ſon joug; je fais plus, j'oſe le ſecouer. Suis-je dans le cas de me laiſſer ammollir? Si je cede au plaiſir, il faudra céder à la douleur, à la fatigue, à l'indigence: l'ambition & la colere ne tarderont pas à prétendre les mêmes droits. Entre toutes ces paſſions, je ſerai partagé, ou plutôt, déchiré. Je peux être libre, j'y travaille,

Vous me demandez ce que c'eſt qu'être libre ? C'eſt de ne dépendre ni des choſes, ni du deſtin, ni des événements, ni de la fortune. Au moment même où je ſentirai qu'elle eſt la plus forte, elle n'aura plus de force : ſouffrirois je ſes caprices, quand la mort eſt dans mes mains ? occupé de ces grands objets, choiſiſſez un pays auſſi pur, auſſi ſérieux que vos penſées. Une habitation trop délicieuſe nous rend trop délicats : les lieux mêmes, n'en doutez pas, influent ſur les hommes. Les bêtes de charge s'accommodent de tous les chemins, quand leur ſabot s'eſt endurci ſur un ſol raboteux ; s'il n'a foulé que l'herbe tendre des marécages, il s'uſe en peu de temps. Les guerriers robuſtes viennent des pays montueux ; la ville ne fournit que des ſoldats efféminés. Le Villageois qui laiſſe le ſoc pour l'épée, n'eſt rebuté d'aucune fatigue ; le Citadin, luiſant d'eſſences & de parfums, ſuccombe dès la premiere marche Un climat rude & ſauvage affermit l'ame, la rend propre aux grands efforts. Literne étoit, pour Scipion, un exil plus convenable que Baies. Un tel homme ne devoit pas faire une chûte ſi molle. Marius, Pompée, Céſar, les premiers Romains que la Fortune revêtit du pouvoir ſuprê-

me, se bâtirent, il est vrai, des maisons à Baies, mais sur la cime des montagnes. Il y avoit quelque chose de plus militaire à dominer ainsi sur une vaste étendue de terrein. A voir la position, le site, la forme de ces édifices, on les eût moins pris pour des maisons de plaisance, que pour des fortereſſes. Pensez-vous que jamais Caton se fût établi à Utique, pour y voir des femmes adulteres naviger sous ses yeux? pour admirer des barques de toute espece & de toute couleur, sur un lac parsemé de roses? pour entendre, pendant la nuit, les concerts bruyants, & des chansons lubriques? N'eût-il pas mieux aimé passer le reste de sa vie dans un retranchement (1), qu'une seule nuit

(1) Je lis ici, conformément à l'Editio princeps, *quàm unam noctem inter talia duxiſſe?* Cette leçon est infiniment meilleure que celle de l'Editio Varior, où l'on trouve *vallum, quod in unam noctem manu juâ duxiſſet?* Juste Lipse, qui avoit plus d'erudition que de goût, ne s'est pas apperçu que le texte étoit corrompu dans cet endroit, & il a fait une note pour expliquer l'usage auquel il prétend que Séneque fait allusion dans ce passage; mais la leçon de l'*Editio princ.* rend cette note absolument inutile: la pensée de Séneque devient alors aussi claire, qu'elle étoit froide & déplacée dans toutes les éditions qui ont suivi la premiere.

en pareille ſociété ? N'en doutons pas ; il vaut mieux pour un homme, être éveillé par la trompette, que par une ſymphonie.

En voilà aſſez contre Baies ; mais jamais aſſez contre les vices. Je vous en conjure, mon cher Lucilius, pourſuivez les vôtres ſans meſure & ſans fin, attendu qu'ils ne connoiſſent ni fin, ni meſure. Arrachez ces vautours qui rongent votre cœur ; & , s'il n'y a pas d'autre moyen, arrachez plutôt votre cœur avec eux : mais ſur-tout chaſſez les voluptés, vos plus cruelles ennemies ; ſemblables à ces brigands que les Egyptiens appellent *Philetes*, elles n'embraſſent que pour étouffer.

LETTRE LII.

Des différentes espèces de Sages.

QUEL est donc, mon cher Lucilius, cet ennemi secret qui nous force de revenir sur nos pas, quand nous allons avancer, quand nous reculons; qui toujours aux prises avec notre ame, n'y souffre pas de volonté fixe? L'homme flotte sans cesse de projets en projets: il ne veut jamais librement, jamais absolument, jamais constamment. C'est, dites-vous, la folie, dont tous les goûts sont contradictoires ou passagers. Mais, quand donc? mais, comment nous détacher de la folie? Le pouvons-nous par nous-mêmes? Hélas! nous sommes trop foibles. Il nous faut un bras secourable qui nous tire de l'abime. Epicure parle de quelques Sages qui, sans aide, sont parvenus à la sagesse, en ont trouvé la route. Ces Génies originaux, capables de se soutenir, de se produire eux-mêmes, sont les premiers objets de ses éloges. D'autres ont besoin de secours: ils n'iroient pas, si l'on ne marchoit devant eux; mais ils sont en état de suivre un

guide : tel étoit Métrodore. Cette classe a son mérite, mais elle n'occupe que le second rang : n'aspirons pas à la premiere ; trop heureux, si l'on nous reçoit dans celle-ci. Ce n'est pas un chétif avantage de pouvoir être sauvé par un bienfaiteur ; c'est déjà beaucoup de le vouloir. Il est encore une autre classe, c'est la troisieme, qui n'est pas non plus à dédaigner : ce sont les hommes qu'on ne pousse à la vertu, que par contrainte & par violence. Dans cette classe, il ne suffit pas d'un guide ni d'un bras, il faut un aiguillon. Voulez-vous un exemple ? Epicure cite Hermachus. Il félicite Métrodore ; mais Hermachus l'étonne. Quoique, parvenus tous deux au même but, il est plus glorieux d'avoir pu réussir avec une matiere plus rebelle. Supposons deux édifices, pareils en hauteur, en grandeur, en magnificence : l'un établi sur un sol ferme, s'est élevé promptement : les fondations de l'autre, dénuée d'appui, s'écrouloient dans un terrein mobile & fangeux, c'est à force de peine qu'on a gagné le tuf. Le travail de l'Architecte se montre à découvert dans le premier ; dans le second, il est en partie caché sous terre. Voilà les hommes. Certains caracteres s'élevent aisément à la

perfection ; d'autres exigent des préparatifs, des efforts, des fondations profondes. Il eſt plus heureux d'avoir moins à lutter ; mais plus méritoire de vaincre un naturel indocile, & d'entraîner ſon ame, plutôt que de la mener à la perfection. Cet état de peine & de fatigue, n'en doutez pas, mon ami, c'eſt le nôtre ; nous marchons d'obſtacle en obſtacle ; il faut combattre, chercher du ſecours. A qui le demander ? A qui vous pourrez. Adreſſez-vous, même aux Anciens : ils ont du loiſir, & les morts peuvent auſſi bien vous aider que les vivants. Mais, parmi ceux qui vivent, ne choiſiſſez pas ces charlatans qui débitent rapidement de grands mots, qui rebattent des lieux communs, & dreſſent des treteaux dans une école. Choiſiſſez le Sage, dont la conduite eſt une leçon ; qui dit ce qu'il faut faire, & le prouve en le faiſant ; ce qu'il faut fuir, & n'eſt jamais ſurpris dans les fautes qu'il a condamnées. Prenez un guide qui gagne plus à être vu qu'entendu. Non que je vous empêche d'ecouter ceux-mêmes dont la porte eſt ouverte, & qui font métier de parler en public ; pourvu toutefois qu'ils ſe propoſent, non pas de capter une vaine célébrité, mais de former des Sages, &

de le devenir. Quelle honte pour la Philosophie, de mendier les acclamations ! Le malade loue-t-il son Chirurgien dans l'amputation ? Qu'on sache se taire, écouter, se prêter au traitement. Des cris ! Je ne veux entendre que ceux de la douleur, quand je presserai vos vices. Voulez-vous témoigner, par vos acclamations, que vous êtes attentif & touché de la grandeur des objets ? A la bonne heure. Mais que vous ayez la prétention de juger, d'applaudir à qui vaut mieux que vous, jamais je ne le souffrirai. Les disciples de Pythagore étoient tenus à cinq ans de silence Pensez-vous qu'avec le droit de parler, ils obtenoient celui de louer ? Que je plains un insensé qui sortiroit mécontent de son école, s'il n'étoit reconduit par les acclamations d'une multitude ignorante. Le beau triomphe, d'être loué par des gens qu'on ne daigneroit pas estimer ! Fabianus parloit en public ; mais on l'écoutoit avec décence. Quelquefois une acclamation s'élevoit, mais produite par la grandeur des idées, & non par les charmes d'une période habilement terminée par une chûte mélodieuse. Sachons mettre de la différence entre les applaudissements de l'école & ceux du théâtre ; fachons que la louange

même a ſa licence. En Phyſique, tous les phénomenes, pour un œil obſervateur, ſont ſignes les uns des autres : en Morale auſſi, la moindre indication ſuffit pour juger des caracteres. La démarche, le geſte, quelquefois une réponſe, un doigt porté à la tête, un coup d'œil, annoncent un débauché. L'homme cauſtique ſe décele par ſon ris; le fou, par ſon air & ſa contenance; chaque vice a ſes traits & ſa phyſionomie. Voulez-vous connoître un homme : regardez comment on le loue. Mille bras s'agitent autour d'un Philoſophe, mille mains ſe heurtent à ſa droite, à ſa gauche, au-deſſus de ſa tête : prenez-y garde, ce n'eſt pas là un panégyrique, c'eſt une oraiſon funebre. Eh ! gardez toutes ces démonſtrations pour les arts qui cherchent des ſuffrages: la Philoſophie ne veut que des reſpects. Si nous permettons aux jeunes gens un moment d'enthoſiaſme, qu'il ſoit involontaire; qu'ils ne rompent le ſilence, que parce qu'ils ne peuvent plus le garder. Une pareille louange eſt un aiguillon pour eux, & une exhortation pour l'auditoire. Je ſuppoſe toujours qu'ils ſont émus par les choſes, & non par l'arrangement des mots. L'éloquence eſt nuiſible, quand elle abandonne les

intérêts de la vertu pour les siens. J'en reste là pour le présent. Il faudroit un traité à part, pour enseigner l'art de parler au Peuple; les libertés qu'on peut lui permettre, ou se permettre avec lui. Il en résulteroit que la Philosophie a beaucoup perdu à s'être trop familiarisée. Non qu'elle ne puisse se montrer; mais il lui faudroit un Sanctuaire, au lieu d'une place; des Prêtres, au lieu de vils courtiers.

LETTRE LIII.

Que peu de gens connoissent leurs défauts. Le Sage, égal aux Dieux.

QUE ne me persuadera-t-on pas? on m'a persuadé de m'embarquer. En partant, la mer étoit calme: il est vrai qu'au ciel des nuages noirs annonçoient du vent ou de la pluie: mais je crus, malgré ces menaces, pouvoir dérober à la tempête un trajet aussi court, que celui de Naples à Pouzolle. Pour arriver plus vîte, au lieu de suivre les détours de la côte, je cinglai vers Nesis, par la haute mer: j'étois si avancé, qu'il me devenoit égal d'aller ou de revenir. Tout-à-coup le

calme qui m'avoit séduit, disparoît. La tempête n'étoit pas encore formée, elle se préparoit, & les flots rouloient plus pressés. Je priai le pilote de moiller à la premiere côte : il me dit qu'elles étoient toutes escarpées, inabordables, & que dans la tempête il ne craignoit rien tant que la terre ; mais j'étois trop malade, pour songer au péril. Des nausées lentes & sans effet, qui me remuoient la bile, sans la chasser, rendirent mes sollicitations plus pressantes, & je forçai le pilote bon gré mal gré, de gagner le rivage. Enfin nous y touchons, j'oublie les préceptes de Virgile ; & sans attendre qu'on tourne la proue vers la mer, qu'on jette l'ancre du haut de la poupe, je me rappelle mon ancien métier, & m'élance dans la mer, comme un brave nageur, sans quitter mon manteau. Imaginez ce que j'ai souffert, pour gravir les rochers, pour trouver une route, pour m'en frayer une. J'ai senti que les Marins n'ont pas autant de tort de craindre la terre. On ne croiroit pas toutes les fatigues que j'ai eu à soutenir, & je ne pouvois me soutenir moi-même. Non, mon ami, cet Ulysse, malgré tous ses naufrages, n'étoit pas si mal que moi avec Neptune. Je ne sais s'il éprouvoit des nausées ; mais du moins,

ſes voyages ne durerent que dix ans ; il m'enfaudroit plus de vingt pour la moindre traverſée.

Quand le mal de mer m'eût enfin quitté, & vous ſavez qu'il ne s'en va pas avec la mer ; quand une onction ſalutaire eût refait mes membres, je me mis à réfléchir ſur la négligence de l'homme. Il vit ſans penſer, même à ſes infirmités corporelles, qui pourtant ſe font quelquefois ſentir ; encore moins à celles de l'ame, qui ſe cachent bien mieux, & n'en ſont que plus graves. On s'étourdit ſur un léger mouvement de fievre ; elle s'accroît, elle s'allume : c'eſt alors ſeulement qu'elle arrache, à l'homme le plus fort & le plus endurant, l'aveu de ſon mal. On ſent de la douleur au pied, des pointes aux articulations : on s'en impoſe, on s'imagine une entorſe, une foulure cauſée par quelque effort : en un mot, on cherche un nom quelconque, tant que la maladie n'eſt pas décidée ; mais quand elle ſe fixe à l'orteil, il faut bien avouer que c'eſt la goutte. Dans les maladies de l'ame, tout le contraire : on les ſent d'autant moins, qu'elles ſont plus ſérieuſes. N'en ſoyez point ſurpris, mon cher Lucilius. Quand on eſt aſſoupi légérement, & qu'on ne fait que rêva[illegible]

on ſonge quelquefois, en dormant, que l'on dort. Mais un ſommeil profond anéantit juſqu'aux ſonges, interdit à l'ame tout uſage de ſon intelligence. Pourquoi donc ne convient-on point de ſes vices? C'eſt qu'on les a. Il faut être éveillé, pour raconter ſes ſonges; & guéri de ſes vices, pour les avouer. Eveillons-nous donc, ſi nous voulons condamner nos erreurs. C'eſt la Philoſophie qui nous réveillera, elle ſeule peut diſſiper un ſommeil létargique. Dévouez-vous tout entier à ſon ſervice; vous êtes digne d'elle, elle eſt digne de vous: volez dans les bras l'un de l'autre; renoncez à toute autre affaire, mais renoncez-y fortement, avec éclat. N'allez pas philoſopher à demi. Si vous étiez malade, vous renonceriez à toute affaire, publique ou domeſtique; nul accuſé ne vous toucheroit aſſez, pour obtenir votre aſſiſtance; vous n'auriez d'autre ſoin que de vous guérir au plutôt. Eh bien, mon ami! n'en ferez-vous pas autant pour la ſageſſe? Rompez vos liens; que tous vos moments ſoient pour elle: vous la manquez, ſi vous êtes préoccupé. La Philoſophie eſt impérieuſe, elle donne l'heure, & ne la prend pas; elle ne veut pas être en ſecond, mais l'objet principal, mais la ſouveraine;

elle paroît, & veut qu'on obéiſſe. Les habitants d'une ville offroient à Alexandre une partie de leur territoire & la moitié de leurs biens. Je ne ſuis pas venu en Aſie, leur dit-il, pour recevoir ce que vous me donnerez, mais pour vous laiſſer la part qu'il me plaira. La Philoſophie, comme Alexandre, vous dit: je ne prétends pas recevoir le temps que vous aurez de trop; contentez-vous de la part que je vous ferai.

Que la Philoſophie ſoit donc l'unique objet de votre penſée, votre unique amie, votre ſoutien; bientôt un intervalle immenſe vous ſéparera des autres hommes; vous devancerez tous les mortels, & les Dieux vous devanceront de fort peu. Quelle ſera donc la différence entre eux & vous? Ils dureront plus long-temps que vous. Mais qu'il faut d'habileté, pour renfermer tout dans un point! Un petit nombre d'années eſt autant pour le Sage, que l'éternité pour les Dieux; il a même un mérite de plus; la ſageſſe des Dieux eſt due à leur nature, & non à leurs efforts. Le ſublime alliage! rencontrer dans le même ſujet, la foibleſſe de l'homme, & la ſécurité d'un Dieu! Que la Philoſophie a de force contre les attaques du ſort! invulnéra-

ble, armée de toute piece, impénétrable comme un rocher, elle ne fait que ſecouer ſa robe, & les fleches tombent ſans force à ſes pieds : d'un ſouffle, elle repouſſe le trait contre l'ennemi qui l'a lancé.

LETTRE LIV.

Maladie de l'Auteur. Le Sage ne craint point la mort.

Au bout d'un intervalle aſſez long, mon mal vient de me reprendre. Lequel ? direz-vous. Vous avez raiſon de le demander, car tous les maux me ſont connus. Il en eſt un pourtant dont je ſuis plus particuliérement affecté : ſon nom eſt grec ; je ne ſais pourquoi : notre mot latin *ſuſpirium* le déſigneroit aſſez bien (1). Ce mal eſt violent comme un orage, & paſſe de même ; ſa durée n'eſt guere que d'une heure, car on n'expire pas longuement.

(1) Si la maladie dont Séneque ſe plaint ici, eſt l'*aſthme*, ou celle que les Grecs déſignoient ſous le nom d'*orthopnée*, dont les accès étoient plus courts que ceux de l'aſthme, il paroît que ce mal eſt ce qu'on appelle *étouffements*.

J'ai essuyé toutes les maladies, incommodes & dangereuses, mais je n'en connois pas de plus insupportable. Pourquoi ? c'est que les autres ne sont que des maladies, au lieu que celle-là est une véritable agonie. Aussi les Médecins l'appellent-ils la *méditation*, ou le prélude de la mort : & souvent dans ces efforts, la vie peut s'en aller. Vous me croyez bien content d'être échappé ; si je regardois la cessation du mal comme de la bonne santé, je serois aussi ridicule, qu'un plaideur qui, pour avoir obtenu un délai, croiroit son procès gagné. Mon ami, au fort même de l'étouffement, je n'ai pas cessé de me fortifier de pensées courageuses & consolantes. Eh, quoi donc! me disois-je, la mort revient tant de fois à la charge ! qu'elle se décide : je l'ai déja éprouvée plus d'une fois. Quand cela ? me direz-vous : avant de naître. La mort, c'est n'être pas ce qu'on étoit auparavant. Je connois cet état : après moi, ce sera comme avant. Si l'on souffre après la mort, on auroit souffert avant de naître : mais nous ne sentions pas de mal. Dites-moi, ne faudroit-il pas être insensé, pour trouver plus malheureuse une lampe, quand elle est éteinte, que lorsqu'elle n'étoit pas allumée. Eh bien ! nous som-

mes des lampes : la nature nous allume & nous souffle. Dans l'intervalle, il y a quelques maux à souffrir ; en deçà & au delà, une sécurité profonde. Notre erreur, mon cher Lucilius, c'est de ne voir le trépas qu'à la suite de la vie : il est avant comme après. Qu'importe de ne pas commencer, ou de finir ? L'effet est toujours le même ; il consiste à n'être pas. Voilà les exhortations que je m'adressois intérieurement : car la parole m'étoit interdite. Peu à peu je ne me sentis plus oppressé, mais haletant : la maladie me laissa de plus longs repos, & cessa tout-à-fait : mais l'impression dure encore. Ma respiration n'est pas aussi libre qu'à l'ordinaire : je sens toujours de l'embarras & de la gêne. La maladie fera comme elle voudra, pourvu qu'elle ne se jette pas sur mon ame. En attendant, recevez ma protestation. L'heure fatale ne me causera pas d'effroi : j'y suis tout préparé : ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense. Sans doute, il seroit plus beau de ne pas craindre la mort, dans un temps où l'on trouve de l'agrément à vivre. Quel mérite y a-t-il à sortir, quand on vous chasse ? Il y en a pourtant. On me chasse ; mais je m'en vais de bon gré : ou plutôt, on ne chasse point le Sage. Etre chassé, c'est

c'eſt partir malgré ſoi : & le Sage ne fait rien, malgré lui. Il ſe dérobe à la néceſſité, parce qu'il veut ce qu'elle le forceroit de faire.

LETTRE LV.

Deſcription de Baies & de la maiſon de Vatia.

JE deſcends de litiere, auſſi las que ſi j'avois fait à pied tout le chemin que j'ai fait aſſis. Il eſt fatiguant de ſe faire long-temps porter, & d'autant plus fatiguant, que la Nature y répugne : elle nous a donné des jambes pour marcher, comme des yeux pour voir. C'eſt la molleſſe qui nous affoiblit ; à force de ne pas vouloir, on finit par ne pas pouvoir. Cependant j'avois beſoin de me ſecouer, pour faire couler la bile, ſi c'eſt elle qui me ſuffoque ; ou pour raréfier l'air de mes poumons, s'il eſt devenu trop denſe par quelque cauſe que j'ignore. Je me ſuis bien trouvé de la voiture, j'ai continué : le lieu m'invitoit. Entre Cumes & la campagne de Servilius Vatia, le rivage ſe courbe en un chemin étroit, reſſerré d'un côté par la mer, & de l'autre, par le lac. Une

tempête récente en avoit raffermi le sol : car, vous le savez, la tempête, par ses flots pressés & continus, applanit le terrein ; un trop long calme le désunit, en privant les sables de l'humidité qui leur sert de lien. Cependant je me mis, suivant mon usage, à chercher autour de moi quelques sujets d'instruction, & mes yeux se portèrent sur la maison de campagne que possédoit autrefois Vatia. Là vieillissoit ce riche Prétorien, qui ne fut célebre que par son oisiveté, pour laquelle on l'estimoit heureux. Quand l'amitié d'Asinius Gallus perdoit quelque Romain ; quand les ennemis de Séjan, & ensuite ses partisans, étoient immolés ; à chaque victime, on s'écrioit : *O Vatia ! tu possedes seul l'art de vivre.* Il ne savoit que se cacher, & la différence est grande entre le repos & l'indolence. Pour moi, du vivant de Vitia, je ne passois jamais devant cette maison, sans dire ; *ci-git Vatia.* Mais la Philosophie, mon cher Lucilius, a quelque chose de si sacré, de si vénérable, qu'on chérit jusqu'à l'imposture qui lui ressemble. L'homme oisif aux yeux du peuple, est un Philosophe retiré du monde, libre de soins, satisfait de lui-même, ne vivant que pour lui; avantages qui ne conviennent à personne,

qu'au vrai Sage. C'eſt lui qui n'eſt troublé d'aucune inquiétude, & qui ſait vivre pour lui-même ; car il ſait vivre, & c'eſt le point eſſentiel. Mais fuir les perſonnes & les choſes, mais s'exiler pour le mauvais ſuccès de ſes paſſions, ſe dérober au ſpectacle du bonheur d'autrui, ſe cacher de peur, comme un animal foible & timide : ce n'eſt pas là vivre pour ſoi ; c'eſt vivre pour la crapule, pour le ſommeil, pour la débauche. On ne vit pas pour ſoi, dès qu'on ne vit pour perſonne. Et pourtant la conſtance, la perſévérance ſont des vertus ſi belles, que la pareſſe même en impoſe, quand elle eſt ſoutenue. Pour la maiſon, je n'en puis rien dire de poſitif : je ne connois que la façade & les dehors, que peut voir, comme moi, le premier paſſant. J'ai remarqué deux cavernes, d'un travail immenſe, d'une grandeur conſidérable, d'une ſtructure pareille, l'une impénétrable au ſoleil, l'autre brûlée de ſes rayons juſqu'au ſoir. Un bois de platanes eſt traverſé par un ruiſſeau ; une eſpece d'Euripe qui communique, d'un côté, à la mer, de l'autre, au lac Acheruſe, & que j'ai trouvé poiſſonneux, malgré les pêches qu'on y fait de temps en temps. Néanmoins, on le ménage, quand la mer eſt

tenable : si la tempête laisse du loisir aux pêcheurs, ils tendent leurs filets à la proie qui s'y présente. Le principal mérite de la maison, c'est le voisinage de Baies : elle en a les avantages, sans les inconvénients. Telles sont les qualités que je lui connois. Ajoutons que c'est une campagne de toutes les saisons. Exposée au zéphyr, elle n'en reçoit pas seulement le souffle, elle le regarde, & en prive la ville de Baies. Je trouve que Varia n'étoit pas si mal avisé de choisir cette retraite : elle convenoit à l'indolence de sa vieillesse. Quoiqu'après tout, le lieu ne contribue guere au bonheur : c'est l'ame qui donne du prix à tout. J'ai vu le chagrin habiter des campagnes délicieuses ; j'ai vu le trouble des affaires au sein de la solitude. Soyez-en donc sûr, mon ami : le mal-aise que vous sentez, ne vient pas de ce que vous n'êtes pas en Campanie. Et pourquoi n'y êtes-vous pas ? Envoyez vers moi vos pensées ; on peut voir ses amis, quoiqu'absents, & les voir aussi souvent, aussi long-temps qu'on le veut. Ce plaisir, le plus grand de tous, on le goûte encore mieux quand on est éloigné. La présence nous rassasie : après avoir quelquefois conversé ensemble, assis ou en se promenant, une fois séparé, l'on se croit dispensé de songer à

l'ami qu'on vient de quitter. Ce qui doit nous faire supporter l'absence avec moins de regret; c'est que, pour être absents, deux amis n'ont pas besoin d'être éloignés. Comptez d'abord les nuits pendant lesquelles ils sont séparés, ensuite les occupations qui les appellent, chacun de son côté, puis les études solitaires, les voyages à la campagne; & vous verrez que l'éloignement nous prive de peu de choses.

C'est dans le cœur, qu'il faut posséder son ami: là, jamais d'absence; l'ami qu'on désire, on peut le voir tous les jours. Ainsi, étudiez avec moi, soupez avec moi, promenez-vous avec moi. Nous vivrions trop à l'étroit, sans l'imagination à qui rien n'est fermé. Mon ami, je vous vois, je vous entends, je vous quitte si peu, qu'à présent même, ce que je vous écrits, je doute si c'est une lettre ou un billet.

LETTRE LVI.

Séjour de l'Auteur à Baies. Que l'on peut étudier, même au sein du tumulte.

JE vous proteſte que le ſilence n'eſt pas auſſi néceſſaire qu'on le croit, pour la méditation. Mille cris confus retentiſſent autour de moi. Je loge au-deſſus d'un bain. Figurez-vous toutes les eſpeces de bruits qui peuvent importuner les oreilles. Ce ſont des Athletes qui s'exercent, qui balancent leurs bras chargés de maſſes de plomb; qui pouſſent des gémiſſements, quand ils ſuccombent à la fatigue, ou feignent d'y ſuccomber; des ſifflements & des ſoupirs profonds, quand ils laiſſent échapper leur haleine longtemps retenue. Si le haſard y amene un de ces baigneurs vulgaires, qui ſe borne à l'onction la plus commune; j'entends le bruit du frottement, & le ſon varie, ſuivant que ſa main frappe ou du creux ou du plat. C'eſt bien pis encore, s'il ſurvient un joueur de paume, qui commence une partie réglée: ajoutez les ivrognes, les filous pris ſur le fait, & les chanteurs qui ne trouvent leur voix belle que dans le bain; le bruit de l'onde agi-

tée, toutes les fois qu'on entre dans la cuve. Au milieu de ce vacarme, qui seroit insupportable, n'eût-il que l'inconvénient d'être enfermé, représentez-vous un épileur qui, pour se faire mieux remarquer, tire de son gosier un sifflement grêle, & ne cesse pas, qu'il n'ait trouvé des aisselles à épiler, un patient à faire crier en sa place. Représentez-vous enfin tous les marchands des tavernes, pâtissiers, charcutiers, confiseurs, qui chacun, ont leur modulation particuliere, pour crier leur marchandise. Il faut, direz-vous, que je sois sourd ou de fer, pour n'être pas distrait par tant de sons confus & discordants, tandis que notre ami Crispus mouroit d'impatience, au seul bruit de ses clients dans son vestibule. Pour moi, tous ces bruits ne me font guere plus d'impression, que celle d'une eau qui roule ou qui tombe. L'on nous dit cependant qu'une ville fut déplacée (1), pour la seule raison que les habitants ne pouvoient soutenir le fracas des cataractes du Nil. Les discours me causent plus de distraction, que les bruits: ils attirent la pensée, tandis que les bruits ne font que remplir & frapper l'oreille.

(1) *Voyez* Séneque, *Natural. Quart. l.* 4, *c.* 2.

Entre ces bruits qui m'étourdiſſent, ſans me détourner, je compte ceux des charriots roulants, d'un forgeron logé chez moi, du ſerrurier voiſin, d'un acteur qui répete & déclame au ſon de la flûte. Les ſons intermittents m'incommodent encore plus que les ſons continus. Mais je me ſuis tellement endurci, que j'entendrois, même ſans émotion, le chef des rameurs, de ſa voix de tonnerre, leur preſcrire la meſure. Je force mon eſprit à ſe fixer ſur lui-même, ſans ſe porter au dehors. La Nature entiere peut retentir autour de moi, pourvu que dans mon ame il n'y ait point de tumulte, point de querelle entre le déſir & la crainte, point de diſcorde entre l'avarice & la débauche, point de combats entre tant d'intérêts divers. Un profond ſilence regne dans toute la région: que m'importe? ſi mes paſſions ſont en tumulte. Le Poëte a tort de dire que *la nuit a répandu le calme dans la Nature* (1). Il n'y a point de calme, s'il n'eſt le fruit de la raiſon. La nuit n'ôte pas les inquiétudes, elle ne fait que les ſuſpendre, ou plutôt les changer. Pour les méchants,

(1) Omnia noctis erant placidâ compoſta quiete
VARRON.

les nuits sont orageuses comme les jours. Le vrai calme est celui de la bonne conscience. Voyez ce riche qui cherche le sommeil dans le silence de son vaste Palais : ses oreilles ne sont frappées d'aucun bruit : la foule de ses esclaves est muette ; & si l'on approche de son lit, ce n'est que sur la pointe du pied : néanmoins il s'agite, il se retourne, il cherche à attraper un moment du sommeil le plus léger : il n'a rien entendu, & se plaint qu'on l'étourdit. C'est son ame qui bourdonne à ses oreilles : voilà les cris à étouffer, la révolte à réprimer. Ne croyez pas l'ame tranquille, parce que le corps repose : souvent le sommeil n'est qu'un trouble d'une autre espece. Quand on sent le malaise, l'ennui de soi-même, inséparables de l'oisiveté ; le seul remede, c'est l'action, c'est la secousse que procure un travail honnête. Les habiles généraux n'en connoissent pas d'autre contre la désobéissance des troupes : ils ne les contiennent qu'à force de fatigues, d'expéditions militaires : ainsi en haleine, elles n'ont pas le temps de se débaucher, & la maxime la plus incontestable, c'est que tous les vices du désœuvrement, l'occupation les dissipe. Quelquefois l'ennui des affaires, les dégoûts d'un poste infructueux & pé-

nible, nous jettent dans la retraite : nous croyons alors l'aimer ; mais, dans cet exil où la peur & la fatigue nous avoient relégués, l'ambition vient rouvrir toutes nos plaies : c'eſt qu'elle n'étoit pas anéantie ; elle étoit ſeulement fatiguée, rebutée par les mauvais ſuccès. J'en dis autant de la débauche. On la croiroit ceſſée ; notre table eſt plus frugale, nos dépenſes mieux réglées : c'eſt alors qu'elle nous ſollicite ; les plaiſirs qu'elle avoit quittés, ſans y renoncer, elle les convoite, & plus fort que jamais, parce qu'elle ſe cache mieux. En effet, les vices déclarés ſont moins graves ; de même que les maladies qui touchent à la guériſon, quand elles cauſent des éruptions, quand elles manifeſtent leur violence.

Ainſi, n'en doutez pas, l'avarice, l'ambition, les autres maladies de l'ame, ne ſont jamais plus funeſtes, que dans le calme apparent d'une fauſſe guériſon : on ſe croit hors d'affaire ; on en eſt loin. Si nous ſommes de bonne foi, ſi la retraite eſt ſonnée, ſi l'apparence ne ſéduit plus nos cœurs ; je le répete, rien ne pourra nous diſtraire : la voix des hommes, le chant des oiſeaux, n'interrompront point nos penſées honnêtes : elles auront trop de conſiſtance, trop de ſolidité. Tant que

les bruits du dehors intéressent l'ame, c'est qu'elle n'est pas assez ferme, assez retirée en elle-même; il lui reste quelqu'inquiétude, quelque vieille peur qui entretient sa curiosité. Ecoutons Virgile qui fait dire à son héros; *moi, que ni les traits, ni les bataillons des Grecs ne pouvoient effrayer, maintenant le moindre souffle m'épouvante, tout bruit m'alarme & me fait trembler pour celui qui m'accompagne, & pour le fardeau que je porte* (1).

Dans ces vers, vous voyez d'abord la peinture d'un Sage que rien n'émeut; ni les traits qui brillent dans l'air, ni les armes entrechoquées du plus épais bataillon, ni le fracas des villes qui s'écroulent. Vient ensuite un homme sans expérience: il craint pour sa fortune, le moindre bruit l'épouvante; les paroles sont pour lui des menaces, un mouvement léger le glace d'effroi: c'est son bagage qui le rend timide. Choisissez un de ces hommes fortunés, qui traînent à leur

(1) Et me, quem dudum non ulla injecta movebant
Tela, neque adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
Suspensum, & pariter comitique onerique timentem.

VIRG. *Æneid.* vers. 726 & seqq.

ſuite tant de riches effets ; vous le verrez, comme le héros de Virgile, craindre *pour ſon fardeau* (1).

Mon ami, l'ordre régnera dans votre ame, quand vous ſerez ſourd à tous les cris ; quand nulle voix ne vous tirera de vous-même, ni celle de la flatterie, ni celle de la menace, ni un mélange confus de vaines clameurs. Mais, dites-vous, ne ſeroit-il pas plus ſimple de s'éloigner du tumulte ? oui, ſans doute : auſſi je vais déloger ; mais je voulois m'éprouver & m'exercer. Pourquoi reſter plus longtemps à la torture ? le remede d'Ulyſſe eſt ſi facile ! & il garantit ſes compagnons du chant même des Sirenes.

(1) *Comitique onerique timentem.*

Enée portoit ſon pere Anchiſe ſur ſes épaules & menoit ſon fils Aſcagne par la main.

LETTRE XVII.

Qu'on n'eſt pas maître de ſes premiers mouvements.

OBLIGÉ de retourner de Baies à Naples, je me laiſſai perſuader ſans peine que la mer étoit orageuſe, pour n'en pas faire une ſeconde épreuve; mais la pluie avoit tellement inondé les chemins, que j'étois en litiere comme en bateau. La deſtinée des Athletes fut la mienne pendant tout le jour: d'abord un enduit de fange, puis la pouſſiere dans la route ſouterraine de Naples. Rien de plus ennuyeux, que ce long tuyau; rien de plus ſombre, que cette entrée qui éclaire moins que les ténebres; & quand le jour y pénétreroit, la pouſſiere l'auroit bientôt éclipſé: elle eſt incommode, même dans les lieux découverts: là, renfermée, ſans iſſue, elle roule en tourbillons, & retombe ſur le voyageur qui la fait voler. Nous avons eſſuyé les deux contraires dans la même route, en un même jour, la boue & la pouſſiere. Néanmoins ces ténebres me donnerent à penſer. Je me ſentis frappé intérieurement; ce n'étoit pas de l'effroi,

mais une altération causée par la nouveauté du spectacle & par l'horreur du lieu. Je ne parle plus de moi, qui, loin d'être parfait, suis à peine supportable; le Sage même sur qui la fortune n'a plus de prise, est ébranlé, change de couleur comme les autres. Il y a des émotions, dont, avec toute sa vertu, il ne peut se garantir : c'est la nature qui lui rappelle sa mortalité. Ainsi un spectacle douloureux lui allonge les traits, une apparition subite le fait frissonner ; & sur le bord d'un précipice, s'il regarde en bas, sa vue se trouble : je le répete, ce n'est pas de la peur, mais des mouvements naturels invincibles à la raison. Souvent un homme brave & prêt à répandre son sang, ne peut voir couler celui d'un autre : quelques-uns s'évanouissent à la vue d'une plaie récente ou purulente : d'autres aimeroient mieux recevoir un coup d'épée, que le voir donner. Je vous disois donc que, d'abord j'éprouvai de l'altération plutôt que du trouble ; ensuite une allégresse involontaire, quand le jour me fut rendu. Je me mis à réfléchir sur l'inconséquence des hommes, de craindre plus ou moins des causes dont l'effet est le même. Qu'importe qu'on soit tué par la chûte d'une tuile ou d'une mon-

tagne ? Cependant on craint plus celle-ci ; quoique l'autre ſoit également mortelle. C'eſt que la peur conſidere moins l'effet que la cauſe. Je ne parle pas des Stoïciens ; ſuivant eux, il eſt vrai, quand un homme eſt écraſé par une groſſe maſſe, ſon ame ne peut ſortir, & faute d'iſſue, elle ſe diſperſe dans le corps : mais je crois qu'ils ſe trompent. La flamme ne peut être écraſée ; elle s'échappe autour du corps qui la comprime. L'air ne peut être, ni endommagé par le choc, ni diviſé par un tranchant, il cede à l'obſtacle, & s'écoule à l'entour. Les éléments de l'ame ſont encore plus déliés : elle ne peut donc, ni ſe trouver priſe, ni périr étouffée ; grace à ſa ténuité, tous les pores ſont perméables pour elle. Quand la foudre a porté au loin ſa lumiere & ſes ravages, la moindre ouverture lui ſuffit pour s'en aller. L'ame, plus ſubtile que le feu même, trouve des iſſues par tous les membres : il ne s'agit que de ſavoir ſi elle peut être immortelle. S'il eſt démontré qu'elle ſurvit au corps ; la même cauſe qui l'empêche de périr, la défend contre toutes les attaques. L'immortalité ne ſouffre pas d'exceptions, & rien ne peut nuire à ce qui eſt éternel.

Ces réflexions gén
s erreurs humaines
ont les préjugés, c
u'ils soient, s'établi
s'accréditent de siec
uent très-bien l'orig
e culte & même l'id
Platon & Cicéron on
objet, & qui s'eſt c
a pureté parmi les m
n ſiecle tel que le nô

e termes qui en augmen
harmonie.

(13) Montagne dit qu
c'eſt qu'un Poëte découſu
on peut, ſans craindre d
le titre de Politique &
Raiſonneur exact & pr
m de Philoſophe; on
ère, comme Orateur,
pluſieurs loix, uſages
nes aſſez curieuſes
ns lui, & ſur-tout co
quent, qui éblouit d
laire, & qui ſera touj
vant plus d'imaginatio
ſineſſe que d'étendue
ction que de logique, p
ondeur,
e qui
u ingé

de vous prouver com-
temps chez les gram-
mbien de mots d'En-
ivent être tombés en
ue dans un poëte
ous les jours entre les
expreſſions ſont déjà

irez-vous, ce préam-
ous en venir ? Je ne
es : je voudrois, ſans
e, ou même en la cho-
not *eſſentia*, eſſence.
ſon autorité eſt, je
Voulez-vous une plus
terai Fabianus, écri-
nt, brillant même en
licateſſe. Je vous en
Lucilius : comment
ſia des Grecs, cette
ui comprend la na-
e à tout. Permettez-
entia : j'uſerai ſobre-
& peut-être me ſuf-
ais que me ſert votre
puis exprimer en latin
our laquelle j'outrage
dmirez ſon indigence :
le eſt un monoſyllabe,

LETTRE LVIII.

De la diviſion des êtres, ſuivant Platon.

JE n'ai jamais ſenti, comme aujourd'hui, la diſette, ou plutôt la ſtérilité de notre langue. Nous parlions du ſyſtême de Platon ; mille idées ſe ſont offertes, les unes qui manquent de nom, & en demandent ; les autres qui en ont eu, mais l'ont perdu par notre fauſſe délicateſſe. L'*œſtrum* des Grecs, cette eſpece de frénéſie qui s'empare des troupeaux & les diſperſe dans les bois ; nous l'appellions autrefois *aſilum* : Virgile eſt mon garant : *sui nomen aſilo Romanum eſt.* Ai-je beſoin d'ajouter que ce mot n'eſt plus d'uſage ? Pour ne pas vous tenir trop longtemps, certains verbes étoient uſités au ſimple, comme *cernere ferro inter ſe* : Virgile eſt encore ma preuve : *inter ſe coiſſi viros & cernere ferro.* Aujourd'hui l'on n'emploie que le compoſé *decernere.* Les anciens diſoient encore *ſi juſſo* pour *ſi juſſero* : ne m'en croyez pas, mais Virgile : *cætera, quæ juſſo, mecum manus inferat arma.* Mon but, par tous ces

exemples, n'eſt pas de vous prouver combien j'ai perdu de temps chez les grammairiens : mais combien de mots d'Ennius & d'Attius doivent être tombés en déſuétude ; puiſque dans un poëte même, qu'on a tous les jours entre les mains, quelques expreſſions ſont déjà ſurannées.

Que ſignifie, direz-vous, ce préambule ? où voulez-vous en venir ? Je ne vous le cacherai pas : je voudrois, ſans choquer votre oreille, ou même en la choquant, uſer du mot *eſſentia*, eſſence. Cicéron l'emploie ; ſon autorité eſt, je crois, déciſive. En voulez-vous une plus récente ? Je vous citerai Fabianus, écrivain correct, élégant, brillant même en dépit de notre délicateſſe. Je vous en fais juge, mon cher Lucilius : comment rendre en latin l'*ouſia* des Grecs, cette choſe néceſſaire, qui comprend la nature & ſert de baſe à tout. Permettez-moi donc le mot *eſſentia* : j'uſerai ſobrement de mon droit, & peut-être me ſuffira-t-il de l'avoir. Mais que me ſert votre complaiſance ? Je ne puis exprimer en latin la choſe même pour laquelle j'outrage notre langue ; & admirez ſon indigence : ce mot intraduiſible eſt un monoſyllabe,

c'eſt le *to ôn* des Grecs (1). Pourquoi cet embarras, dites-vous? l'équivalent eſt ſous la main: mettez *quod eſt*. Ce n'eſt pas la même choſe: j'emploie un verbe au lieu d'un nom; s'il le faut néanmoins, j'y conſens. Notre ami, avec ſon érudition ordinaire, nous diſoit que Platon diviſe l'être en ſix claſſes. Je les parcourrai toutes; mais après avoir donné quelques notions préliminaires ſur le *genre*. Il s'agit de ce genre *primitif*, d'où dérivent toutes les eſpeces: principe de toute diviſion, il embraſſe la nature entiere. Comment le trouver? rien de plus ſimple. Parcourez en rétrogradant toutes les eſpeces, vous remonterez à la premiere. Suivant Ariſtote, l'homme, le cheval, le chien, ſont des eſpeces: mais un lien commun les unit. Quel eſt ce lien? l'*animalité*. Ainſi, l'homme, le cheval & le chien ſont des eſpeces, dont l'*animal* eſt le genre. Mais, ſans être animal, on peut avoir une ame: nous en reconnoiſſons dans les plantes, dans les arbres; nous diſons des végétaux, qu'ils vivent &

(1) Les ſcholaſtiques qui ſont venus depuis Séneque, ont rendu le mot ΩN des Grecs, par *ens*, qui étoit inconnu de l'ancienne latinité.

qu'ils meurent. Les *êtres animés* seront donc au dessus des animaux; puisqu'outre les animaux, ils embrassent encore les végétaux. Allons plus loin. Quelques êtres sont privés d'ame, comme les pierres. Il y a donc quelque chose d'antérieur aux êtres animés : c'est le *corps*. Ainsi nouvelle division. Tous les corps sont ou animés ou inanimés ; mais le corps ne tient pas le premier rang, puisqu'il y a des choses corporelles & incorporelles. Quel est donc le genre commun de ces deux especes ? celui que je désignois tout-à-l'heure par l'expression assez impropre de *quod est*.

Reprenons ses divisions. L'être est corporel ou incorporel : voilà le premier genre, le plus ancien, le plus étendu ; les autres sont des genres, mais partiels. C'est dans ce sens, que l'homme est genre, parce qu'il comprend les hommes de toute nation, Grecs, Romains, Parthes ; de toute couleur, blancs, noirs, olivâtres ; enfin les individus, Caton, Cicéron, Lucrece. Il est donc genre, comme contenant des especes ; mais il est espece, comme contenu dans un genre. Au lieu que l'être est le genre le plus général ; il n'a rien au dessus de lui, il est le principe des choses, la source des divisions.

Les Stoïciens placent au-dessus de l'être, un autre genre, qu'ils regardent comme plus universel : j'en parlerai par la suite. Mais établissons d'abord que celui de Platon embrasse toute la nature, & mérite par conséquent d'occuper la premiere place. L'être se divise en corporel & en incorporel : point de milieu. Et le corps ? en animé & inanimé. Parmi les corps animés, les uns ont de l'intelligence, les autres n'ont qu'une ame : ou, si vous l'aimez mieux, les uns ont un mouvement spontanée, ils marchent & se déplacent ; les autres tiennent à la terre, se nourrissent & s'accroissent par des racines. Et les animaux, comment les diviser ? en mortels & immortels. Quelques Stoïciens établissent pour premier genre le *quoi* : leur raison, c'est que dans la nature, il y a des choses qui existent, & il y en a, qui n'existent pas : celles-ci, quoique non-existantes, n'en font pas moins partie de la Nature, puisqu'elles frappent nos esprits ; tels sont les Centaures, les Géants, & les autres idées chimériques, qui ont une forme, quoique dénuées de réalité.

Je reviens à ce que je vous ai promis : je vais suivre les six classes d'êtres, suivant Platon. La premiere n'en contient qu'un,

& cet être n'eſt perceptible, ni à la vue, ni au toucher, ni à aucun de nos ſens; il n'eſt qu'intelligible, parce qu'il n'exiſte qu'en abſtraction. Ainſi l'homme abſtrait ne frappe point la vue; mais il la frappe, s'il eſt individualiſé, comme Cicéron & Caton. L'animal abſtrait ne ſe voit pas non plus, mais ſe conçoit; les individus ſont viſibles, comme tel cheval, tel chien, &c.

L'être de la ſeconde claſſe ſurpaſſe tous les autres: c'eſt l'être par excellence. Ainſi la qualité de poëte, commune à tous les faiſeurs de vers, peut n'en déſigner qu'un ſeul: & quand on dit *le Poëte* chez les Grecs, il n'y a perſonne qui n'entende Homere. Cet être, par excellence, c'eſt Dieu, le plus grand & le plus puiſſant des êtres.

La troiſieme claſſe eſt celle des êtres qui ont une exiſtence qui leur eſt propre; leur nombre eſt infini, & leur vue interdite à nos regards. Quels ſont donc ces êtres? ils ſont proprement de la fabrique de Platon; il les appelle *idées* immortelles, immuables, inaltérables, elles ſervent de modeles à tous les corps. En voulez-vous la définition? l'idée, ſuivant notre Philoſophe, eſt l'Archetype éternel de toutes les œuvres de la Na-

ture. Un exemple rendra la choſe plus ſenſible. Je veux faire votre portrait, vous en êtes le modele : c'eſt de vous que j'emprunte les traits qui paſſeront dans mon ouvrage. Eh bien : ce viſage que j'étudie, qui dirige mon pinceau, dont je cherche à ſaiſir la reſſemblance : c'eſt ce que Platon appelle l'*idée*. La Nature eſt remplie d'une infinité de ſemblables modeles, d'après leſquels elle forme tous ſes ouvrages.

Dans la quatrieme claſſe eſt l'*eidos*. Redoublez ici d'attention, & ſi la matiere eſt abſtraite, c'eſt moins à moi, qu'à Platon qu'il faut s'en prendre : les idées ſubtiles ſont toujours difficiles. J'employois tout-à-l'heure la comparaiſon d'un Peintre. Pour faire le portrait de Virgile, il le regardoit ; le viſage de Virgile étoit l'*idée*, c'eſt-à-dire, le modele du tableau. Eh bien ! les traits que l'artiſte fait paſſer du modele ſur la toile, c'eſt l'*eidos*. Quelle eſt donc la différence entre l'*idée* & l'*eidos* ? l'une eſt le modele, l'autre eſt ce qui paſſe du modele dans la copie. L'artiſte imite l'une, & fait l'autre. Une ſtatue a des traits ; voilà l'*eidos* : le modele a une phyſionomie dont l'inſpection a guidé le ciſeau du Statuaire, voilà l'idée. Autre différence ; l'*eidos* eſt dans

l'ouvrage, l'*idée* hors de l'ouvrage, & même antérieure à lui.

La cinquieme classe comprend les êtres qui n'ont qu'une existence commune : nous sommes dans cette classe ; elle embrasse les hommes, les bêtes, tous les corps.

La sixieme est composée des êtres qui n'ont qu'une ombre d'existence, comme le vuide & le temps. Toutes les choses que nous voyons, que nous touchons, Platon ne les met pas au rang des êtres qu'il suppose doués d'une existence propre ; leurs émanations continuelles, sans cesse les accroissent ou les diminuent. Nul n'est le même dans la vieillesse & dans l'âge tendre ; ou plutôt nul n'est au matin ce qu'il étoit la veille : nos corps sont des fleuves qui s'écoulent ; le temps fuit, & les objets sensibles avec lui : rien ne demeure, tout change : & en disant que tout change, je suis déjà changé. Voilà dans quel sens Héraclite a dit qu'on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve : il ne reste que son nom, l'eau s'est écoulée. Ce changement est plus sensible dans une riviere, que dans un homme, mais le courant qui nous emporte, n'est pas moins rapide, & je ne puis concevoir notre folie, de tant aimer un corps

si fugitif, & de craindre le trépas, tandis que chaque instant est la mort de notre état précédent. Ce que vous éprouvez tous les jours, avez-vous donc peur de l'éprouver une fois ? Je n'ai parlé que de l'homme, composé, périssable, fragile, exposé à mille attaques ; mais le monde lui-même, cet assemblage éternel & indestructible, le monde change & n'est jamais le même : il possede toujours autant de matieres, mais autrement disposées, sous des formes nouvelles.

A quoi bon ces subtilités, demanderez-vous ? à rien, puisqu'il faut vous le dire. Mais, quand une attention trop longue a fatigué les yeux du Ciseleur, il les délasse & les refait, pour ainsi dire, par un repos salutaire : nous pouvons l'imiter, & donner, comme lui, du relâche à nos esprits ; en réparer les forces par quelques amusements. Mais l'amusement même doit être un travail, & l'on peut, avec de l'attention, en tirer du profit. C'est ma pratique, mon cher Lucilius ; de tous mes amusements, quelque étrangers qu'ils soient à la Philosophie, je tâche de recueillir quelque réflexion utile aux mœurs. Mais quel rapport le sujet présente-t-il avec les mœurs ? quelle instruction en tirer ? les *idées* de Platon

Platon peuvent-elles me rendre plus vertueux, réprimer la fougue de mes passions ? elles le peuvent ; ne fut-ce que par ce principe sublime, que tous les objets destinés à servir, à flatter, à irriter les sens, n'ont pas, suivant Platon, d'existence réelle : ce ne sont que des images momentanées, des formes passageres sans tenue ni solidité ; néanmoins nous les désirons, comme s'ils étoient indestructibles, comme si nous étions immortels. Machines foibles & fragiles, nous n'avons qu'un moment de consistance ; employons ce moment à nous élever aux objets éternels. Admirons ces formes de toutes choses, qui voltigent dans l'espace ; au milieu d'elles, un Dieu bienfaisant, qui, par sa prudence, corrige le vice de la matiere, & sauve du trépas un monde qu'il n'a pu faire immortel. Car l'Univers n'est pas indestructible par lui-même ; s'il subsiste & se conserve, c'est par les soins d'un surveillant : s'il étoit éternel, il n'auroit pas besoin de gardien ; mais il faut que le même bras qui l'a formé, le soutienne, & qu'à la foiblesse de l'ouvrage, supplée la puissance de l'ouvrier. Méprisons donc ces vains objets, dont la valeur est nulle, & l'existence même contestée. Songeons encore

que ſi le monde, auſſi mortel que nous, eſt préſervé des périls par la prévoyance d'un Dieu ; la nôtre pourroit auſſi prolonger de quelques inſtants la durée de ce foible corps ; & le moyen, c'eſt de régler nos paſſions, de réprimer la volupté qui tue la plupart des hommes. Platon lui-même, ne parvint à la vieilleſſe qu'à force de ſoins. La Nature, il eſt vrai, l'avoit doué d'un corps ſain & robuſte, & ſon nom lui venoit de la largeur de ſa poitrine ; mais cette force avoit été bien diminuée par les voyages & les périls de mer. Cependant la frugalité, la fuite des excès, une attention continuelle ſur lui-même, le menerent, malgré ces obſtacles, à un âge avancé ; car, vous le ſavez, grace à ſon régime, Platon mourut à pareil jour qu'il étoit né, après une vie de quatre-vingt-un ans précis. Auſſi des Mages, qui ſe trouvoient pour lors à Athenes, lui offrirent des ſacrifices funebres, regardant comme une deſtinée ſurnaturelle, d'avoir rempli le plus parfait des nombres, le produit de neuf par neuf. Je crois bien qu'il eût de bon cœur cédé quelques jours de cette ſomme, & par conſéquent eût renoncé aux honneurs du ſacrifice : mais toujours eſt-il vrai que la vieilleſſe eſt le fruit de la ſobriété ; & ſi

la vieilleſſe ne vaut pas un déſir, elle ne mérite pas non plus un refus. Il eſt agréable de reſter long-temps avec ſoi, quand on s'eſt rendu une jouiſſance digne de ſoi. Auſſi n'eſt-il pas décidé qu'on doive renoncer aux dernieres années de la vieilleſſe, & ſe donner la mort au lieu de l'attendre. Sans doute on eſt bien près de la peur, quand on laiſſe venir le deſtin ſans faire un pas vers lui; il faut bien aimer le vin, pour épuiſer le tonneau juſqu'à la lie. Mais la derniere partie de notre âge en eſt-elle vraiment la lie? n'en eſt-ce pas, au contraire, la portion la plus limpide & la plus pure, quand l'ame a conſervé toute ſa force, quand des organes ſains lui prêtent leur ſecours? Voilà ce qu'il faudroit examiner, avant de prendre un parti: c'eſt la vie qu'on veut prolonger, & non le trépas. Mais ſi le corps eſt inhabile à ſes fonctions, pourquoi lui laiſſer une ame qu'il ne peut plus ſervir? Peut-être même ſeroit-il bon de s'y prendre avant d'y être forcé, de peur de n'être plus en état, quand il faudroit. Comme le riſque eſt plus grand à vivre malheureux qu'à mourir trop tôt, ce ſeroit être fou que de ne pas ſe délivrer d'un péril, au prix de quelques jours. Rien de plus rare, que d'arriver,

ſans accident, de la décrépitude à la mort; mais rien de plus commun que de gémir ſous le faix d'une exiſtence inutile : malheur bien plus grand, que de ſacrifier quelques jours d'une vie qui ne peut durer long-temps. Mon ami, l'arrêt que je vais porter ne doit pas vous affliger; il ne vous regarde pas encore : cependant faites-y attention. Je ne quitterai point la vieilleſſe, ſi elle me laiſſe tout entier à moi; je parle de la meilleure partie de mon être : mais ſi elle ſe met à ébranler mon ame, à troubler ſes fonctions; ſi je ne ſuis plus un homme vivant, mais une machine animée, je m'élancerai, pour ſortir d'un édifice prêt à s'écrouler. Je n'attenterai pas ſur moi, dans la maladie, à moins qu'elle ne ſoit incurable & nuiſible à mon ame; ni dans la douleur : ſe tuer, c'eſt y ſuccomber. Mais, ſi j'étois sûr qu'elle ne dût jamais finir, je m'en irois, non pas à cauſe d'elle, mais parce que je ne pourrois plus remplir les devoirs pour leſquels je vis. Si c'eſt une foibleſſe de mourir, parce qu'on ſouffre; c'eſt une folie de vivre pour ſouffrir (1).

Mais je ſuis trop long, & j'en aurois

(1) Il eſt inutile de prémunir le Lecteur contre ces raiſonnements : on ſait aſſez que les maximes

encore pour un jour. Comment finir ſa vie, quand on ne ſait pas terminer une lettre ? Recevez donc un adieu, moins triſte que l'éternel adieu.

LETTRE LIX.

Différence entre la joie & la volupté.

VOTRE lettre m'a fait le plus grand plaiſir : permettez-moi le langage ordinaire, & ne le prenez pas dans le ſens des Stoïciens. Le plaiſir, ſuivant nous, eſt un mal ; mais c'eſt la choſe : le mot ne ſignifie dans l'uſage commun, que le contentement intérieur de l'ame. Je le répete, le plaiſir, en peſant les mots dans notre balance, ſe prend en mauvaiſe part : la joie n'appartient qu'au Sage ; parce que c'eſt l'élan d'une ame pénétrée de ſon bonheur, & sûre de ſes forces. Néanmoins, on dit tous les jours qu'on a eu beaucoup de joie du Conſulat d'un ami, de ſon mariage, de l'accouchement de ſa femme, de mille autres événements

des Stoïciens ſur le ſuicide, ſont entiérement oppoſés à l'eſprit du Chriſtianiſme.

qui, loin de causer de la joie, ne font bien souvent qu'annoncer la tristesse. L'essence de la joie, c'est de ne jamais cesser ni dégénérer. Aussi, quand Virgile dit: *les mauvaises joies de l'ame* (1); son expression est élégante, mais impropre. Il n'y a pas de fausse joie, mais il y a de faux plaisirs: & voilà ce qu'il entend: il désigne les insensés qui s'applaudissent de leur malheur. Quant à moi, j'avois raison de dire que votre lettre m'a fait le plus grand plaisir. La joie de l'ignorant eût-elle un motif légitime, ne mérite que le nom de plaisir; parce qu'elle est toujours déréglée, toujours voisine du chagrin: comme elle naît du préjugé, la raison ne peut la modérer ni la contenir.

Mais, pour revenir à votre lettre, voici pourquoi j'en suis charmé. Vous êtes maître de votre style; jamais il ne vous emporte au-delà de votre idée. Combien d'écrivains se laissent débaucher par l'attrait d'une expression! Les vôtres sont précises; elles naissent du sujet: vous n'en mettez qu'autant qu'il vous plaît, & vous exprimez plus que vous ne dites. Cette qualité en annonce une bien plus

(1) Mala mentis gaudia. *Æneid. l. 6, vers.* 278.

grande : elle prouve que, dans votre ame, comme dans votre ſtyle, il n'y a point de redondance, point d'enflure. Cependant je rencontre, en vous liſant, des métaphores qui, ſans être haſardées, ont le mérite de la hardieſſe : je rencontre des images; & nous les interdire, pour les accorder excluſivement aux Poëtes, c'eſt n'avoir pas lu nos anciens Proſateurs : ils ne ſongeoient guere à l'effet ; ſimples & naïfs, ils n'avoient d'autre but que de convaincre & d'inſtruire. Néanmoins leurs Ecrits ſont pleins de figures : c'eſt que le Philoſophe en a beſoin comme le Poëte ; mais par un autre motif, pour prêter un appui à notre foibleſſe, pour rendre les idées plus ſenſibles au Lecteur ou à l'Auditeur. Je lis maintenant Sextius, Philoſophe nerveux, qui écrit en grec, mais penſe en Romain. Nous parlions de figures : il en emploie une bien frappante, celle d'un corps de troupes, qu'on range en bataillon quarré, quand on craint l'ennemi de toutes parts. Le Sage, dit-il, doit faire de même, déployer ſes vertus dans tous les ſens, afin qu'en cas d'attaque, il y ait par-tout des troupes, & que, ſans confuſion, elles obéiſſent au moindre ſigne du Commandant : c'eſt une précaution des ha-

biles Généraux ; toute l'armée reçoit à la fois l'ordre du chef, parce que la disposition est telle, que le signal donné par un seul, se communique en un moment aux cavaliers & aux fantassins. Cette harmonie, suivant Sextius, nous est encore plus nécessaire qu'aux guerriers. Souvent ils craignent l'ennemi sans fondement ; souvent le chemin le plus suspect se trouve le plus sûr : mais, pour la folie, jamais de paix ; le front est attaqué comme l'arriere-garde, l'aile droite assaillie comme la gauche ; le péril se montre & devant & derriere : elle a peur de tout, n'est prête à rien, & redoute jusqu'aux secours qui lui viennent. Mais le Sage, toujours sur ses gardes, est fortifié contre tous les assauts : la pauvreté, le deuil, l'ignominie, la douleur auront beau fondre sur lui, jamais il ne reculera ; plein d'assurance, il marchera contre ses ennemis, & se mêlera parmi eux. Mais nous, que de liens nous retiennent ! & point de force pour les rompre ! Depuis si long-temps que nous croupissons dans le vice, quel moyen de purifier nos ames ? elles sont non-seulement tachées, mais encore imprégnées.

Sans quitter l'allégorie de Sextius, tâchons de résoudre un problême qui m'a

ſouvent occupé. Pourquoi la folie nous retient-elle avec tant d'acharnement ? C'eſt que d'abord on la repouſſe foiblement, on ne marche qu'à pas lents à la vertu. Enſuite les préceptes des Sages inſpirent trop peu de confiance ; on n'en abreuve pas ſon ame entiere ; on parcourt trop légérement des objets de cette importance. Et comment apprendre à triompher des vices, quand on n'étudie que dans les intervalles qu'ils nous laiſſent ? Nul n'approfondit la ſageſſe ; on ne fait que l'effleurer : donner quelques inſtants à la philoſophie, paroît encore trop pour des gens affairés. Mais le principal obſtacle, c'eſt la facilité que nous avons à être contents de nous-mêmes. Qu'un ſeul homme nous trouve honnêtes, prudents, integres ; nous croyons l'être. Un mince éloge ne ſuffit pas à notre vanité : tous ceux dont la flatterie la plus impudente, accable ſes dupes, nous les recevons comme une dette. On vante notre ſageſſe, notre vertu ; nous ne contredirons point ces louanges, quoique sûrs qu'elles ſont fauſſes. La complaiſance pour ſoi va ſi loin, qu'on veut être loué d'une vertu, même quand on a le vice contraire. Un tyran voudroit paſſer pour humain ; un brigand pour généreux ; un ivrogne, un débau-

ché, pour tempérants. Ainſi, comme on ſe croit parfait, on n'a garde de ſe réformer.

Alexandre, dans ſa folle expédition de l'Inde, portoit la guerre chez un peuple à peine connu de ſes voiſins. Au ſiege de je ne ſais quelle ville, en faiſant le tour des murailles pour reconnoître l'endroit foible de la place, il reçoit un coup de fleche; mais il n'en reſte pas moins à cheval, & continue ſa tournée. Peu à peu le ſang s'arrête, la plaie ſe ferme, & devient douloureuſe: la jambe trop long temps ſuſpendue, s'enfle & s'engourdit; il ne peut aller plus loin. *Tout le monde m'aſſure*, dit-il, *que je ſuis fils de Jupiter; mais ma douleur me crie que je ne ſuis qu'un homme.*

Faiſons de même. Quand la flatterie viendra nous enivrer; chacun à notre maniere, diſons-lui: tu m'aſſures que je ſuis ſage; mais je vois tout ce que je déſire encore d'inutile & de nuiſible. Je ne ſais pas même ce que la ſatiété apprend aux bêtes, quelles ſont les limites du boire & du manger: j'ignore juſqu'à la portée de mon eſtomac. On vous dit que vous êtes ſage! Et moi, je vais vous apprendre à n'en rien croire. Qu'eſt-ce que le ſage? C'eſt un homme plein de joie & d'allégreſſe, qui, dans un calme inébran-

lable, vit égal aux Dieux. Eh bien! rentrez en vous-même. Etes-vous inacceſſible à la triſteſſe? l'eſpoir ne vous a-t-il jamais fait ſentir les tourments de l'attente? votre ame ſe maintient-elle nuit & jour dans une égalité parfaite, toujours élevée, toujours contente d'elle-même? Dans ce cas, vous avez atteint le faîte du bonheur humain. Mais, ſi vous cherchez le plaiſir par-tout, & quel qu'il ſoit; ſachez qu'il vous manque en ſageſſe, tout ce qui vous manque en bonheur. Vous aſpirez au bien-être: mais les richeſſes n'y menent pas; les honneurs n'engendrent que des ſoucis; tous ces biens qui vous promettent du plaiſir, ne ſont que des germes de douleur. Tous les hommes courent après le bonheur; mais on ne pourſuit que l'ombre: la réalité, l'on ignore où elle eſt. Celui-ci la cherche dans les feſtins & la débauche; celui-là dans l'ambition & la foule des clients: l'un dans les bras de ſa maîtreſſe; l'autre dans les beaux arts, dans cette littérature ſuperficielle qui repaît la vanité, ſans guérir les vices. Ils ſe laiſſent tous ſéduire par des amuſements frivoles & paſſagers. Ainſi la gaieté folle d'un moment d'ivreſſe, eſt payée par un long ennui: ainſi l'applaudiſſement & les accla-

mations de la multitude, coûtent beaucoup à obtenir, & plus encore à expier.

Songez-y donc : l'effet de la sagesse est une joie soutenue ; l'ame du sage est, comme la région éthérée, dans une sérénité continuelle. Voilà donc un motif pour désirer la sagesse ; la joie l'accompagne toujours : mais cette joie est fondée sur la conscience des vertus ; cette joie n'est le partage que de l'homme juste, courageux, tempérant. Quoi ! direz vous, la joie n'est donc pas faite pour les fous & les méchants ? Pas plus que pour le lion qui a trouvé sa proie. Quand ils sont fatigués de crapule & de débauche ; quand le jour les surprend encore le verre à la main ; quand les aliments entassés dans leur estomac trop étroit, commencent à chercher une issue ; alors ces malheureux s'écrient avec Virgile : *Vous savez que nous avons passé notre nuit dernière dans une fausse joie* (1). En effet, la nuit des débauchés ne leur offre que de fausses joies, & ressemble à la dernière des nuits ; mais la joie des Dieux & de leurs égaux, n'a point d'interruption : elle finiroit, si elle venoit du dehors ; mais elle

(1) *Namque ut supremam falsa inter gaudia noctem*
Egerimus, nosti.

ne dépend de personne, parce qu'elle n'est due à personne. La fortune n'ôte point ce qu'elle n'a point donné.

LETTRE LX.

Du mépris pour ce qui fait l'objet des vœux & des prieres du vulgaire.

Je suis mécontent, fâché, courroucé. Quoi! désirer encore ce que vous souhaitoient votre nourrice, vos Pédagogues, votre mere, & ne pas voir qu'ils ne vous souhaitoient que du mal! Vœux barbares des personnes qui nous aiment! & d'autant plus barbares, qu'ils sont mieux exaucés! Voilà donc pourquoi tous les maux s'acharnent sur l'homme dès l'âge le plus tendre! c'est qu'il croît au milieu des malédictions de ses parents. Eh! mon ami, parlons une fois aux Dieux sans intérêt. Pourquoi toujours demander, comme si nous n'étions pas assez grands pour nous suffire? Jusqu'à quand nos semailles occuperont-elles le territoire des plus grandes villes? Jusqu'à quand un peuple entier moissonnera-t-il pour un seul homme? Jusqu'à quand la provision de bled d'une seule table sera-t-elle ap-

portée par plus d'un navire & de plus d'une mer? Il ne faut au taureau que les pâturages de quelques arpents; à plusieurs éléphants, qu'une seule forêt : & pour rassasier l'homme, ce n'est pas trop de la terre & de la mer? Quoi donc! avec un si petit corps, la Nature lui a-t-elle donné plus d'appétit qu'aux animaux les plus gros & les plus voraces? Nullement: de tant de provisions, il n'en revient presque rien aux besoins naturels : on les appaise à peu de frais. Ce n'est pas là faim qui coûte cher, c'est la vanité. Aussi ces gourmands que Salluste appelle *les esclaves de leur ventre*, ne doivent pas être mis au rang des hommes, mais des bêtes, & quelques-uns même au rang des morts. Vivre, c'est jouir de soi. Se cacher & rester engourdi, c'est faire de sa maison un sépulcre. On peut à la porte graver sur le marbre le nom du maître : il a prévenu la mort.

LETTRE LXI.

Conduite ſage de l'Auteur. De la ſoumiſſion à la néceſſité.

RENONÇONS, Lucilius, à nos anciens déſirs. Pour moi, je m'applique, dans la vieilleſſe, à n'avoir plus ceux de mon enfance. Ma ſeule occupation, nuit & jour, ma ſeule penſée, mon unique étude, c'eſt de guérir les maux invétérés de mon ame. Je tâche que chacun de mes jours ſoit en raccourci ma vie entiere: non que je le ſaiſiſſe comme s'il devoit être le dernier, mais j'en diſpoſe comme s'il pouvoit l'être. Je ſonge, en vous écrivant, que la mort peut m'appeller au milieu de cette lettre. Comme elle voudra; je ſuis prêt. Si la vie a pour moi quelques charmes, c'eſt que j'ai pris mon parti ſur ſa durée. Avant la vieilleſſe, je penſois à bien vivre; je ne penſe aujourd'hui qu'à bien mourir, c'eſt-à-dire, avec réſignation. Tâchons de ne rien faire à regret. Ce qui doit arriver, arrivera, quoi qu'on faſſe: la néceſſité n'eſt que pour les rebelles; il n'y en a plus, quand on ſe ſoumet. Oui, l'eſclave qui

reçoit ſans murmure les ordres de ſon maître, s'épargne la plus grande peine de la ſervitude ; il ne fait que ce qu'il veut : le malheur n'eſt pas dans la contrainte, mais dans la répugnance. Sachons donc plier nos volontés à tous les événements ; & ſur-tout enviſageons ſans triſteſſe le terme de notre carriere. Il eſt plus important de ſe préparer à la mort, qu'à la vie. Nous avons pour vivre aſſez de proviſions : mais l'avidité n'eſt jamais contente ; il lui manque & lui manquera toujours quelque choſe. Ce ne ſont ni les jours ni les années, c'eſt l'ame qui rend la vie courte ou longue. J'ai de la mienne ce que j'en veux : me voilà raſſaſié, la mort peut venir quand elle voudra.

LETTRE LXII.

De l'emploi du temps.

NE croyez pas ceux qui vous disent que la foule des affaires les empêche d'étudier. Les prétendues affaires, ils les supposent, ils les exagerent, ils se les font. Pour moi, j'ai du temps, mon ami, j'en ai beaucoup; je puis toujours disposer de moi: c'est que je me prête aux affaires, au lieu de m'y livrer, & que je ne vais pas chercher des prétextes pour perdre mon temps. Par-tout, je m'occupe de mes pensées, je médite sur quelque objet utile: je m'attache à mes amis, mais sans me détacher de moi-même. Quant aux personnes avec lesquelles je n'ai que des rapports de services à rendre, de devoirs à remplir, elles me prennent peu de temps. Je ne m'arrête qu'avec les gens de bien; de quelque pays, de quelque siecle qu'ils soient, je dirige vers eux mes pensées. Le vertueux Démétrius est sans cesse avec moi; je le mene partout; je quitte ces hommes vêtus de pourpre, pour m'entretenir avec un homme à demi nud: je l'admire; & comment ne

l'admirerois-je pas ? Je vois qu'il ne lui manque rien. S'il eſt impoſſible à l'homme de tout avoir, il peut du moins tout mépriſer; & la voie la plus courte pour être riche, c'eſt de ne pas s'en ſoucier. Mais notre ami Démétrius, ſans affecter le mépris des richeſſes, en abandonne la poſſeſſion aux autres.

LETTRE LXIII.

Qu'il ne faut pas s'affliger ſans meſure, de la perte de ſes amis.

VOUS êtes affligé de la mort de votre ami Flaccus; mais ne le ſoyez pas trop: je n'oſe vous conſeiller de ne l'être pas du tout: & pourtant ce ſeroit le mieux. Mais où trouver cette fermeté, ſinon dans l'homme ſupérieur à la fortune: encore ſentiroit-il quelques piqûres, mais rien de plus. Pour nous, on peut nous paſſer des larmes, pourvu qu'elles ne ſoient pas immodérées, ou ſi nous ſavons les réprimer. Je ne veux pas que la mort d'un ami nous laiſſe les yeux ſecs, ni qu'elle les épuiſe: je permets des larmes, & non des pleurs. Cette loi vous paroît-elle dure, quand le premier des Poëtes

Grecs n'accorde le droit de pleurer que pour un jour; quand il dit que Niobé même, prit de la nourriture? Ces ſanglots, ces pleurs immodérés, ſavez-vous d'où ils viennent? du déſir de ſe montrer ſenſible. On ne cede pas à la douleur, on veut en faire parade: ce n'eſt jamais pour ſoi ſeul qu'on eſt affligé. Malheureuſe folie! la douleur même a ſon oſtentation. Quoi donc! oublierai-je mon ami? Vous lui aſſurerez un ſouvenir bien court, s'il ne doit pas durer plus long-temps que votre douleur. Ce viſage froncé, le premier objet riſible va peut-être l'épanouir. Je ne vous renvoie pas même au temps qui guérit tous les regrets, qui calme tous les chagrins: ceſſez de vous obſerver; & cet appareil de triſteſſe va tomber. Aujourd'hui vous ſurveillez votre douleur; elle échappe même à votre vigilance: plus elle eſt vive, plutôt elle doit ſe paſſer. Tâchons que le ſouvenir de nos amis perdus, ait pour nous des charmes: on n'aime pas à revenir ſur une idée affligeante; mais s'il eſt impoſſible que leur nom frappe nos oreilles, ſans bleſſer notre ame, du moins cette bleſſure même n'eſt pas dépourvue de plaiſir. Ainſi, comme diſoit Attalus, l'amertume d'un vin trop vieux, l'âpreté de cer-

tains fruits, châtouillent agréablement le palais. Avec le temps, la douleur s'émouſſe; il ne reſte plus au fond de l'ame qu'une douce volupté. Suivant le même Attalus, « l'idée de nos amis eſt douce » comme le miel, quand ils vivent; mêlée d'amertume, quand ils ne ſont » plus : & l'on ſait que les amers ſont » bons pour l'eſtomac ». Je ne penſe pas de même. Le ſouvenir d'un ami me plaît toujours, même après ſa mort. Quand je le poſſédois, je m'attendois à le perdre; après l'avoir perdu, je crois encore le poſſéder.

Faites donc, mon cher Lucilius, ce qu'exige votre équité. Ceſſez de mal interpréter les bienfaits de la Nature : elle vous ôte un ami; mais elle vous l'avoit donné. Hâtons-nous de jouir de nos amis; parce que nous ne ſavons pas ſi nous en jouirons long-temps. Voyez combien de fois nous les quittons pour de longs voyages; combien de temps nous paſſons dans le même endroit qu'eux ſans les voir; & vous ſentirez que ce n'eſt point leur trépas qui nous en prive le plus. Mais que dire de ces inſenſés, qui négligent leurs amis vivants, & ſe déſolent de leur perte? Ils n'aiment que les amis qu'ils n'ont plus : leur douleur eſt ſans borne;

parce qu'ils craignent qu'on ne doute s'ils aimoient. Ils s'y prennent trop tard pour le prouver. Avez-vous d'autres amis? vous les traitez mal, & les eſtimez peu, s'ils ſont incapables de vous conſoler d'une ſeule perte. N'en avez-vous pas d'autres? ne vous plaignez pas de la fortune, mais de vous-même : elle ne vous enleve qu'un ami ; n'aviez-vous pu en faire qu'un ſeul? Mais je ne crois pas qu'on ait eu même un ami, quand on n'en a eu qu'un. Si un homme, dépouillé de ſon manteau, ſe mettoit à ſanglotter, au lieu de s'en procurer un autre contre le froid ; ne le regarderiez-vous pas comme un fou? Hé bien! vous avez enterré l'homme que vous aimiez ; cherchez quelqu'un à aimer. Au lieu de pleurer ſa perte, ſongez à la réparer. Ce que je vais ajouter eſt trivial ; je le ſais : mais faut-il omettre une vérité, parce qu'elle eſt commune? Quand votre douleur réſiſteroit à la raiſon, le temps la guériroit ; & quel remede pour un Sage, de ceſſer de pleurer, parce qu'il en eſt las! Quittez le chagrin, ſans attendre qu'il vous quitte : diſcontinuez au plutôt ce que vous ne pourriez faire long-temps, quand même vous le voudriez.

Nos Ancêtres ont fixé à un an le deuil

des femmes, non pour qu'il durât tout ce temps, mais pour qu'il n'allât pas au-delà. Quant aux hommes, la loi ne leur a pas fixé de temps, parce que l'honnêteté ne leur en accorde pas. Eh bien ! de toutes ces femmes tendres, qu'on a eu tant de peines à retirer du bûcher, à séparer du cadavre de leurs maris, citez m'en une seule qui ait eu des larmes pour un mois. La tristesse est, de tous les tableaux, celui dont les spectateurs se lassent le plus promptement. Récente, elle trouve des consolateurs, elle intéresse quelque ame sensible. Vieillit-elle ? on s'en moque, & l'on fait bien ; car elle est ou fausse ou insensée.

Je vous exhorte à la fermeté, moi qui ai pleuré à l'excès mon cher Sérénus ; moi qu'on peut compter, & j'en rougis, parmi ceux que la douleur a vaincus : mais je condamne aujourd'hui ma conduite passée ; je sens que le principe de ma tristesse est venu de ce que je ne m'étois jamais douté qu'il pût mourir avant moi. Je ne voyois qu'une chose, que j'étois son aîné de beaucoup ; comme si le Destin suivoit l'ordre des âges ! Pensons donc que nos amis sont mortels, comme nous. J'aurois dû me dire : Si Sérénus est plus jeune que moi : qu'importe ? il doit mou-

rir après moi ; mais il peut mourir avant. Faute de cette réflexion, la fortune m'a pris au dépourvu. Mais je sais à présent que tout est mortel, & que la mortalité n'a pas de regle. Ce qui peut arriver un jour, peut arriver dès aujourd'hui. Pensons donc, mon cher Lucilius, que nous serons bientôt où nous sommes fâchés qu'il soit. Et peut-être si, comme les Sages l'ont publié, un asile nous est ouvert après la mort ; celui que nous croyons perdu pour nous, n'a fait que nous précéder.

LETTRE LXIV.

De la vénération pour les anciens Philosophes.

VOUS étiez hier avec nous. Je dis *avec nous ;* car avec moi, vous y êtes toujours. Il m'étoit survenu quelques amis ; & l'on avoit, en leur honneur, augmenté chez moi la fumée : non qu'elle sortît à grands flots, comme des cuisines de nos gourmands : trop foible pour alarmer la garde, elle suffisoit pour annoncer la bien venue de mes hôtes. Pendant le repas, la conversation, suivant l'usage, roula sur mille

objets : on parla de tout, & l'on n'approfondit rien. On lut enſuite le livre de Q. Sextius le pere, homme de mérite, ſi je m'y connois, & Stoïcien, quoi qu'on en diſe. Dieux ! que de vigueur ! que d'ame ! Voilà ce qui le diſtingue des autres Philoſophes. Leurs écrits n'ont, pour la plupart, qu'un titre impoſant, & le reſte eſt ſans vie. Ils expoſent, ils argumentent, ils ſubtiliſent : pour vous échauffer.... ils ſont trop froids. Quand vous aurez lu Sextius, vous direz : voilà un homme vraiment libre, un homme au-deſſus de l'humanité. Pour moi, je vous l'avoue, je ne ſors jamais de ſa lecture, qu'avec plus de confiance en moi-même. Quelle que ſoit l'aſſiette de mon ame, je le lis ; & je ſuis tenté d'affronter tous les haſards, de m'écrier : ô fortune, qu'attends-tu ? viens ſur l'arêne ; me voilà prêt. Semblable à un jeune héros qui cherche une occaſion d'eſſayer ſes forces, de ſignaler ſon courage contre un ſanglier & un lion (1) : je voudrois auſſi trouver quelqu'ennemi à vaincre, quelque douleur à ſupporter ; car Sextius a encore cela

(1) Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum deſcendere monte leonem.
VIRGIL. *Æneid. lib. 4, verſ.* 158, 159.

de

de particulier, qu'il peint le bonheur de la vertu, ſans ôter l'eſpoir d'y parvenir. Il vous apprend à la fois, qu'elle eſt ſur une éminence, & qu'on y peut atteindre, ſi l'on veut. Tel eſt le caractere de la vertu: on l'admire, & pourtant on eſpere.

Oh! mon ami, que d'heureux inſtants je paſſe à contempler la Sageſſe! Sa vue me cauſe le même raviſſement, que le ſpectacle du monde; je crois toujours la voir pour la premiere fois. De là, ma vénération pour les découvertes de la Sageſſe, & les Auteurs de ces découvertes. Quel héritage ils ont laiſſé aux hommes! J'en veux prendre poſſeſſion. C'eſt pour moi, qu'ils ont acquis; c'eſt pour moi, qu'ils ont travaillé. Mais, agiſſons en bon peres de famille: augmentons notre patrimoine; & ne le tranſmettons pas, ſans accroiſſement, à nos neveux. Il reſte encore, & reſtera beaucoup à faire: dans mille ſiecles, il manquera encore quelque pierre à l'édifice. Mais, quand même les Anciens auroient tout découvert, l'application, la reconnoiſſance, l'arrangement de leurs découvertes, ſeroient toujours des objets nouveaux. Suppoſez que tous les remedes pour les yeux ſoient connus: il ne faut plus en chercher d'autres; mais ceux qu'on a, les appliquer

ſuivant les circonſtances, les maladies. L'un eſt bon contre les tumeurs de l'œil; l'autre, contre le gonflement des paupieres : celui-ci détourne le cours d'une humeur ſubite ; celui-là épure & fortifie la vue : il ne s'agit que de broyer les drogues, de choiſir le moment, de fixer les doſes. Il en eſt de même pour les remedes de l'ame: ils ſont trouvés ; mais, quand les appliquer, & comment ? C'eſt à nous à le chercher. Les Anciens ont tout fait, mais ils n'ont rien achevé. Cependant ils ont droit à nos hommages, je dis même à notre culte. Quoi ! je n'aurois pas les portraits des grands Hommes, pour m'exciter à la vertu ? Je ne célébrerois pas leur naiſſance ? Je prononcerois leur nom ſans reſpect ? La reconnoiſſance que nous avons pour nos Inſtituteurs, nous la devons à ces Inſtituteurs du genre humain, qui nous ont ouvert la route du bonheur. Si je rencontre un Conſul, un Préteur, je leur témoigne mon reſpect par toutes les démonſtrations d'uſage; je deſcends de cheval, je me découvre, je me range: & les deux Catons, & le ſage Lælius, & Platon avec Socrate, & Cléanthe avec Zénon, je les recevrois dans mon ame ſans vénération! Oui, je les vénere; & quand on les nomme, je m'incline profondément.

LETTRE LXV.

Opinions de Platon, des Stoïciens & d'Ariſtote ſur le monde.

J'AI partagé la journée d'hier avec la maladie : elle a pris le matin pour elle, & m'a laiſſé l'après-midi. J'eſſayai d'abord mon eſprit par une lecture : voyant qu'il la ſoutenoit, j'oſai lui preſcrire, ou plutôt lui permettre une tâche plus forte : j'écrivis, & même avec plus de contention qu'à l'ordinaire : la matiere étoit difficile, & je ne voulois pas avoir le deſſous : je luttai juſqu'à l'arrivée de quelques amis qui me traiterent en malade intempérant, & me forcerent de lâcher priſe. A la compoſition ſuppléa une converſation litigieuſe, dont voici le ſujet. Nous vous avons choiſi pour arbitre ; & vous avez plus à faire que vous ne penſez, car il faut prononcer entre trois parties.

Les Stoïciens, vous le ſavez, reconnoiſſent deux principes de toutes choſes, la cauſe & la matiere La matiere eſt une maſſe inerte, ſuſceptible de toutes les formes, mais privée d'énergie, ſi elle n'eſt miſe en mouvement. La cauſe, c'eſt-à-dire l'intelligence, façonne la matiere,

la meut à ſon gré, produit ainſi ſes ouvrages divers. Il faut donc une ſubſtance d'où les corps ſoient formés, & une ſubſtance qui les forme; l'une eſt la matiere, l'autre eſt la cauſe. Tous les arts ſont des imitations de la Nature: ce que je dis de l'univers, peut donc s'appliquer aux ouvrages des hommes. Par exemple, pour faire une ſtatue, il faut une matiere capable de recevoir une forme, & un ouvrier capable de la donner. Dans une ſtatue d'airain, le métal eſt la matiere, l'artiſte eſt la cauſe. Il en eſt de même de toutes les autres productions humaines: elles réſultent d'une matiere paſſive, & d'une cauſe agiſſante.

Les Stoïciens ne reconnoiſſent qu'une cauſe, la productrice. Ariſtote en compte trois: 1°. la matiere; ſans elle, point de productions: 2°. l'ouvrier: 3°. la forme imprimée à chaque ouvrage, comme les traits imprimés à la ſtatue. Cette forme, Ariſtote la nomme *Eidos*. A ces trois cauſes, il en joint une quatrieme, le but de l'ouvrier. Je m'explique; la premiere cauſe de la ſtatue, c'eſt l'airain: elle n'exiſteroit pas, ſans une matiere fuſible ou ductile. La ſeconde, c'eſt l'ouvrier: jamais une maſſe d'airain n'eût été transformée en ſtatue, ſans le ſecours

d'une main habile. La troiſieme, c'eſt la forme. Notre ſtatue ne porteroit pas le nom de (1) *Doryphore* ou de *Diadumene*, ſi on ne lui eût donné les traits de l'un ou de l'autre. La quatrieme, c'eſt le but que l'artiſte s'eſt propoſé. Sans un motif, il n'eût pas fait de ſtatue: le motif qui l'a déterminé à travailler, eſt la gloire, s'il veut ſe faire un nom; l'argent, s'il ſe propoſe de la vendre; la Religion, s'il aime mieux la conſacrer dans un Temple. Il eſt évident que le but de l'ouvrier eſt une des cauſes de l'ouvrage; puiſque ſans ce but, l'ouvrage n'exiſteroit pas.

Platon ajoute une cinquieme cauſe, qu'il appelle *idée*: c'eſt le modele que l'artiſte ne perd jamais de vue, & qui dirige tout ſon travail. Peu importe que ce modele ſoit extérieur, & que l'artiſte y porte les yeux; ou intérieur, & de la création même de l'eſprit. Ces *archétypes* ou modeles primitifs de toutes choſes, Dieu les renferme dans ſon ſein: il embraſſe les dimenſions & les modeles de

(1) *Voyez*, ſur ces deux ſtatues de Polyclete, Pline, *Hiſt. Nat. lib.* 34, *cap.* 8, & la note de Dalechamp. *Voyez* auſſi, ſur les Doryphores, Quinte-Curce, *lib.* 3, *cap.* 3, *n°.* 15, Edit. *Snakenburg.*

tous les poſſibles ; ſon ame eſt le dépôt de ces figures immortelles, immuables, inépuiſables, que Platon appelle *idées*. Ainſi les hommes périſſent ; mais l'humanité qui eſt le modele, ſubſiſte éternellement : ceux-là ont beau ſouffrir & mourir, celle-ci demeure inaltérable. Il y a donc cinq cauſes, ſuivant Platon, la matiere, l'ouvrier, la forme, le modele, le but ; de ces cinq cauſes, réſulte l'ouvrage qui en eſt une ſixieme. Ainſi, pour ne pas quitter notre exemple, la matiere de la ſtatue, c'eſt l'airain ; l'ouvrier, c'eſt le ſtatuaire ; la forme, ce ſont les traits imprimés à la ſtatue ; le modele, c'eſt l'objet d'où ces traits ont été empruntés, & le but, c'eſt le motif qui a déterminé le ſtatuaire. Voilà les cinq cauſes auxquelles la ſixieme, c'eſt-à-dire, la ſtatue doit ſon exiſtence. Le monde, dit Platon, eſt auſſi le réſultat des mêmes cauſes ; l'ouvrier eſt Dieu ; la matiere eſt cette maſſe inerte, dont nous parlions ; la forme eſt la diſpoſition & l'ordre de l'univers ; le modele eſt l'idée primitive de ce vaſte & ſublime ouvrage, le motif eſt ce qui a déterminé Dieu. Quel eſt ce motif ? ſa bonté, du moins Platon l'aſſure. Dieu eſt bon : nulle eſpece de bien n'eſt indifférent à un être bon. Il a donc

fait le monde le meilleur (1) possible.

Vous êtes juge, portez votre arrêt : prononcez laquelle de ces opinions vous paroît, sinon la plus vraie, du moins la plus probable : car ici le vrai est trop au-dessus de notre portée. Admettre cette foule de causes, avec Aristote & Platon, n'est-ce pas en reconnoître trop ou trop peu ? car, si l'on entend par cause, toute condition sans laquelle l'effet ne peut être produit ; il faudroit ajouter le temps, sans qui rien ne se fait ; le lieu, point de production, sans un espace pour la recevoir ; le mouvement, sans lui rien ne se fait & ne se détruit, sans lui point de changement de forme, & par conséquent point d'art. Mais il s'agit ici de la cause primitive & générale : principe du monde, comme la matiere, elle doit être aussi simple. Quelle est cette cause ? C'est la raison agissante, c'est Dieu. Toutes les autres ne sont pas autant de choses particulieres, elles dépendent d'une seule, de la cause efficiente. Vous dites que la forme est une cause ; mais c'est l'ouvrier qui l'imprime à l'ouvrage : elle est donc partie, & non pas cause. Le

(1) On voit par ce passage que le système de l'Optimisme est beaucoup plus ancien que Leibnitz.

modele n'eſt pas non plus une cauſe, mais un inſtrument auſſi néceſſaire à la cauſe, que le burin & la lime, à l'ouvrier. Sans outils, l'art ne peut agir : mais, dira-t-on pour cela, qu'ils ſoient les cauſes de l'art, ou même qu'ils en faſſent partie ? Le but de l'artiſte, le motif qui le détermine à l'ouvrage, ſuivant vous, eſt une cauſe : quand c'en ſeroit une, elle ne ſeroit pas efficiente, mais acceſſoire; celles-ci ſont innombrables ; & nous ne parlons que de la cauſe générale. Mais je ne retrouve pas la ſubtilité de Platon & d'Ariſtote, quand ils diſent que le monde entier, le produit de toutes les cauſes réunies, eſt lui-même une cauſe. En effet, il y a sûrement de la différence entre l'ouvrage & la cauſe de l'ouvrage.

Jugez-nous donc, ou, ce qui eſt plus facile dans de pareilles queſtions, convenez que vous n'y voyez pas aſſez clair: ordonnez un plus amplement informé. Le beau plaiſir, direz-vous, de perdre ſon temps en diſputes qui ne guériſſent d'aucune paſſion, qui ne répriment aucun vice. Mon ami, je commence par celles qui rendent le calme à mon ame: je n'obſerve le ciel qu'après m'être obſervé moi-même. Ces ſpéculations ne ſont pas, comme vous le croyez, un temps

perdu; quand elles ne dégénerent pas en minuties, en vaines ſubtilités, elles relevent l'ame & la ſoulagent.

Hélas! notre ame, coubée ſous une charge pelante, voudroit ſe redreſſer, retourner vers les lieux qu'elle habitoit autrefois. Ce corps eſt un fardeau, un ſupplice pour elle, il la gêne, il l'opprime, il la tient dans les fers, ſi la philoſophie ne vient à ſon ſecours, ne lui offre, pour reſpirer, le ſpectacle de la Nature, ne la tranſporte de la terre au ciel. Ces voyages intellectuels, ſont les ſeuls moments de liberté dont elle jouiſſe: elle s'échappe un inſtant de ſa priſon, & va chercher au ciel, de nouvelles forces. Quand un artiſte s'eſt fatigué les yeux ſur un objet trop délicat, ſi ſa demeure eſt ſombre & mal éclairée, il ſort au grand air; & dans un lieu conſacré aux amuſements du peuple, il va repaître ſon organe d'une lumiere abondante. Ainſi notre ame, enfermée dans ce cachot ténébreux, s'élance, tant qu'elle peut, vers le ciel, & ſe repoſe au ſein de la Nature. Le ſage & l'ami de la ſageſſe ſont enchaînés par le corps; mais la plus noble partie d'eux-mêmes s'en échappe quelquefois & s'éleve par la penſée juſqu'aux plaines éthérées. Soldats enrôlés par la Nature, ils

croient leur tâche remplie, en consentant à vivre. Sans amour ni haine pour la vie, ils se soumettent à la condition mortelle, quoiqu'ils sachent très-bien qu'ils sont en droit d'attendre un meilleur sort. Quoi ! me défendre de contempler la Nature ! m'interdire le tout, pour me réduire à la partie ! Je ne rechercherois pas quels sont les principes de l'univers ; quel en est l'auteur ; quelle main a débrouillé ce chaos de matiere privée d'activité ; quel architecte a construit ce monde ; quelle intelligence a mis un ordre régulier dans ce tout immense ; a rassemblé ce qui étoit épars ; séparé ce qui étoit confus : levé ce voile difforme qui couvroit la face de la Nature ! J'ignorerois d'où j'ailliffent les flots de la lumiere qui m'éclaire ; si c'est du feu, ou quelque chose de plus brillant encore ! J'ignorerois d'où je suis descendu ; si je ne verrai ce globe qu'une seule fois ou plusieurs ; où je dois aller en le quittant ; quelle demeure attend l'ame délivrée enfin de sa captivité ! Me défendre d'élever mes pensées jusqu'au Ciel, c'est m'ordonner de vivre la tête baissée. Non, je suis trop grand, ma destinée est trop haute, pour me rendre l'esclave de ce corps. Il n'est à mes yeux qu'une chaine qui m'environne, ou tout

au plus, un bouclier que j'oppose à la fortune, pour arrêter ses traits, & les empêcher de passer jusqu'à mon ame. Il n'y a que le corps, en moi, qui donne prise à la douleur. L'ame n'a rien à craindre. Non, jamais cette masse de chair ne pourra me réduire à d'indignes terreurs, à des soufflets avilissantes: jamais je ne mentirai en l'honneur de ce corps fragile. Quand il me plaira, je romprai tout commerce avec lui: tant que nous resterons unis, le partage ne sera pas égal entre nous; l'ame aura toute l'autorité. On n'est libre, que par le mépris du corps.

Mais, pour revenir à mon sujet, le spectacle de la Nature contribue encore à rendre l'homme libre. L'univers, comme nous le disions, c'est le résultat de la matiere & de Dieu; c'est lui qui commande: la matiere l'environne & lui obéit. Or, l'être actif, c'est-à-dire Dieu, est plus puissant que la matiere qui n'est que passive. L'homme est une image du monde; le Dieu, c'est son ame; la matiere, c'est son corps. Que la substance la moins noble obéisse donc à l'autre. Bravons les coups du sort: ne craignons ni les outrages, ni les blessures, ni les chaînes, ni l'indigence. Qu'est-ce que la mort? un terme ou un passage. Je ne crains pas de

finir, c'eſt comme ſi je n'avois pas commencé ; ni de paſſer, je ne ſerai nulle part auſſi à l'étroit que dans ce corps.

LETTRE LXVI.

Que tous les biens ſont égaux. Que les vertus ſont égales.

J'AVOIS long-temps perdu de vue Claranus, mon condiſciple : je l'ai retrouvé ; bien vieux, il n'eſt pas beſoin de le dire, mais avec une ame vigoureuſe & verte, qui ſe débat contre ſes foibles organes. La Nature a été injuſte envers lui ; elle a trop mal logé une ſi belle ame : ou peut-être, elle vouloit montrer que le bonheur & le courage s'accommodent de toutes les demeures. Claranus a ſurmonté les obſtacles : &, pour en venir à mépriſer tout, il a commencé par ſe mépriſer lui-même. Virgile a tort, quand il dit que *la vertu eſt plus aimable, quand elle réſide dans un beau corps* (1). La vertu n'a pas beſoin de décoration : ſon plus bel ornement, c'eſt elle ; & le corps eſt aſſez conſacré par ſa préſence. Plus j'ai regardé

(1) Gratior eſt pulchro veniens in corpore virtus.
VIRG. *Æneid. lib.* 5, *verſ.* 344.

Claranus, plus il s'eſt embelli à mes yeux: je lui ai trouvé le corps auſſi droit que l'eſprit. Un héros peut ſortir d'une chaumiere; & la plus belle ame, d'un corps difforme & caſſé. Il me ſemble que la Nature a produit exprès quelques hommes pour prouver que la vertu n'aît partout. S'il étoit poſſible, elle feroit des ames ſans corps: elle fait plus, elle les empriſonne quelquefois dans un corps, pour qu'elles briſent leur cachot. Je n'en doute pas: Claranus n'eſt venu au monde que pour nous apprendre que la difformité du corps n'enlaidit jamais l'ame, & que la beauté de l'ame ſe réfléchit ſur le corps.

Nous n'avons paſſé que peu de jours enſemble; mais nous avons eu beaucoup d'entretiens, que je rédigerai, pour vous les envoyer ſucceſſivement. Premiere queſtion. Comment tous les biens peuvent-ils être égaux, ſi l'on en diſtingue trois claſſes? Car vous le ſavez, dans la premiere nous plaçons la joie, la paix, le ſalut de la patrie, &c. La ſeconde ſuppoſe des circonſtances difficiles; elle comprend la patience dans les tourments, la fermeté dans les maladies graves. Les premiers biens ſont déſirables en tout temps; les ſeconds dans les ſeuls cas de néceſſité. Ceux de la troiſieme claſſe n'ont

rapport qu'à l'extérieur, comme une démarche modeſte & compoſée, une phyſionomie honnête, des geſtes convenables à un Sage. De tous ces biens, les uns excitent nos déſirs, les autres notre averſion: comment donc y a-t il entre eux parité?

Pour entendre ces diſtinctions, remontons juſqu'au premier bien, voyons ſa nature. Une ame qui connoît la vérité, qui ſait diſtinguer le bien du mal, qui n'apprécie les objets, que d'après leur nature, & non d'après l'opinion, qui par la penſée ſe porte dans tout l'univers, en ſuit tous les mouvements, mais revient de la ſpéculation à la pratique; une ame dont la grandeur & la force ont pour baſe la juſtice, qui réſiſte aux menaces comme aux careſſes, qui commande à la mauvaiſe fortune comme à la bonne, qui s'éleve au-deſſus des événements néceſſaires ou fortuits, qui ne voudroit pas de la beauté ſans décence, de la force ſans tempérance & ſobriété; en un mot, une ame intrépide, inébranlable, que la violence ne peut abattre ni le ſort énorgueillir ou humilier: une telle ame eſt le tableau de la Vertu. Voilà ſous quels traits on la verroit ſi elle ſe montroit toute entiere; mais elle a mille phaſes qu'elle ne

découvre que suivant les circonstances. En devient-elle plus grande ou plus petite ? Non. Le souverain bien ne peut décroître, ni la Vertu rétrograder ; elle se produit sous telle ou telle qualité, selon que le besoin exige telle ou telle action. Tout ce qu'elle touche prend son image & sa teinte ; les actions qu'elle inspire, les amitiés qu'elle forme, les maisons même où elle entre, participent à sa beauté ; la moindre chose, quand elle y porte la main, devient aimable, éclatante, admirable comme elle. Que peut-elle faire de plus ? Son pouvoir, son énergie ne sauroit aller au-delà, parce que la grandeur, quand elle est à son comble, ne croît plus. Vous ne trouverez rien de plus droit que la droiture, de plus vrai que la vérité, de plus tempérant que la tempérance. Toutes les vertus consistent dans une proportion, & toute proportion a sa mesure fixe. La constance, l'assurance, la vérité, la bonne foi, n'ont plus de progrès à faire. Qu'ajouter à la perfection ? rien, ou ce n'étoit pas la perfection. De même pour la vertu : si l'on peut y ajouter, elle étoit défectueuse. L'honnêteté ne comporte pas plus d'accroissement, pour les mêmes raisons. La décence, la justice, la légi-

timité, n'ont-elles pas encore la même essence, des limites fixes & déterminées? Une marque infaillible d'imperfection, c'est de pouvoir augmenter. La même loi est applicable à toutes les vertus, parce qu'elles se tiennent toutes : l'intérêt personnel est inséparable de l'intérêt public : rien n'est désirable, s'il n'est louable en même temps.

Ainsi les vertus sont égales (1), & les actions qu'elles produisent, & les hommes qu'elles animent. Au contraire, les qualités des plantes & des animaux sont mortelles, fragiles, périssables, inconstantes ; elles vont & viennent sans cesse, & par conséquent n'ont pas toutes la même valeur. Les vertus des hommes

(1) Horace, dans la *Satyre* 3, *liv.* 1, se moque avec raison de l'opinion des Stoïciens qui prétendoient que les vices & les vertus sont égaux. En effet, tous les sophismes du monde ne persuaderont jamais une pareille absurdité; elle ne paroît fondée que sur ce que ces Philosophes ne s'étoient point défini la vertu : sans cela, ils auroient reconnu que l'étendue de l'utilité qu'on procure au genre humain, étoit la mesure des vertus; & que l'étendue du mal que l'on fait à la société, doit être la mesure de notre haine pour les vices. Un conquérant qui immole à son ambition des Nations entieres, est bien plus criminel, & doit être plus odieux qu'un voleur de grand chemin qui n'aura tué ou volé qu'un passant,

ſont ſoumiſes toutes à la même regle : c'eſt à la droite raiſon qui eſt une & ſimple. Rien de plus divin que ce qui eſt divin, de plus céleſte que ce qui eſt céleſte. Les choſes mortelles ont des hauts & des bas, des diminutions & des accroiſſements, des pertes & des réparations : toujours différentes d'elles-mêmes, peuvent-elles être égales entre elles ? Mais les choſes divines ſont eſſentiellement invariables. Or, la raiſon n'eſt qu'une portion de l'ame divine placée dans un corps humain. Puiſque la raiſon eſt divine, & que ſans elle il n'y a point de vertu, toutes les vertus ſont divines. Or, entre les choſes divines nulle différence : il n'y en a donc pas non plus entre les vertus. Ainſi plaçons ſur la même ligne & la joie dans le bonheur, & la fermeté dans les tortures : c'eſt toujours la même grandeur d'ame, mais tranquille dans le premier cas, en état de guerre dans le ſecond. Ne faut-il pas autant de courage pour ſoutenir un ſiege avec conſtance, que pour le pouſſer avec vigueur ? J'admire Scipion, quand il bloque Numance, la ſerre de près, force les aſſiégés à tourner contre eux-mêmes leurs invincibles bras. Mais j'admire auſſi ces braves Numantins qui ſavent que les li-

gnes ennemies ne ferment pas le chemin de la mort, & qui expirent en héros dans les bras de la liberté.

La tranquillité, la simplicité, la liberté, la constance, l'égalité d'ame, la patience, en un mot toutes les vertus sont de mêmes égales entre elles, parce qu'elles ont toutes la même base, une ame droite & inaltérable. Quoi, dites-vous, n'y a-t-il donc point de différence entre la joie & la patience; l'une qui jouit, l'autre qui souffre? Aucune, quant aux vertus mêmes; beaucoup quant aux circonstances où elles se produisent: ici l'ame est dans son assiette naturelle, là dans une crise contre nature. Il n'y a donc que les situations qui puissent différer, & même à l'infini: les vertus sont toujours semblables: qu'elles travaillent sur un sujet pénible ou agréable, elles n'en sont ni pires ni meilleures. Voilà deux Sages qui se conduisent le mieux possible, l'un dans la joie, l'autre dans les tourments; ils se conduisent donc aussi bien l'un que l'autre: leurs vertus sont donc égales. Si les circonstances peuvent accroître ou diminuer la vertu, il n'est plus vrai qu'il n'y ait de bon que l'honnête: or, admettre cette conséquence, c'est renverser toutes les idées de l'hon-

nête. Je m'explique. Une action honnête ne doit pas être forcée : son essence est d'être volontaire. Mêlez-y la lenteur, la plainte, les délais, l'effroi, elle perd son principal mérite qui est de plaire à qui l'entreprend.

Une action honnête doit encore être libre : or, la crainte est une servitude. Ainsi le Sage dans toutes ses actions sera calme & sans crainte. S'il hésite, s'il gémit, s'il s'alarme ; plus de paix pour lui, la discorde regne dans son ame : il est à la fois attiré par l'apparence du bien ; repoussé par la crainte du mal. Ainsi quand on se propose une action honnête, on regardera les obstacles, quels qu'ils soient, comme des inconvénients, & jamais comme des maux ; parce que l'honnêteté ne peut être ni contrainte par la violence, ni souillée par le mêlange du mal.

Je m'attends bien qu'on va me dire : Quoi ! c'est la même chose de nager dans la joie, & de se taire sur le chevalet, de lasser les bourreaux mêmes par sa constance ? Je pourrois répondre avec Epicure : que le Sage, dans le taureau brûlant de Phalaris, s'écrieroit : Je sens du plaisir, la douleur est loin de moi. Et vous me reprochez de mettre sur la même ligne deux Sages, l'un tranquille à table,

l'autre intrépide à la torture ; quand Épicure prétend, le croiroit-on, qu'il y a même du plaiſir à être déchiré. Mais je réponds que la différence eſt grande entre le plaiſir & la douleur ; ſi j'avois le choix, je prendrois l'un & fuirois l'autre ; le plaiſir eſt conforme, la douleur eſt contraire à la nature. Sous ce point de vue, l'intervalle eſt immenſe. Mais ſi l'on ne conſidere que la Vertu, qu'elle marche ſur des fleurs ou ſur des épines, elle eſt toujours la même : les tourments, la douleur, les autres mal-aiſes, n'ont plus de poids ; la Vertu ſeule emporte la balance. Comme le ſoleil par ſa lumiere obſcurcit l'éclat des flambeaux ; ainſi les traits de la douleur, du chagrin, des injuſtices, ſont émouſſés par la ſplendeur de la vertu : elle brille, & tout ce qui n'eſt pas elle, diſparoît ; la douleur lui fait moins d'effet qu'un nuage qui tombe ſur l'océan. Ma preuve ? La voici. Une action eſt-elle honnête ; le ſage y court ſans délai : qu'il trouve en route un bourreau, des ſupplices, des flammes, il perſiſte, moins occupé de ce qu'il peut ſouffrir, que de ce qu'il doit faire : il ne ſe défie pas plus d'une bonne action que d'un homme de bien : il la croit ſûre, avantageuſe, favorable. Une action hon-

même, mais pénible & douloureuse, est à ses yeux comme un homme vertueux, mais pauvre, exilé, languissant. Supposez donc deux Sages, l'un comblé de richesses, l'autre dénué de tout, mais riche de son propre fonds : ils sont aussi sages l'un que l'autre, malgré la différence des fortunes.

Je le répete, il faut juger les choses comme les hommes. La vertu est également louable dans un corps sain & libre, ou malade & garroté. La vôtre sera donc aussi la même, soit qu'elle vous laisse tous vos membres, soit qu'elle vous en ôte quelques-uns; autrement ce seroit juger du maître par les esclaves. Les esclaves sont l'argent, le corps, les honneurs, objets soumis à la fortune, & par conséquent fragiles, périssables, incertains. Le maître, c'est l'homme de bien : ses actions libres, indépendantes, ne sont pas plus méritoires quand le sort les seconde, ni moins quand il les contrarie. Le désir est pour les choses, comme l'amitié pour les personnes. Vous n'aimeriez sûrement pas mieux un homme de bien, riche que pauvre ; robuste & nerveux que foible & délicat. Vous ne désirez donc pas plus une action agréable & facile, que pénible & difficile ;

ou bien vous aimeriez mieux l'homme de bien, propre & parfumé, que poudreux & négligé; vous en viendriez même jusqu'à chérir plus tendrement un Sage avec tous ses organes, que s'il est louche & contrefait. Votre délicatesse ira plus loin encore, & de deux hommes également justes & prudents, vous préférerez celui qui aura de longs cheveux bien bouclés, à l'autre dont le front seroit un peu dégarni.

Quand la vertu est égale des deux côtés, toutes les petites inégalités disparoissent; elles ne sont que des accessoires de la vertu, & n'en font point partie. Quel pere exerce dans sa famille une censure assez injuste pour préférer celui de ses enfants qui se porte bien, à celui qui est malade; celui qui est grand & bien fait, à celui qui est petit & difforme? Les bêtes mêmes ne connoissent pas ces distinctions: elles s'étendent pour allaiter également tous leurs petits. Les oiseaux montrent la même impartialité. Ulysse est aussi impatient de revoir les rochers d'Ithaque, qu'Agamemnon les murs fameux de Mycenes. On n'aime point sa patrie comme grande, mais comme patrie.

Pourquoi tous ces détails? pour vous

montrer que toutes les œuvres de la vertu ſont pour elle autant d'enfants ; elles les voit tous du même œil, les aime tous également, mais s'intéreſſe plus à ceux qui ſouffrent ; ainſi la tendreſſe des parents eſt plus vive quand la pitié vient s'y joindre. Je ne veux pas dire que la vertu s'attache plus aux actions périlleuſes : mais alors, comme une mere tendre, elle redouble de ſoins. Pourquoi donc un bien ne peut-il pas être plus grand que les autres ? C'eſt qu'il n'y a rien de plus uni que l'uni. Pouvez-vous dire, voilà une choſe *plus ſemblable* qu'une autre à telle choſe. Vous ne pouvez donc pas dire non plus : voilà une action plus honnête que telle autre action honnête. Si toutes les vertus ont la même nature, les trois eſpeces de biens ſont donc ſur la même ligne. Oui, je place au même rang & la joie & la douleur modérées. Le contentement du Sage ne l'emporte pas ſur la fermeté du héros qui, au fort des tortures, dévore ſes gémiſſements. J'envie le bonheur du premier, j'admire le courage du ſecond : mais la vertu eſt la même dans les deux cas ; parce que dans le ſecond les douleurs ſont cachées ſous le voile d'un bien tranſcendant : qui juge ces deux vertus inégales, perd

de vue le fond pour s'arrêter à la surface. Tous les vrais biens ont le même poids, le même volume ; les faux n'ont que du vuide ; ils paroiſſent immenſes à la vue ; mais bientôt la balance détrompe les yeux.

Oui, mon ami, tous les biens qui ont la raiſon pour baſe, ſont éternels & ſolides ; ils affermiſſent l'ame, l'élevent & la ſoutiennent. Les prétendus biens, que le vulgaire admire, enflent un moment le cœur d'une fauſſe joie ; les prétendus maux qu'il redoute, inſpirent une frayeur machinale, comme la peur des bêtes, à l'apparence d'un danger : l'ame ſe dilate ou ſe reſſerre ſans ſavoir pourquoi : elle n'a pas plus de motifs de crainte que de joie. La raiſon ſeule eſt immuable & ſe poſſede toujours, parce qu'elle n'eſt pas l'eſclave des ſens, mais leur maîtreſſe ; or, la raiſon eſt égale à la raiſon, comme la droiture à la droiture ; donc toutes les vertus ſont égales, puiſqu'elles ne ſont toutes que la droite raiſon. Mais les actions que la raiſon produit, doivent lui reſſembler, & par conſéquent ſe reſſembler entre elles ; puiſqu'elles ſont toutes égales à la raiſon, elles ſont donc toutes égales entre elles, mais égales en tant que droites & honnêtes : car elles

différent quant au ſujet : il peut être plus ou moins fécond, plus ou moins brillant, plus ou moins étendu ; mais dans tous les cas, ce qui conſtitue l'honnêteté de l'action, eſt la même choſe. Ainſi tous les hommes vertueux ſe reſſemblent en tant que vertueux : mais il eſt entr'eux des différences ; pour l'âge, l'un eſt plus jeune, l'autre eſt plus vieux ; pour le corps, l'un eſt beau, l'autre difforme ; pour la fortune, l'un eſt riche, l'autre indigent ; l'un a du crédit, du pouvoir, de la célébrité, l'autre vit obſcur & inconnu : mais ils ſe reſſemblent comme vertueux. Le bien & le mal ne ſont point du reſſort des ſens : ils ignorent ce qui eſt utile ou nuiſible, & ne peuvent prononcer ſur un objet, s'il n'eſt dans la ſphere de leur activité : prévoir l'avenir, ſe rappeller le paſſé, tirer des conſéquences, ſont pour eux des opérations impoſſibles : de là pourtant réſulte l'ordre, l'unité, l'enchaînement d'une conduite bien réglée.

Le ſeul juge du bien & du mal, c'eſt donc la raiſon ; elle compte pour rien les objets extérieurs étrangers à l'homme : excepté les biens & les maux, tout le reſte n'eſt à ſes yeux qu'un acceſſoire de nulle valeur. La ſource de ſes biens,

c'eſt l'ame. Néanmoins elle en diſtingue de pluſieurs eſpeces. Les premiers, objets directs de nos vœux, ſont, par exemple, la victoire, des enfants vertueux, le ſalut de la patrie. Les ſeconds ne ſe montrent que pendant l'adverſité, comme la patience dans une maladie grave, ou dans l'exil. Enfin, les troiſiemes, appellés *moyens*, ne ſont pas plus contraires que conformes à la nature; comme de marcher poſément, de s'aſſeoir décemment. La nature ne preſcrit pas plus à l'homme de marcher, que de reſter aſſis ou debout. Mais les deux premieres eſpeces, dites-vous, ſont oppoſées. Rien de plus conforme à la nature, que d'avoir des enfants reſpectueux, une patrie floriſſante: rien de plus contraire à la même nature, que de réſiſter aux tortures, & de ſouffrir la ſoif, quand la fievre vous brûle les entrailles. Or, le bien peut-il être contraire à la nature? Non, mais les circonſtances où il ſe produit peuvent l'être. Une plaie, une brûlure, une maladie, ſont contraires à la nature; mais le courage qui leur réſiſte, y eſt conforme. Et pour m'exprimer plus briévement, la matiere du bien eſt quelquefois contre la nature, mais jamais le bien: parce qu'il n'y a pas de bien ſans la raiſon, & que la raiſon obéit

toujours à la Nature. Qu'eſt-ce que la raiſon? L'imitation de la nature. Et le ſouverain bien? Une conduite modelée ſur la nature. On préfere, dites-vous, une paix que nul ennemi ne trouble, à celle qui coûtent des flots de ſang; une ſanté toujours floriſſante, à celle qui n'eſt revenue des portes du trépas, qu'à force de ſoins & de patience. On doit donc auſſi préférer une joie ſoutenue à cet héroïſme toujours prêt à ſouffrir le fer & les flammes. Point du tout: les biens fortuits different entr'eux, parce que chacun les apprécie ſuivant ſes intérêts. Il n'en eſt pas de même des biens de l'ame: tous les hommes vertueux ont le même intérêt, celui de s'accorder avec la nature. Lorſque dans le Sénat on adopte l'avis d'un Magiſtrat; direz-vous: Tel Sénateur eſt plus que tel autre de même avis? Non, puiſqu'ils s'accordent tous. J'en dis autant des vertus; elles s'accordent toutes avec la nature: & des biens; ils s'accordent tous avec la nature. Un vieillard meurt, un jeune homme, un enfant qui à peine a eu le temps de jeter un coup-d'œil ſur la vie: c'eſt toujours la même mort, quoiqu'elle ait laiſſé vivre plus long-temps le premier, moiſſonné le ſecond dans ſa fleur, étouffé l'autre dans

ſon germe. On voit des hommes expirer à table, ou dans les bras du ſommeil, ou dans les tranſports de l'amour : on en voit d'autres égorgés par le glaive, déchirés par la morſure des ſerpents, fracaſſés par une chute, torturés lentement par le tiraillement ſucceſſif de tous leurs muſcles; la mort de ceux-ci eſt plus triſte ; celle des autres plus heureuſe ; mais c'eſt toujours la mort : ſi les routes ſont différentes, elles menent au même but. Il n'y a pas de mort plus petite ou plus grande qu'une autre mort ; trancher la vie en eſt toujours le réſultat. J'en dis autant des biens de l'ame : un Sage eſt environné de plaiſirs, un autre aſſailli de douleurs; l'un n'a qu'à régler les faveurs de la Fortune, l'autre à ſurmonter ſes rigueurs; ils ſont également heureux : quoique l'un ait marché dans la plaine, l'autre gravi contre les rochers, ils ſont parvenus au même but : je vois de part & d'autre des actions honnêtes, louables, marquées du ſceau de la vertu. Or, la vertu n'a pas de prédilections : toutes les actions qu'elle avoue ſont égales à ſes yeux.

Cette doctrine, mon ami, ne l'admirez pas, comme particuliere aux Stoïciens. Suivant Epicure, la ſuprême félicité réſulte de deux eſpeces de biens, *exemp-*

tion de douleur pour le corps, & de trouble pour l'ame. Ces biens ne peuvent s'accroître, s'ils ont leur plénitude; quand un vaſe eſt plein, on n'y peut rien ajouter. Le corps eſt-il ſans douleur? qu'ajouter à cette apathie? Le calme & l'harmonie regnent-ils dans l'ame? qu'ajouter à cette tranquillité? Un ciel ſans nûage eſt-il ſuſceptible d'une lumiere plus vive? Non, parce qu'elle eſt auſſi épurée qu'il ſe peut. Eh bien! l'Epicurien s'intéreſſe au corps comme à l'ame; ſon bonheur dépend de leur bien être: ſon état eſt donc parfait, & ſes vœux accomplis, quand l'ame eſt ſans trouble & le corps ſans douleur. Les careſſes de la Fortune ne peuvent accroître ſon bonheur: elles ne font que l'aſſaiſonner, le rendre plus piquant, puiſque le bien ſuprême conſiſte pour lui, dans la paix de l'ame & du corps.

Vous trouverez encore dans Epicure, une diviſion des biens ſemblable à la nôtre. Il y a des biens qu'il ſouhaite de préférence; comme cette exemption de douleurs qui ne laiſſe au corps aucun malaiſe, ce calme intérieur qui permet à l'ame de contempler ſes propres biens. Il y a d'autres biens dont il aimeroit mieux ne pas jouir, & que pourtant il comble

d'éloges, comme la patience dans les tourments & les maladies. Ce bonheur, Epicure lui-même le goûta, le dernier jour & le plus beau de sa vie. Un ulcere à la vessie le tourmentoit cruellement, & la douleur ne pouvoit aller plus loin; néanmoins ce jour lui parut heureux: or, il n'y a pas d'heureux jour, si l'on ne jouit du bien suprême. Vous le voyez, Epicure avoit, comme nous, l'idée de cette espece de biens, auxquels répugne le Sage, mais qu'il embrasse dans le besoin, & qu'il chérit à l'égal des plus grands biens. Cette douleur ne fut-elle donc pas le bien suprême pour Epicure? Elle couronna la vie la plus heureuse, & les derniers mots du philosophe furent un remerciement à la Nature.

Permettez-moi, vertueux Lucilius, d'aller encore plus loin. Si les actions honnêtes pouvoient être plus grandes les unes que les autres, je préférerois celles qui révoltent la Nature, à celles qui ne lui offrent que plaisirs & douceurs. Il y a plus de mérite à vaincre la douleur, qu'à modérer la joie. C'est par le même principe, je le sais, qu'on supporte la bonne & la mauvaise fortune. Le guerrier qui veille sur les retranchements, sans craindre aucune invasion, peut être aussi

brave que celui qui, les jambes coupées, se traîne encore sur les genoux, & s'obstine à ne pas rendre les armes : mais les acclamations ne retentissent que pour ceux qui reviennent sanglants du champ de bataille. J'aime la vertu qui s'est exercée, débattue, fatiguée contre la fortune. Quoi ! je ne préférerois pas la main tronquée, les chairs retirées de Mucius Scævola, à la main saine & entiere du guerrier le plus intrépide ! Bravant à la fois la flamme & l'ennemi, il se tient immobile ; il regarde fixement (1) sa main couler sur les charbons, jusqu'à ce que Porsenna insensible à son supplice, mais jaloux de sa gloire, fit arracher de force le brasier. Je ne mettrois pas cet héroïsme au premier rang ! Oui, je le préfere à ces tranquilles vertus que la fortune n'a jamais éprouvées. Pourquoi ? Parce qu'il est plus rare de vaincre un ennemi par le sacrifice de sa main, que par les traits dont elle est armée. Eh quoi ! me dira-t-on, souhaireriez-vous un semblable bonheur ? Et pourquoi non ? L'on est incapable de pareilles actions, quand on ne va pas jusqu'à les désirer. J'aimerois mieux, sans doute, me faire chatouiller les mains par

(1) *Voyez* Tite-Live, *lib.* 2, *cap.* 12.

de jeunes eſclaves, dégourdir les doigts par une femme, ou par un homme changé en femme. Heureux Murcius qui livra ſa main aux flammes, comme il l'eût abandonnée à ſon eſclave! Qu'il répara bien ſa mépriſe! Sans arme, il termina la guerre; une main tronquée triompha de deux Rois.

LETTRE LXVII.

Que tout ce qui eſt bon, eſt déſirable.

POUR commencer par un lieu commun, je vous dirai que le printemps eſt épanoui; mais à meſure qu'il s'approche de l'été, le temps, au lieu de s'échauffer, n'eſt que tiede: on ne peut encore s'y fier; ſouvent il nous rejette en hiver. Une preuve de ſon incertitude, c'eſt que je n'oſe m'expoſer à l'air; je m'arme encore contre le froid. C'eſt être trop frileux, dites-vous: j'en conviens, mon ami, j'en ai déjà trop des glaces de l'âge: les feux de l'été me réchauffent à peine; auſſi je paſſe preſque tout le temps entre mes couvertures. Je rends grace à la vieilleſſe de me retenir au lit; je lui dois beaucoup: ce que je n'aurois jamais dû vouloir, je ceſſe

de le pouvoir ; je n'ai d'entretien qu'avec mes livres. S'il me vient une de vos lettres, c'eſt alors avec vous que je converſe ; & je crois plutôt vous répondre, que correſpondre avec vous.

Cela poſé, la queſtion que vous me propoſez, nous allons l'examiner, comme ſi nous parlions. Tous les biens ſont-ils déſirables ? Car enfin, dites-vous, ſi c'eſt un bien de ſouffrir la torture avec fermeté, la flamme avec courage, la maladie avec patience, ont doit donc le ſouhaiter : or, je ne vois rien là qui mérite nos vœux ; du moins, je ne ſache perſonne qui ait fait un ſacrifice votif, pour être déchiré par les fouets, tourmenté par la goutte, alongé par les chevalets. Mon ami, décompoſez chacune de ces ſituations, vous y trouverez quelque choſe de déſirable. Je n'aime pas la torture ; mais s'il faut l'endurer, je voudrois me conduire en homme ferme, vertueux, intrépide. Je préfere la paix à la guerre ; mais, ſi l'ennemi paroît, je voudrois ſoutenir en héros les bleſſures, la faim, tous les accidents qu'entraîne la néceſſité des combats. Je ne ſuis pas aſſez fou pour déſirer la maladie ; mais, ſi elle vient, je voudrois n'être ni intempérant, ni efféminé. Ce qu'il y a de déſirable, ce

n'eſt donc pas la douleur, mais le courage de la ſurmonter. Suivant quelques Stoïciens, on ne doit pas craindre de ſouffrir fermement l'adverſité ; mais on ne doit pas non plus le déſirer, parce que l'objet de nos vœux doit être pur & ſerein, ſans aucun mélange de déplaiſir. Je ne penſe pas de même : pourquoi ? D'abord, il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit bonne, ſans être déſirable ; ſecondement, ſi la vertu eſt déſirable, comme il n'y a pas de bien ſans vertu, tous les biens ſont donc déſirables. Enfin, ſi l'on ne doit pas déſirer de ſouffrir courageuſement la douleur, répondez-moi : Le courage eſt-il déſirable ? Oui, ſans doute. Eh bien, il brave le péril, & même il le provoque : ce qu'il y a de plus beau, de plus étonnant, c'eſt de ne pas céder aux flammes, d'aller au-devant des bleſſures, de ſe préſenter aux coups, au lieu de les éviter. Si vous déſirez le courage, vous devez donc auſſi déſirer, non-ſeulement de ſouffrir, mais encore de ſouffrir avec courage : ce n'eſt là qu'une des conditions du courage. Encore un coup, il ne s'agit que de décompoſer la queſtion ; alors plus d'équivoque. On ne déſire pas de ſouffrir, mais de ſouffrir courageuſement : c'eſt ce *courageuſement* qui eſt dé-

firable : c'eſt là que réſide la vertu.

Mais eſt-il dans l'homme de former de pareils ſouhaits? Mon cher Lucilius, il y a des vœux clairs, prononcés, ſpécifiés; il y en a d'autres qui ne ſont qu'implicites & généraux. Par exemple, je ſouhaite une vie honnête : mais une vie honnête eſt le réſultat de mille éléments divers; elle renferme, & le tonneau de Régulus, & la bleſſure où Caton plongea ſa main, & l'exil de Rutilius, & la coupe empoiſonnée qui fit paſſer Socrate du cachot dans les cieux. Ainſi déſirer une vie honnête, c'eſt déſirer implicitement toutes ces conditions, ſouvent indiſpenſables pour vivre honnêtement. *Trois & quatre fois heureux*, s'écrie Enée, *ceux qui ſous les yeux de leurs peres, ont eu l'avantage de périr près des remparts de Troye* (1). Souhaiter à quelqu'un un pareil ſort, n'eſt-ce pas le trouver déſirable? Décius ſe dévoue pour la République; il s'élance à toutes brides au milieu des ennemis, pour y trouver la mort. Le ſecond Décius, rival

(1) O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ ſub mœnibus altis
Contigit oppetere!
VIRG. *Æneid. lib.* 1, *verſ.* 5

BIBLIOTECA DE FILOSOFIA Y LETRAS

du courage de son pere, récite la formule du dévouement, déjà réservée à sa famille, & se précipite au fort de la mêlée, incertain si les Dieux accepteroient son sacrifice, mais bien sûr que la mort est toujours désirable, quand elle est glorieuse. Ne seroit-ce donc pas le plus grand bien de mourir comblé de gloire, dans la pratique des vertus? Quand un Sage résiste à la douleur, peut-être a-t-il toutes les vertus à ses ordres, quoiqu'on n'en voie qu'une, & sur-tout la patience: il a le courage; c'est lui qui souffre, qui endure, qui persévere; la prudence, c'est elle qui inspire les résolutions fortes, qui conseille de souffrir courageusement ce qu'on ne peut éviter; la constance, c'est elle qui rend l'homme inébranlable dans ses projets, & supérieur à la violence; enfin, il a tout le cortege des vertus; elles sont inséparables, toutes les actions honnêtes sont exécutées par une seule vertu, mais de l'avis de toutes. Or, une action approuvée par toutes les vertus, quoiqu'exécutée par une seule, ne peut manquer d'être désirable. Quoi! vous ne regardez comme désirables que ces plaisirs tranquilles, pour lesquels on orne ses portes de guirlandes!

Mon ami, n'en doutez pas: il est des

voluptés triſtes : il eſt des biens terribles, qui n'attirent pas les félicitations, mais les reſpects & les hommages des mortels. Vous ne croyez donc pas que Régulus ſouhaitât d'arriver à Carthage ? Prenez l'ame de ce héros ; quittez un moment vos préjugés populaires ; formez-vous un tableau fidele de cette vertu ſublime, exaltée, qui mérite des offrandes ; non pas de feſtons, mais de ſueurs & de ſang. Voyez M. Caton, tourner contre lui-même ſes mains vénérables, puis élargir la plaie trop étroite. Gémirez-vous ſur lui ? ſera-ce des complaintes que vous lui ferez ? Non, mais des félicitations.

Je me rappelle un mot de Démétrius ; il compare à une mer immobile cette vie calme & tranquille que la fortune n'a jamais bouleverſée. N'avoir rien qui vous réveille, qui vous ranime, qui mette votre courage à l'épreuve, ce n'eſt pas là du calme, c'eſt une ſtagnation funeſte. Le Stoïcien Attalus diſoit : *J'aime mieux que la Fortune me reçoive dans ſon camp que dans ſa cour.* Je ſouffre, mais courageuſement, c'eſt un bien ; je meurs, mais courageuſement, c'eſt un bien. Epicure ajouteroit, c'eſt une volupté : mais ce mot efféminé ſouilleroit la pureté de ces grandes actions. On me brûle, mais

je ſuis vainqueur des flammes; ce que je trouve déſirable, n'eſt pas de ſentir les feux, mais d'en triompher. Rien de plus beau, rien de plus excellent que la vertu. Toutes les actions qu'elle inſpire ſont bonnes, & par conſéquent déſirables.

LETTRE LXVIII.

Du repos, ſelon les Stoïciens.

OUI, Lucilius, cachez-vous dans la retraite, mais cachez votre retraite. Quand vous n'y ſeriez pas autoriſé par nos préceptes, vous le ſeriez par nos exemples. Mais nos préceptes mêmes preſcrivent la retraite. Je vous le prouverois, s'il le falloit; nous ne permettrons pas au Sage de ſe mêler d'adminiſtration dans toutes les Républiques, ni en tout temps, ni pour toujours. De plus, comme nous lui donnons une patrie digne de lui, je veux dire l'univers, il peut vivre retiré, ſans jamais être expatrié; ou plutôt il quitte un coin d'un petit globe, pour les plaines de l'immenſité: du haut des cieux, il voit combien c'eſt un ſiege bas, qu'un Tribunal, une Chaiſe Curule. Entre nous, mon ami, le ſage n'eſt jamais plus

en action, que lorsqu'il a sous les yeux les choses divines & humaines.

Je passe au second article, de cacher votre retraite. N'allez pas publier votre vrai motif; ne faites point parade de la Philosophie, déguisez-la plutôt sous quelque prétexte de maladie, de foiblesse, d'indolence. Se glorifier de sa retraite, c'est la vanité d'un fainéant. Il y a des animaux qui, pour n'être pas découverts, confondent leurs traces autour de leur taniere: faites comme eux, sans quoi l'on ne manquera pas de vous suivre à la piste. Un chasseur dédaigne souvent le gibier qui se montre, pour éventer celui qui se cache. Une serrure bien fermée tente le voleur; si la porte est ouverte, il suppose qu'il n'y a rien à voler, & passe outre. Tel est le caractere du peuple & des ignorants; s'ils voient une retraite, ils veulent y pénétrer. Ainsi le parti le plus sage est de ne pas montrer la sienne: or, c'est une façon de la montrer, que de la trop cacher, & de rompre entiérement avec le monde. L'un se retire à Tarente, l'autre s'enferme à Naples, un autre, pendant plusieurs années, ne passe point le seuil de sa porte: c'est appeller la foule, que de faire de sa retraite la nouvelle publique. Ne songez

pas dans votre solitude à faire parler de vous, mais à vous parler à vous-même. Et que vous dire ? Ce que les hommes se disent le plus volontiers les uns des autres : Dites-vous du mal de vous-même; prenez l'habitude de vous parler vrai, & de le souffrir. C'est aux endroits foibles de votre ame qu'il faut toucher de préférence. Chacun connoît les vices de son corps; aussi l'un soulage son estomac par des vomitifs, l'autre le soutient en mangeant peu & souvent; un autre, par quelques jours de diete, laisse aux humeurs le temps de se dissiper. Le goutteux renonce au vin & au bain; il néglige tout le reste, pour ne songer qu'au mal qui lui livre le plus d'assauts. Il y a de même dans notre ame des parties malades qu'il faut soigner. Que fais-je dans ma retraite ? Je panse ma plaie. Si je vous montrois un pied gonflé, une main livide, une jambe raccourcie par le desséchement de mes nerfs, vous me permettriez de m'enfermer, de me coucher, de me traiter. J'ai une maladie encore plus grave que je ne puis montrer; j'ai un abcès à l'ame. N'allez pas me louer, & vous écrier : O le grand homme! il a tout mépris pour fuir un monde qu'il condamne ! Je ne condamne que moi,

Ne venez point ici pour vous instruire, pour chercher des remedes: ce n'est point la demeure d'un Médecin, mais d'un malade. J'aime mieux que vous disiez en sortant: J'espérois voir un Sage, un homme heureux; j'ouvrois les oreilles: me voilà bien trompé; je n'ai rien vu, rien entendu qui réponde à mon attente, qui me donne envie de revenir. Si c'est ainsi que vous pensez, que vous parlez, vous pourrez dire: J'ai fait du progrès; je veux qu'on me pardonne ma retraite, & non pas qu'on l'envie.

Quoi, Séneque, c'est vous qui louez la retraite, vous qui prêchez les dogmes d'Epicure! Oui, mais, dans cette retraite, je vous prescris des occupations, plus belles & plus grandes que toutes celles que vous quittez. Frapper aux portes superbes des Grands; tenir un catalogue des vieillards sans enfants; avoir du crédit au Barreau, sont des avantages dangereux, fragiles, & même abjects, quand on les apprécie. Celui-ci l'emporte sur moi par sa puissance; celui là, par ses années de service, & les places qu'elles lui ont valu; un autre, par la multitude de ses clients: je ne puis égaler le cortege de l'un, ni le crédit de l'autre. Eh bien! soyons vaincus par les hommes,

mais vainqueurs de la fortune. Que n'êtiez-vous autrefois dans ces diſpoſitions! pourquoi faut-il ne ſonger à bien vivre, qu'au *moment de mourir*! au *moins* ne tardons pas. Quand la raiſon nous diſoit que tout n'eſt ici bas qu'illuſion & vanité, nous re l'avons pas cru : croyons-en l'expérience ; imitons les voyageurs qui, partis trop tard, veulent réparer le temps perdu ; employons, comme eux, l'éperon. Notre âge eſt le plus propre à l'étude. L'efferveſcence eſt paſſée. Dans l'ardeur de la jeuneſſe, nos vices étoient trop rétifs ; ils ſont las aujourd'hui ; le moindre effort peut les achever. Mais ce qu'on apprend au moment de partir, quand ſervira-t-il, & à quoi? A partir meilleurs. N'en doutez pas, l'âge le plus fait pour la vertu, c'eſt quand l'expérience & les révolutions ont éclairé l'homme, quand ſes organes ſont épuiſés & ſes paſſions apprivoiſées. Alors il peut marcher ſans obſtacles vers le bonheur. La vieilleſſe en eſt la ſaiſon ; & qui devient ſage dans la vieilleſſe, ne le devient que par elle.

LETTRE LXIX.

Inconvénients des fréquents voyages.

JE n'aime pas vos voyages, vos courſes continuelles. D'abord elles annoncent trop d'inconſtance. Comment vous fixer dans la retraite, ſi vous ne ceſſez de faire des voyages ou d'en projetter? Pour contenir l'ame, il faut commencer par fixer le corps. De plus, le principal effet des remedes vient de leur continuité. Vous perdez le fruit de votre retraite par ces interruptions, par ces retours à une vie que vous avez quittée. Vos yeux ont tant de choſes à déſapprendre! Laiſſez-leur le temps; laiſſez vos oreilles s'habituer à une langue plus raiſonnable. Vous ne pouvez ſortir ſans rencontrer à chaque pas des occaſions de rechûte. Quand on veut ſe guérir de l'amour, on fuit tout ce qui peut rappeller la perſonne aimée, parce que rien ne ſe rallume auſſi promptement que l'amour. De même, pour ne plus regretter les objets dont vous étiez épris, c'eſt peu de les avoir quittés; il faut en détourner pour jamais vos yeux & vos oreilles. La paſſion eſt prompte à ſe ré-

volter, parce que par-tout elle trouve des appas. Il n'y a pas de vice qui n'ait un salaire à offrir. L'avarice promet de l'argent; la débauche, mille voluptés différentes; l'ambition, la pourpre, les applaudissements & la puissance qui en est la suite, & tout le pouvoir qui accompagne la puissance. Chaque vice paie une solde; mais la vertu veut être servie gratuitement. A peine un siecle entier suffiroit-il pour soumettre au joug des passions accoutumées à une longue licence: que sera-ce, si nous allons morceler encore un temps si court? La perfection, dans tous les genres, demande de l'assiduité, de la vigilance, des efforts. Si vous m'en croyez, mon ami, vous méditerez cette maxime. Familiarisez-vous avec l'idée de la mort, pour la recevoir sans murmure, & même pour l'aller chercher, s'il le faut: peu importe que ce soit elle ou nous qui fassions les avances. Rien de plus faux que ce proverbe tant répété: *C'est un bonheur de mourir de sa belle mort.* On meurt toujours au moment marqué. Et la Nature ne vous fait jamais de tort: le temps qu'elle vous ôte n'est point à vous.

LETTRE LXX.

Du ſuicide. Quand & comment on doit ſe donner la mort. Exemles remarquables.

APRÈS un long intervalle, j'ai revu votre terre de Pompeies (1), elle m'a rappellé le temps de ma jeuneſſe ; je croyois pouvoir faire encore tout ce que je faiſois alors, je penſois même que je ne venois que de le faire. Mon cher Lucilius, nous ne faiſons que côtoyer la vie; de même que ſur mer, comme l'a dit notre Virgile, *les terres & les villes ſemblent ſe retirer* (2). Ainſi dans le cours de cette vie rapide, on perd de vue, d'abord l'enfance, puis l'adoleſcence, enſuite l'âge mûr, & même les meilleures années de la vieilleſſe. Nous finiſſons par découvrir le terme commun à tous les hommes ; nous avons la folie de le

(1) Ville de la Campanie, ſituée dans le voiſinage du Mont-Véſuve. Elle fut enfouie ſous les cendres de ce Volcan, durant la même éruption qui fit périr Herculanum.

(2) Terræque, urbeſque recedunt.
VIRG. *Æneid. lib.* 3, *v.* 71.

regarder comme un écueil, tandis que c'eſt un port quelquefois déſirable, & dans lequel on ne doit jamais refuſer d'entrer. Si l'on y parvient dès les premieres années, il ne faut pas plus s'en plaindre qu'un voyageur qui a promptement terminé ſa navigation. Vous ſavez que quelquefois un vent trop foible ſe joue de l'impatience des paſſagers, & les fatigue par l'ennui d'un long calme, tandis que d'autres fois un ſouffle conſtant les conduit très-vîte à leur deſtination. C'eſt l'emblême de notre vie; elle fait arriver les uns de bonne heure où il faut arver tôt ou tard; elle tourmente & deſſeche les autres par ſa lenteur; mais vous ſavez qu'on n'eſt pas forcé de la garder: le bonheur n'eſt pas de vivre, mais de bien vivre. Auſſi le Sage vit autant qu'il doit, & non autant qu'il pourroit: il verra où & avec qui il doit vivre, ce qu'il doit faire, & comment. Il ne regarde pas à la quantité de ſes jours, mais à leur qualité. Si les chagrins ſe multiplient, s'ils alterent ſa tranquillité, il s'élance hors de la vie, & il n'attend pas à l'extrémité: dès qu'il commence à ſe défier de la fortune, il examine ſi ce n'eſt pas ce jour-là même qu'il faut partir; ſe donner la mort ou la recevoir,

finir plutôt ou plus tard, c'eſt pour lui la même choſe : il ne balance pas, comme s'il étoit queſtion d'une grande perte. Eh ! peut-elle être bien grande, quand un vaſe ne coule que goutte à goutte ? Mourir plutôt ou plus tard n'eſt rien ; bien ou mal mourir, c'eſt beaucoup : or, bien mourir, c'eſt ſe ſouſtraire au danger de vivre mal. Auſſi le mot du (1) Rhodien Théleſphore étoit celui d'un lâche & d'un efféminé. Le Tyran l'ayant fait enfermer dans une cage, où il le faiſoit nourrir comme une bête farouche, quelqu'un lui conſeilla de ſe laiſſer mourir de faim. *Non*, dit-il, *tant qu'on vit, l'on a le droit d'eſpérer.* Mais, quand cela ſeroit, faut-il donc acheter la vie à tout prix ? L'avantage le plus sûr & le plus grand ne me tentera pas, s'il me coûte une foibleſſe. Vous prétendez que la fortune peut tout pour celui qui vit encore ; & moi, je dis qu'elle ne peut rien contre celui qui ſait mourir. Quelquefois cependant le Sage, lors même que ſa mort eſt décidée, & que ſon ſupplice eſt réſolu, ne voudra pas prêter ſon bras à l'exécution. Ce ſe-

(1) *Voyez* Séneque, *de Irâ*, *lib.* 3, *cap.* 17 ; & Plutarque, *de Exilio*, *Opp. tom.* 2, *pag* 606. *B. edit. Pariſ.* 1624.

roit en effet une folie de se tuer par la crainte de mourir. Le bourreau va venir, eh bien, il faut l'attendre ! pourquoi se charger de remplir sa fonction? pourquoi prendre sur vous l'odieux de la cruauté d'un autre ? Enviez-vous le plaisir de ce bourreau, ou voulez-vous lui épargner sa peine ? Socrate étoit le maître de se laisser mourir de faim, plutôt que par le poison; cependant il fut trente jours dans sa prison en attendant la mort, non dans l'idée de tout ce qui pouvoit arriver, non sur les espérances qu'un si long délai lui permettoit de concevoir, mais pour se conformer aux loix, pour se prêter à ses amis pendant ses derniers instants. N'y auroit il pas eu une grande folie à lui de mépriser la mort & de craindre le poison? Scribonia, femme respectable, étoit la tante de Drusus Libon, jeune homme sottement enorgueilli de sa naissance, & que son ambition rempliſſoit de prétentions peu convenables de son temps à qui que ce soit, & qui, dans aucun temps, n'eussent été faites pour lui : condamné par le Sénat, on le rapporta dans sa litiere, tout abattu, sans suite, indignement abandonné par ses proches qui ne le regardoient déjà plus comme un coupable, mais comme un mort; il délibéra s'il

s'il devoit se donner la mort ou l'attendre. Alors Scribonia lui demanda quel plaisir il pouvoit trouver à faire la fonction d'un autre? Il ne suivit point son avis; il se tua lui-même, & fit bien. Celui qui consent à vivre, quand il prévoit que, trois ou quatre jours après, son ennemi aura le pouvoir de le faire mourir, travaille vraiment pour un autre.

Il est donc difficile d'établir une regle générale, & de statuer s'il faut prévenir ou attendre la mort dont on est menacé par une violence étrangere. On peut alléguer bien des raisons pour & contre. Si l'une des deux morts est douloureuse, & l'autre simple & douce, pourquoi ne pas se décider pour la derniere? Je choisis le navire sur lequel je veux m'embarquer, la maison où je veux loger; je choisirai de même la mort qui me fera sortir de la vie. D'ailleurs, si la vie la plus longue n'est pas toujours la meilleure, la mort la plus longue est toujours la plus fâcheuse. C'est sur-tout dans la façon de mourir, que nous devons suivre notre fantaisie; que la vie s'en aille par où elle voudra, qu'elle brise les liens de la servitude, soit par le fer, soit par la corde, soit par quelque breuvage qui pénetre dans les veines. Chacun doit compte aux

autres de sa vie, mais pour sa mort il n'en doit compte qu'à lui-même ; la meilleure est celle qui lui plaît davantage. On dira, peut-être, que j'ai montré peu de courage, ou que j'ai agi avec trop de témérité ; qu'une autre mort eût été plus héroïque. Mais, croyez-vous que le dessein qui vous occupe alors, soit du ressort de la Renommée ? Ne songez qu'à vous tirer au plutôt des mains de la Fortune, sans quoi vous trouverez des gens qui blâmeront votre action même ; vous verrez des hommes (1), faisant profession de sagesse, qui vous diront qu'il n'est pas permis d'attenter à sa vie, & que c'est un crime que de se tuer soi-même ; qu'il faut attendre l'instant fixé par la nature : ils ne voient pas, que parler ainsi, c'est ôter à l'homme tout moyen d'être libre. La loi éternelle n'a pu rien faire de mieux ; elle n'a ouvert qu'une porte pour entrer dans la vie, & mille pour en

(1) Juste Lipse se trompe lorsqu'il dit que Sénèque veut parler ici des Péripatéticiens. Ce ne sont point ces philosophes, mais plutôt Pythagore, & après lui, Socrate, qui ont enseigné que l'homme doit garder le poste où les Dieux l'ont placé, quelque mauvais qu'il puisse être. *Voyez* Platon, *in Phædon, pag.* 62, A. B. C. *opp. tom.* 1, *edit.* Henr. Steph. *ann.* 1578.

sortir. Quoi ! faut-il que j'attende la cruauté des maladies, ou des hommes, tandis que je suis le maître de me soustraire aux tourments & aux coups de l'adversité ? On n'est pas en droit de se plaindre de la vie ; elle ne retient personne : la Nature a bien disposé les choses ; nul homme n'est malheureux que par sa faute. Etes-vous bien ? Vivez. La vie vous déplaît-elle ? vous êtes libre de retourner aux lieux d'où vous êtes venu. Souvent, vous vous êtes fait tirer du sang pour dissiper un mal de tête, ou pour rendre votre corps plus dispos ; il n'est pas nécessaire de s'ouvrir le sein par une large blessure, un coup de lancette suffit pour vous frayer la route qui mene à la liberté ; votre sûreté ne vous coûtera qu'une piquure.

D'où viennent donc nos délais & notre lâcheté ? C'est qu'on ne songe pas qu'un jour il faudra quitter ce séjour ; nous sommes d'anciens locataires que l'habitude familiarise avec les incommodités de votre demeure. Voulez-vous n'être plus l'esclave de votre corps ? dites-vous bien que vous n'y logez qu'en passant ; que bientôt vous en sortirez pour toujours, alors vous n'aurez plus de regret au moment du départ. Mais, comment penser à la fin de sa vie, quand on

n'en peut mettre à ſes déſirs? Il n'eſt rien de plus important à méditer; les autres objets, ſur leſquels on s'exerce, ſont, peut-être, inutiles. Mon eſprit s'eſt-il affermi contre les maux de la pauvreté? cela n'empêche pas que mes richeſſes ne me ſoient reſtées. Nous ſommes-nous fortifiés contre la douleur? un corps ſain & bien conſtitué, nous empêchera, peut-être, de faire jamais, en ce genre, l'épreuve de nos forces. Nous ſommes-nous préparés à ſouffrir courageuſement la perte des perſonnes qui nous ſont cheres? la Fortune a pourtant conſervé tous ceux que nous aimons.

Le jour viendra d'eſſayer nos forces contre la mort; n'allez pas croire, que pour rompre ces liens, il faille être un ſi grand homme, ou reſſembler à Caton qui, n'ayant pu s'ôter la vie avec un glaive, ſe l'arracha de ſes mains. On a vu des hommes de la condition la plus vile, par un effort généreux s'élancer vers la liberté; faute de moyens pour mourir commodément, faute d'inſtruments propres à ſe donner la mort, ils ſaiſirent le premier objet qui s'offrit, &, quoique deſtiné à d'autres uſages, il devint une arme dans leurs mains courageuſes. En dernier lieu, au combat des

bêtes, un Germain, deſtiné au ſpectacle du matin, feignit un beſoin naturel, & ſe retira dans le ſeul endroit où il pût aller ſans gardes; il n'y trouva qu'un de ces bâtons terminés par une éponge, faits pour entretenir la propreté de ces lieux: il ſe l'enfonça dans le goſier, & s'étouffa lui-même. C'étoit outrager la mort; j'en conviens: il la reçut d'une façon indécente & mal-propre: mais il s'agit bien de délicateſſe & de propreté quand on meurt. Quel courage dans cet homme! il méritoit bien au moins qu'on lui laiſſât le choix de ſon genre de mort. Avec quelle vigueur il ſe ſeroit ſervi d'une épée, il ſe ſeroit élancé dans la mer, ou précipité d'une roche eſcarpée! Abandonné de la Nature entiere, il ne dut qu'à lui-même, & la mort, & l'inſtrument de ſa mort.

Vous le voyez-donc; il ne manque à l'homme, que la volonté. Qu'on approuve ou qu'on blâme l'action de ce Germain intrépide; toujours eſt-il conſtant que la mort la plus dégoûtante eſt préférable à la ſervitude la plus propre.

Puiſque j'ai commencé par un exemple tiré d'une claſſe ignoble, je continuerai: peut-être ſe piquera-t on de courage, quand on verra la mort mépriſée par des gens qu'on mépriſe. Les Catons, les Sci-

pions & les autres grands hommes n'excitent qu'une admiration ſtérile, parce qu'on les regarde comme des êtres inimitables. Mais les combats des bêtes me fourniroient autant d'exemples de courage, que les chefs de la guerre civile. Il y a quelque temps qu'un malheureux, conduit au combat du matin, dans un charriot entouré de gardes, feignit de s'endormir; il laiſſa tomber ſa tête, & l'alongea ſuffiſamment pour la paſſer entre les rayons d'une des roues de la voiture: pour lors, il ſe tint ferme ſur ſon ſiege, juſqu'à ce que la révolution de la roue lui eût briſé les vertebres du col. De cette maniere, le charriot même qui le conduiſoit au ſupplice, ſervit à l'y ſouſtraire.

Il n'y a point d'obſtacle quand on eſt fortement réſolu de s'échapper. La Nature nous tient dans un lieu tout ouvert, celui qui le peut, eſt à portée de choiſir la ſortie la plus facile; quand on a pluſieurs moyens de s'affranchir, on peut ſe déterminer pour celui qu'on juge le plus propre à ſe délivrer. Mais lorſque le temps preſſe, la premiere occaſion eſt la meilleure, il faut la ſaiſir, quelqu'étrange & nouvelle qu'elle paroiſſe. On ne manque jamais de reſſources ni d'adreſſe pour mourir, quand on ne manque pas de cœur. Voyez

ce que peut l'aiguillon du reſſentiment ſur les plus vils eſclaves ; ils s'animent, ils trompent la vigilance de leurs gardes. Le grand homme non ſeulement ſe condamne lui-même à la mort, mais encore il exécute ſon arrêt.

J'ai promis que l'arêne me fourniroit pluſieurs exemples ; en voici donc un autre. Dans la ſeconde Naumachie, un Barbare ſe plongea dans la gorge la lance qu'il avoit reçue pour combattre. « Pourquoi, diſoit-il, ne me délivrerois-» je pas des tourments & des outrages » qu'on me fait éprouver ? je ſuis armé ; » à quoi bon attendrois-je la mort ? » Ce ſpectacle fut d'autant plus mémorable, qu'il étoit fait pour apprendre à des hommes, qu'il eſt plus louable de mourir que de tuer.

Quoi donc ! des miſérables, des criminels montreront-ils plus de courage en mourant, que des hommes long-temps exercés & fortifiés par la méditation & par la raiſon, cette maîtreſſe du genre humain ? Elle nous enſeigne que les routes du trépas peuvent être différentes, mais que toutes aboutiſſent au même terme. Quand on y eſt arrivé, qu'importe d'où l'on eſt parti. Elle vous permet de mourir, s'il ſe peut, ſans douleur ; ſinon,

faites de votre mieux, faisissez-vous, pour vous tuer, de tout ce qui se présentera. Il est injuste de vivre de rapine, mais il est très-honnête de dérober sa mort.

LETTRE LXXI.

Des conseils : quand il faut en donner. Du courage philosophique.

VOUS me consultez sur chacun des objets qui vous intéressent, sans songer à l'immensité de la mer qui nous sépare. Le principal mérite d'un conseil est l'à-propos ; & souvent il doit arriver que mes avis ne vous parviennent que dans une circonstance, où le parti contraire seroit le meilleur à prendre. Les conseils doivent être adaptés aux circonstances. Les événements se succedent, ou plutôt se pressent : les conseils aussi rapides qu'eux, doivent naître dans la journée ; que dis-je ! ce temps est encore trop long ; ils doivent éclorre dans le moment, il faudroit, pour ainsi dire, les avoir sous la main. Mais comment les trouver ? Je vais vous en apprendre le moyen. Quand vous voudrez savoir ce que vous devez

fuir ou rechercher, fixez les yeux sur le souverain bien, sur le but général de votre vie; car toutes nos actions doivent s'accorder avec ce but. On ne peut arranger les détails, que quand le plan total est bien formé. Un peintre a beau tenir ses couleurs prêtes, il ne peut saisir la ressemblance, s'il n'est pas décidé sur l'objet qu'il veut peindre. La grande faute des hommes, c'est qu'ils s'occupent tous des détails de la vie, sans songer à l'ensemble. Lorsqu'on veut lancer une fleche, il faut avoir un but, sur lequel le bras se regle pour la direction & pour le degré de force. Nos projets ne s'égarent que faute de point de vue. Il n'y a pas de vent favorable, pour qui ne sait dans quel port il veut entrer. Devons-nous nous plaindre de l'influence du hasard, quand nous lui abandonnons la conduite de notre vie.

Il est des gens qui en savent plus qu'ils ne croient: comme il nous arrive souvent de chercher ceux qui sont auprès de nous; de même le but du souverain bien est quelquefois à nos côtés, sans que nous nous en doutions. Il ne faut, ni beaucoup de paroles, ni de longs détours, pour vous faire sentir ce que c'est que ce bien; il ne s'agit que de vous le faire toucher

au doigt. Qu'eſt-il beſoin de tant de diviſions, & de ſous-diviſions, quand on peut dire tout uniment, *le ſouverain bien eſt ce qui eſt honnête* ; & ce qui eſt plus étonnant encore, *il n'y a de bien que ce qui eſt honnête*. Tous les autres biens ſont faux & illuſoires. Si vous vous pénétrez de ce principe, ſi vous vous paſſionnez pour la vertu (car il ne ſuffit pas de l'aimer), tous les événements, quelque jugement qu'en portent les autres, ſeront pour vous, heureux & fortunés ; la torture même, ſi vous conſervez ſous les coups plus de ſécurité que votre bourreau ; la maladie, ſi vous ne faites pas d'imprécations contre la Fortune, ſi vous ne vous laiſſez pas ſurmonter par le mal.

En un mot, tous les événements que le reſte des hommes regarde comme des maux, s'adouciront & ſe convertiront même en biens, ſi vous vous élevez au-deſſus d'eux. Croyez fermement qu'il n'y a de bien que ce qui eſt honnête, & tous les déſagréments de la vie mériteront le nom de biens, pourvu toutefois que la vertu leur imprime le caractere de l'honnêteté. Il y a des hommes auxquels nous paroiſſons promettre plus que ne comporte l'humanité ; c'eſt qu'ils n'enviſagent que le corps ; qu'ils pénetrent juſ-

qu'à l'ame, & ce ſera ſur Dieu qu'ils meſureront l'homme.

Elevez donc votre ame, mon cher Lucilius, renoncez à ces frivolités grammaticales, à cette philoſophie contentieuſe, qui réduiſent à des ſyllabes les objets les plus ſublimes, & qui par une doctrine minutieuſe, rétréciſſent & conſument le génie. Rendez-vous ſemblable aux inventeurs de nos dogmes, & non à ceux qui les enſeignent, dont le but eſt plutôt de rendre la philoſophie difficile qu'intéreſſante. Si vous avez quelque confiance en moi, ſuivez ces illuſtres guides.

Socrate qui a réduit toute la philoſophie à la morale, a dit que le comble de la ſageſſe, étoit de ſavoir diſtinguer les biens & les maux. » Pour être heureux, » dit-il, laiſſez-vous traiter d'inſenſé par » quelques gens. Quiconque voudra vous » outrager, qu'il le faſſe; vous ne ſouf» frirez point ſi la vertu eſt avec vous. Si » vous voulez être heureux, dit-il, c'eſt» à-dire, vertueux de bonne foi, ſouffrez » qu'on vous mépriſe. » Mais on n'en vient à ce point de perfection, que quand on a rangé tous les biens ſur la même ligne, parce qu'il n'y a pas de bien ſans honnêteté, & que l'honnêteté eſt la même dans tous. Quoi! direz-vous, n'y a-t-il

point de différence entre la Préture de Caton, & le refus qu'il essuya ? Est-ce la même chose pour lui d'être vaincu ou vainqueur à la bataille de Pharsale. Non, mais la fermeté qui l'empêcha de succomber à la défaite de son parti, est égale à la modération avec laquelle il seroit rentré vainqueur dans sa patrie, pour y rétablir la paix. N'est-ce pas en effet la même vertu qui fait triompher de la mauvaise fortune & sagement user de la bonne ? Or, la vertu ne peut devenir plus grande ou plus petite : elle est toujours la même. Mais Pompée perdra son armée ; mais tous les grands n'auront plus le beau prétexte de combattre pour les intérêts de la patrie, mais cette avant-garde auguste, composée du Sénat en armes, un seul combat la dissipera. Cette chûte immense de l'Empire fera rejaillir ses éclats dans toutes les parties du monde, dans l'Egypte, dans l'Afrique, dans l'Espagne ; la République infortunée n'aura pas même la triste consolation de périr toute entiere. Je veux que tous ces malheurs arrivent, je veux que Juba ne trouve point de ressource, ni dans la connoissance des lieux, ni dans l'attachement inviolable de ses sujets. Je veux que les habitants d'Utique même, suc-

combant à leurs maux, trahiſſent leur foi, & que Scipion dans l'Afrique ſoit abandonné par la fortune ſi favorable à ſon nom. Depuis long temps les ordres ſont donnés pour que Caton ſoit épargné; cependant il a été vaincu: c'eſt encore un refus qu'il a dû eſſuyer. Il ſaura ſupporter avec autant de courage les obſtacles qui s'oppoſeront à ſa victoire, qu'il a ſupporté ceux qui ſe ſont oppoſés à ſa Préture. Le jour de ſon refus avoit été employé au jeu; la nuit de ſa mort, à la lecture. Renoncer à la Préture & à la vie, ont été la même choſe pour lui. Il s'étoit bien pénétré de la néceſſité de ſe ſoumettre à tous les événements. Et pourquoi n'eût-il pas ſupporté conſtamment la révolution de la République? Quel être dans la Nature eſt à l'abri du changement? ni la terre, ni le ciel, ni l'immenſe machine du monde n'en ſont exempts, quoique ſous la direction de Dieu même. L'ordre que nous voyons ne ſubſiſtera pas toujours, chaque jour y cauſe quelque dérangement. Tous les êtres ont des périodes fixes; ils doivent naître, s'accroître & périr. Ces aſtres que vous voyez rouler au-deſſus de nos têtes, cette terre ſur laquelle nous nous croyons bien ſolidement établis, ſe minent ſour-

dement & finiront par s'écrouler. Toute a ſa vieilleſſe : les termes peuvent différer, mais le but eſt le même. Tout ce qui eſt, ne ſera plus, & ſe décompoſera ſans pourtant s'anéantir : pour nous, la décompoſition eſt un véritable anéantiſſement, parce que nous ne regardons que ce qui eſt auprès de nous, parce que nos ames dévouées au corps, n'oſent porter au delà leurs regards obtus. L'on ſupporteroit avec plus de fermeté ſa mort & celle des ſiens, ſi l'on étoit perſuadé que la nature n'eſt qu'une ſucceſſion continuelle de naiſſances & de morts ; que les corps compoſés ſe diſſolvent, que les corps diſſous ſe recompoſent, & que c'eſt dans ce cercle infini, que s'exercent les travaux de l'Architecte univerſel. Auſſi Caton, après avoir parcouru l'hiſtoire de tous les âges, dira : toute l'eſpece humaine qui exiſte, & qui exiſtera, fut condamnée à la mort. Toutes les villes, tant celles qui gouvernent le monde, que celles qui ſont la gloire des grands Empires, diſparoîtront un jour. On cherchera ſur la terre la place qu'elles occupoient ; elles ſeront détruites par des calamités différentes ; les unes ſeront renverſées par la guerre ; les autres conſumées par le repos & la paix dégénérés

en oisiveté, ou par le luxe, ce fléau des Etats puissants. Toutes ces campagnes fertiles seront ou submergées par un débordement soudain de la mer, ou englouties dans un abîme que la terre ouvrira subitement. Pourquoi donc m'indigner ou me plaindre, si je dévance de quelques instants la ruine du monde? Le grand homme doit obéir à Dieu, & se soumettre sans murmurer à la loi universelle : il ne sort de cette vie que pour passer à une vie meilleure, & pour habiter avec les Dieux dans le sein de la gloire & de la paix, ou du moins, à l'abri de la douleur, il sera rendu à la Nature qui l'a produit, & confondu avec la masse générale.

L'honnêteté de la vie de Caton n'est donc pas un plus grand bien que l'honnêteté de sa mort : la vertu n'est pas susceptible de degrés. Socrate comparoit la vertu à la vérité : ni l'une ni l'autre ne peuvent croître. La vertu a toute sa plénitude, toute sa perfection. Ne soyez donc pas surpris que tous les biens soient égaux, tant ceux auxquels on aspire de dessein prémédité, que ceux qui nous sont apportés par une circonstance imprévue. Si vous admettez une inégalité, si vous regardez la douleur comme un

moindre bien, vous finirez par la regarder comme un mal ; vous trouverez Socrate malheureux dans sa prison ; Caton malheureux en rouvrant sa plaie, & Régulus le plus malheureux de tous les hommes, de porter la peine de sa bonne foi envers des ennemis. C'est pourtant ce que n'ont pas osé prétendre les hommes les plus efféminés. Ils disent qu'il ne fut pas heureux, mais ils ne disent pas qu'il fût malheureux.

Les philosophes de l'ancienne Académie, conviennent que le Sage est heureux au millieu des tourments ; mais ils ne veulent pas que ce soit d'un bonheur parfait & accompli. Restriction qu'il est impossible d'admettre : s'il est heureux, il jouit du souverain bien ; or, le souverain bien n'a nul degré au-dessus de lui, pourvu qu'il soit accompagné de la vertu, que l'adversité ne puisse le diminuer, & que la mutilation des membres mêmes, le laisse subsister dans son entier. Or, c'est ce qui arrive, puisque je suppose une vertu intrépide & sublime, que tous les obstacles ne font qu'enflammer. Ne voyez-vous pas les jeunes gens heureusement nés, quand ils sont frappés de quelque passion honnête, braver tous les événements fortuits ? La sagesse vous

inſpirera le même courage ; elle vous perſuadera qu'il n'y a de bon que ce qui eſt honnête ; & que l'honnête n'eſt pas plus ſuſceptible de plus ou de moins, que la regle dont on ſe ſert pour juger de la droiture des lignes ; ſi l'on veut la fléchir, cette altération ſe fait toujours aux dépens de ſa droiture. Diſons-en autant de la vertu : elle eſt droite, & n'admet pas de courbure ; elle eſt roide, & n'admet point d'extenſion. Elle juge tout, & rien ne la juge ; ſi elle ne peut être plus droite qu'elle n'eſt, les actions qu'elle produit ne peuvent pas non plus être plus droites les unes que les autres ; il faut qu'elle lui ſoient conformes, elles ſont donc égales entr'elles.

Quoi ! direz-vous, eſt ce donc la même choſe d'être aſſis à une table bien ſervie, & de ſouffrir la torture ? Cela vous ſurprend ? Voici qui vous ſurprendra bien davantage : c'eſt un mal d'être aſſis à une bonne table, & c'eſt un bien d'être tourmenté ſur le chevalet, ſi l'une de ces actions ſe fait honteuſement, & l'autre avec honnêteté. Ce n'eſt point la matiere de ces actions, c'eſt la vertu qui les rend bonnes ou mauvaiſes. Par-tout où elle ſe montre, elle rend toutes les actions de la même meſure & de la même valeur

Je ſuis en danger d'être déviſagé par ceux qui jugent toutes les ames par la leur, pour oſer avancer que c'eſt un auſſi grand bien de ſupporter courageuſement l'adverſité, que d'uſer honnêtement de la proſpérité; que c'eſt un auſſi grand bien, & de triompher, & d'être conduit devant le char du vainqueur, ſans être vaincu ſoi-même. Hommes foibles, qui regardent comme impoſſible tout ce qu'ils ne peuvent pas faire! C'eſt dans leur ame qu'ils puiſent l'idée de la vertu. Etes-vous étonné d'entendre dire que ce ſoit un bien d'être brûlé, bleſſé, maſſacré, enchaîné? C'eſt quelquefois même un plaiſir. La frugalité eſt une punition pour le gourmand; le travail, un ſupplice pour le pareſſeux, l'homme efféminé prend pitié de l'homme laborieux; l'étude eſt une torture pour le fainéant Nous regardons, comme dures & inſupportables, toutes les actions oppoſées à notre façon d'être; nous ne ſongeons pas combien il y a de gens, pour qui c'eſt un ſupplice de manquer de vin, ou d'être réveillés à la pointe du jour. Les actions héroïques ne ſont pas difficiles en elles-mêmes, c'eſt nous qui ſommes énervés.

Il faut une grande ame pour juger les grandes choſes, ſans quoi nous leur attri-

buerons un vice qui vient de nous. Les objets les plus droits, baissés vers la surface de l'eau, renvoient à l'œil une image courbe & qui paroît brisée. Il faut non-seulement considérer l'objet apperçu, mais encore la maniere dont il est apperçu. Notre ame ne voit la vérité qu'à travers un brouillard. Donnez-moi un jeune homme qui n'ait pas encore été corrompu, & dont l'ame ait de l'énergie, il dira qu'il trouve plus fortuné, l'homme qui porte sans fléchir tout le faix de l'adversité, que celui qui se trouve élevé au-dessus de la Fortune. Il n'est pas surprenant d'être inébranlable dans le calme: mais s'élever, où tout le monde s'abaisse, se tenir debout, où tout le monde est renversé, voilà ce qui est vraiement admirable. En quoi consiste le mal des tourments, & des autres événements auxquels on donne le nom d'adversité? C'est, je pense, dans un découragement qui fait plier & succomber l'ame; situation dans laquelle le Sage ne peut jamais se trouver. Il se tient droit sous les fardeaux les plus lourds. Rien ne le courbe, rien ne lui déplaît de ce qu'il faut souffrir. Il ne se plaint jamais quand il lui arrive une chose à laquelle l'homme est sujet. Il connoît ses forces, il sait qu'il peut suffire à la charge.

Ne croyez pourtant pas que j'ôte *le* Sage de la classe des hommes, & que j'écarte de lui la douleur, comme d'un rocher insensible. Je sais qu'il est composé de deux substances : l'une est déraisonnable, elle sent les morsures, les brûlures, la douleur; l'autre est raisonnable, elle a une façon de penser constante, inébranlable, elle est courageuse, invincible; c'est en elle que réside le souverain bien, avant la plénitude duquel l'ame est flottante, irrésolue, mais dont la perfection la rend fixe & immobile. Voilà pourquoi l'homme qui ne fait que commencer à marcher vers la sagesse, ou à cultiver la vertu, s'arrête quelquefois & perd une partie de ses forces : il n'a pas encore franchi toutes les incertitudes; il est encore dans un chemin glissant. Mais l'homme vraiment heureux, & dont la vertu est accomplie, n'est jamais si content de lui, que quand il a mis son courage à de rudes épreuves. Quand le devoir l'exige, il supporte, il embrasse même, ce qui fait trembler les autres; il aime mieux entendre des applaudissements que des félicitations.

Passons maintenant à l'objet auquel m'appelle depuis longt-temps votre impatience; voyons comment le courage de

notre Sage fera, pour ne pas ſortir des bornes de la Nature. Le Sage éprouvera, ſans doute, des frémiſſements, de la douleur, de la pâleur; la ſenſibilité du corps rend ces expreſſions néceſſaires. Quel eſt donc le point précis où commence le malheur, où ces événements deviennent des maux? C'eſt du moment où ils déchirent l'ame, où ils lui arrachent l'aveu de ſa ſervitude, où ils excitent en elle le repentir de ſa ſageſſe. Le Sage triomphe de la fortune par ſa fermeté; cependant on a vu des hommes qui cultivoient la ſageſſe, effrayés quelquefois par les menaces les plus légeres; mais alors c'eſt notre faute d'exiger d'un commençant, ce qui n'appartient qu'au Sage accompli. Je m'excite au courage dont je fais l'éloge; mais me le ſuis-je inſpiré? & quand cela ſeroit, aurois-je une intrépididé aſſez ferme, aſſez conſommée, pour me faire affronter tous les haſards? De même qu'il y a des couleurs dont la laine ſe teint en une ſeule fois, tandis que d'autres ne peuvent s'y incorporer qu'après des macérations & des coctions fréquentes; de même il y a des ſciences, qu'on poſſede auſſi-tôt qu'on les a appriſes; mais, pour la ſageſſe, il faut qu'elle pénetre l'ame, il faut qu'elle y ſéjourne à

ſans quoi ce ſera une teinte ſuperficielle, plutôt qu'une teinture. Il ne faut qu'un moment & quelques mots, pour enſeigner que la vertu eſt l'unique bien, ou du moins qu'il n'y a pas de bien ſans elle, & qu'elle réſide dans la partie la plus noble de notre être, dans la ſubſtance raiſonnable.

En quoi donc conſiſte cette vertu? dans un jugement ſain & inébranlable; ce ſera ce jugement qui dirigera tous les mouvements de l'ame, & qui ſaura apprécier ces vaines apparences qui les excitent, pour l'ordinaire. La conſéquence de ce jugement ſera de regarder, comme des biens, & comme égales entr'elles, toutes les actions qui porteront l'empreinte de la vertu. Les avantages corporels, ſont, à la vérité, des biens pour le corps, mais ils ne ſont pas des biens dans leur totalité: ils pourront avoir du prix, mais ils ne mériteront pas l'eſtime; ils différeront conſidérablement entr'eux; il y en aura de plus grands, il y en aura de moindres. Nous ne pouvons même nous empêcher d'avouer, qu'il y a de la différence entre ceux qui tendent à la ſageſſe. L'un a fait aſſez de progrès pour oſer lever les yeux contre la fortune, mais ce ne ſera pas pour long-

temps : ſon éclat l'éblouiroit & le forceroit à les baiſſer ; l'autre eſt aſſez avancé pour pouvoir la regarder en face, en ſuppoſant qu'il ſoit déjà parvenu au ſommet de la perfection : mais l'imperfection eſt néceſſairement chancelante, tantôt elle avance, tantôt elle recule, tantôt elle tombe tout-à-fait. Le remede eſt de marcher toujours, & de ne point ſe ralentir ; pour peu qu'on ſe relâche dans ſon travail & ſes efforts, il faut rétrograder. On ne retrouve jamais ſes progrès où on les avoit laiſſés.

Continuons donc, perſévérons ; il nous reſte encore plus d'ennemis à vaincre que nous n'en avons terraſſés. La moitié du chemin eſt faite, dès qu'on veut avancer. J'en fais l'expérience ſur moi-même ; je veux ; & je veux de toute mon ame. Je vois que vous avez le même enthouſiaſme, & que vous courez à pas de géant vers la ſageſſe. Hâtons-nous ; ce n'eſt qu'à ce prix que la vie eſt un bienfait ; ſans cela, elle n'eſt qu'un obſtacle honteux qui nous retient dans la fange. Faiſons enſorte que tout notre temps ſoit à nous ; il ne le ſera que quand nous ſerons nous-mêmes à nous. Quand aurons-nous aſſez de force pour mépriſer la fortune, bonne ou mauvaiſe ? Quand ſerons-nous aſſez heureux

pour nous écrier, après avoir étouffé & subjugué les passions, j'ai vaincu? Qui! Ce ne sont ni les Perses, ni les Medes, ni les Peuples belliqueux au-delà de la Dacie, c'est l'avarice, l'ambition, la crainte de la mort, qui a triomphé même des vainqueurs du monde.

LETTRE LXXII.

Que la sagesse doit être embrassée sans délai. Trois especes de Sages.

J'AI su la réponse à la question que vous me faites, mais je l'ai oubliée. Il y a long-temps que je n'ai fait de revue dans ma mémoire, & je ne m'y reconnois plus qu'avec peine: j'éprouve ce qui arrive aux livres qui restent long temps enfermés dans la poussiere. La mémoire, comme ces livres, demande à être déroulée de temps en temps; il faut, pour ainsi dire, en secouer tous les feuillets, afin de les trouver en état au besoin. Différons donc, pour le présent, l'objet sur lequel vous me consultez; il demande beaucoup de soin & d'attention: au premier séjour, un peu long, que je pourrai me promettre, en quelque lieu que ce soit, je me

me mettrai en ouvrage. En effet, il y a des sujets qu'on peut traiter, même en voiture; tandis qu'il y en a d'autres qui exigent le lit, le repos & la solitude. Cependant il faut faire quelque chose, dans ces jours d'occupations, & même dans tous les instants; car les occupations se succéderont sans cesse: nous les semons; une seule en fait éclorre une foule. Ajoutez que nous nous accordons des délais à nous-mêmes: nous nous disons: quand j'aurai achevé telle chose, je me livrerai tout entier à la Philosophie; quand j'aurai arrangé telle affaire épineuse, je m'adonnerai à l'étude. Pour philosopher, il ne faut pas attendre que vous n'ayez plus rien à faire; il faut négliger tout le reste, pour vous jeter dans les bras de la Sagesse; vous n'aurez jamais assez de temps, quand même votre vie s'étendroit depuis l'enfance, jusqu'au terme le plus long de la vie humaine. Ne point étudier la Philosophie, ou ne l'étudier que par intervalle, c'est la même chose; elle ne reste jamais à l'endroit où on l'a quittée: semblable à un ressort qui reprend son élasticité après la compression, elle retourne vers le point de repos aussi-tôt qu'on cesse de l'assujettir. Il faut se mettre en défense contre les

occupations, & les bannir entiérement, ſans ſe contenter de les rendre plus rares. Il n'y a point de temps qui ne ſoit propre à l'étude du bonheur. Cependant on voit des gens qui n'étudient pas, même dans des circonſtances pour leſquelles il faudroit étudier. Les circonſtances ne ſont pas un obſtacle pour celui dont l'ame conſerve toujours la joie & l'allégreſſe, au milieu des affaires les plus pénibles. Ceux dont la ſageſſe eſt imparfaite, n'ont que des plaiſirs coupés. La joie du Sage forme un tiſſu que nulle cauſe ne peut rompre, ſur lequel la Fortune n'a point de priſes : il jouit du calme en tout temps, en tout lieu ; c'eſt qu'il eſt indépendant du dehors : il n'attend ni les dons de la Fortune, ni la faveur des hommes : ſon bonheur eſt intérieur ; il ſortiroit de ſon ame s'il pouvoit y entrer ; il y prend naiſſance. Quelquefois il ſurvient du dehors, des événements qui le font ſouvenir qu'il eſt mortel, mais ce ſont des bleſſures légeres, qui ne font tout au plus qu'effleurer ſa peau : le ſouffle du malheur ne peut rien ſur ſon bien être, il eſt trop fixé dans ſon ame ; ces petits déſagréments extérieurs ne ſont que les éruptions paſſageres, les défauts momentanés qui ſe trouvent quelquefois ſur un corps

robuſte & bien conſtitué ; le mal n'a point de racines profondes.

Il y a, je le répete, entre l'homme, dont la ſageſſe eſt conſommée, & celui qui n'en a encore que l'ébauche, la même différence, qu'entre un homme ſain, & celui qui releve d'une maladie grave & longue ; celui à qui un mieux léger tient lieu de ſanté, court riſque de retomber, s'il ne s'obſerve avec la plus grande attention.

Mais le vrai Sage ne peut retomber, vu qu'il n'a pu tomber. La ſanté du corps n'eſt qu'inſtantanée ; le médecin, lors même qu'il l'a rendue, ne peut la garantir ; il eſt ſouvent rappellé auprès du malade qu'il avoit guéri : mais l'ame eſt guérie toute entiere. Or, voici les caracteres de la guériſon de l'ame ; elle eſt contente d'elle-même, pleine de confiance dans ſes forces ; elle ſait que tous les vœux des mortels, que tous les biens qu'on demande & qu'on obtient, ne peuvent aucunement influer ſur le bonheur. Ce qui eſt ſuſceptible d'accroiſſement, eſt imparfait ; ce qui eſt ſuſceptible de décroiſſement, ne peut durer toujours ; ainſi la joie, pour durer toujours, doit venir du fond de l'ame. Tous les objets qui excitent les déſirs du vulgaire,

éprouvent un dépériſſement perpétuel. La Fortune ne nous aſſure la propriété de rien ; néanmoins, ſes préſents peuvent cauſer quelque plaiſir, quand leur uſage eſt réglé par la raiſon : c'eſt elle qui donne du prix aux objets extérieurs, dont l'uſage immodéré ceſſe d'être une jouiſſance.

Attalus avoit coutume d'employer cette comparaiſon. « Avez-vous quelquefois » vu un chien happer, la gueule ouverte, » des morceaux de pain ou de viande que » lui jette ſon maître ; il avale en un mo- » ment les morceaux entiers, & tend » toujours la gueule, dans l'eſpérance » d'une nouvelle pâture. La même choſe » nous arrive ; quand la Fortune nous » jette quelque choſe que nous atten- » dions ; nous l'engloutiſſons ſans plaiſir, » uniquement attentifs à lui ravir une » ſeconde faveur » Le Sage n'a pas cette avidité ; il ſe raſſaſie : ce qui lui eſt échu, il le reçoit ſans inquiétude ; il le met en réſerve ; il jouit d'un contentement ſuprême & continu, qui eſt à lui. Il eſt des gens qui ont de la bonne volonté, mais à qui il manque bien des choſes pour la perfection. Ils s'élevent & s'abaiſſent alternativement ; tantôt ils touchent aux cieux, tantôt ils ſont ramenés vers la

terre. Pour les fous & les ignorants, leur vie eſt une chûte continuelle ; on diroit qu'ils tombent dans le vuide infini d'Epicure. Il y a encore une troiſieme claſſe, ce ſont ceux qui ſont, pour ainſi dire, ſur les limites de la Sageſſe : ils ne la tiennent pas encore, mais ils l'ont devant les yeux, & comme ſous la main ; ils ne ſont pas ébranlés, ils ne gliſſent pas même ; & quoiqu'ils ne ſoient pas encore débarqués, ils ſont déjà dans le port. Puis donc qu'il y a une ſi grande différence entre la premiere claſſe & la derniere ; puiſque celle du milieu, avec une perſpective encourageante, a la crainte de tomber au dernire rang, nous ne devons pas nous livrer aux affaires : il faut les empêcher d'entrer ; une fois admiſes, elles en ſubſtitueront d'autres en leur place. Oppoſons-nous à leurs commencements, il eſt plus aiſé de les empêcher de commencer, que de les terminer.

LETTRE LXXIII.

Que les Philoſophes ne ſont ni de ſéditieux, ni de mauvais citoyens.

ON a tort de regarder les philoſophes de bonne foi, comme des mécontents & des ſéditieux, des contempteurs des Loix, des Magiſtrats, & de tous ceux qui préſident à l'adminiſtration publique. Perſonne, au contraire, n'eſt plus reconnoiſſant qu'eux envers les gens en place; & avec d'autant plus de raiſon, qu'il n'eſt point de citoyens, pour leſquels ceux qui tiennent en leurs mains les rênes du Gouverment, travaillent plus, que pour les Philoſophes, qu'ils font jouir des douceurs du repos. Des hommes à qui la ſécurité publique procure un accès facile vers la ſageſſe qu'ils cherchent, ſe font un devoir d'honorer, comme un pere, l'auteur d'un ſi grand bien, & l'aiment plus ſincérement, que ces courtiſans inquiets, placés au millieu du tourbillon, qui doivent tout aux Princes, & les croient toujours en reſte avec eux; & dont on ne peut jamais, quelque étendue que l'on donne à ſa libéralité, raſſaſier la cu-

pidité qui s'accroît à meſure qu'on la rempli. Quiconque penſe à recevoir, oublie qu'il a reçu. Le plus grand mal de la cupidité, c'eſt l'ingratitude. Ajoutez que de tous les hommes qui jouent un rôle dans l'état, il n'y en a pas un qui ne regarde plutôt ceux qui l'ont ſurpaſſé, que ceux qu'il laiſſe en arriere. Il leur eſt moins agréable de voir une foule qui les ſuit, qu'importun de voir quelqu'un qui les précede. C'eſt le vice de tout ambitieux, de ne pas regarder derriere lui : l'ambition n'eſt pas la ſeule paſſion ſans bornes ; elles le ſont toutes, parce que toutes commencent par la fin.

L'homme integre & pur, qui a renoncé au barreau, à la place publique, & à toute adminiſtration publique, pour s'occuper, dans la retraite, d'objets plus importants, aime mieux ceux par les ſoins deſquels il peut vaquer en paix à ces occupations ; il eſt le ſeul qui leur rende un hommage gratuit ; il leur a de grandes obligations, ſans qu'ils s'en doutent. S'il a de l'eſtime & de la vénération pour les inſtituteurs auxquels il doit les premieres ſemences de la vertu, il n'en a pas moins pour ceux, ſous la garde deſquels il cultive les arts. On nous dira, peut-être, que l'autorité du prince veille

encore sur un grand nombre d'autres hommes; j'en conviens. Mais parmi ceux qui ont joui de la même sécurité, celui qui transportoit sur la mer la plus grande quantité des marchandises les plus précieuses, se croit le plus obligé à Neptune, ce Dieu reçoit des sacrifices plus fervents du marchand que des passagers; parmi les marchands mêmes, il éprouve de plus grandes marques de reconnoissance de celui dont le Navire portoit des parfums, de la pourpre, & d'autres effets précieux, pour les échanger contre de l'or, que de celui qui n'étoit chargé que des marchandises les plus viles, & pour ainsi dire, du rebut du commerce: de même, la paix que procure le Souverain, quoiqu'un bienfait commun à tous les sujets, fait un impression plus profonde sur ceux qui en font le meilleur usage. Il y a beaucoup de gens en place, pour qui la paix est plus laborieuse que la guerre. Croyez-vous donc qu'ils sachent au Prince autant de gré que le Sage, pour une tranquillité qu'ils emploient dans l'ivresse, dans la débauche, dans des désordres dont il faudroit interrompre le cours par la guerre même.

Ne supposez pas non plus le Sage assez injuste, pour le croire quitte de sa part

de reconnoiſſance, d'un bien commun à tout l'Etat. Je dois beaucoup au Soleil & à la Lune, quoique ces deux aſtres ne ſe levent pas pour moi ſeul. Je ſuis obligé, en mon particulier, à l'année, & à Dieu qui en regle le cours, quoique ce ne ſoit pas en mon honneur, que ſe faſſe la révolution des ſaiſons. C'eſt la folle avarice des mortels, qui, en diſtinguant les poſſeſſions & les propriétés, fait que perſonne ne regarde comme à ſoi, ce qui appartient au public. Le Sage, au contraire, ne trouve rien qui ſoit plus proprement à lui, que ce qu'il partage avec le genre humain. Des biens ne ſeroient pas communs, ſi chaque particulier n'en avoit une partie: la communauté établit toujours un partage, quelqne foibles que ſoient les portions des individus. Ajoutez que les biens importants & réels, ne ſe diviſent pas en petites portions, chacun jouit de leur totalité. On n'emporte d'un *congiaire* (1), que la part aſſignée pour chaque tête; un repas, une *viſcération* (2), & en général toutes les diſtri-

(1) Les *congiaires* étoient des diſtributions de viandes ou de comeſtibles que les Empereurs, les Magiſtrats & les riches faiſoient au Peuple.

(2) La *viſcération* étoit la diſtribution que l'on

butions manuelles, se divisent en parties, mais les biens indivisibles, tels que la paix & la liberté, ne peuvent se partager; les particuliers jouissent de la totalité comme le public. Le Sage songe donc à qui il doit l'usufruit de ces biens qui le dispense de la garde des murs, des tributs de la guerre, de toutes les autres charges qu'impose le devoir de citoyen; il songe à toutes ces obligations, & rend graces au Pilote qui le conduit. C'est surtout la Philosophie, qui apprend à sentir un bienfait, à le reconnoître, & quelquefois c'est le payer, que de l'avouer. Le Sage avouera donc qu'il doit beaucoup à l'homme vigilant, dont les soins & la prévoyance lui assurent un repos, favorable aux productions de son génie, la jouissance libre de son temps, un calme que ne troublent pas les occupations publiques. *C'est*, dit Virgile, *un Dieu qui nous a procuré ce repos. Oui, il sera toujour un Dieu pour moi* (1). Si l'on doit tenir compte d'une paix, dont les effets se réduisent, suivant le Poëte, à laisser

faisoit au Peuple de la chair des Victimes immolées dans les Sacrifices publics.

(1) O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit?
Namque erit ille mihi semper Deus....
VIRG. *Ecl.* 1, *vers.* 6, 7.

paître un troupeau, & à jouer du chalumeau (1); quel prix devons-nous attacher à un repos, semblable à celui dont jouissent les Dieux, qui constitue leur félicité divine ?

Oui, mon cher Lucilius, je vous le répete, c'est vers les Cieux que je vous mene par le chemin le plus court. Sextius avoit coutume de dire, que Jupiter n'a pas plus de puissance, que l'homme de bien. Le premier peut sans doute faire plus de bien aux hommes ; mais on n'est pas plus vertueux, pour être plus opulent ; entre deux hommes également instruits dans la manœuvre d'un vaisseau, vous ne regarderez pas, comme plus habile, celui qui aura le bâtiment le plus vaste & le plus orné. Quel avantage a donc Jupiter au-dessus de l'homme vertueux ? Celui d'être bon plus long-temps. Mais le Sage ne s'en estime pas moins, quoique ses vertus soient resserrées dans un espace de temps moins vaste. Ainsi que de deux Sages, celui qui est mort plus vieux, n'est pas plus heureux que celui dont la vie fut bornée à un moindre

(1) Ille meas errare boves, ut pernis, & ipsum
Ludere, quæ vellem, calamo permisit agresti.
VIRG, *Buc.* 1, *vers.* 9, 10.

nombre d'années ; de même, Jupiter ne surpasse point le Sage en bonheur, quoiqu'il le surpasse en âge. Ce n'est point la durée de la vertu qui en fait la grandeur. Jupiter possede tous les biens, mais il en abandonne la jouissance aux autres ; il ne se réserve que la satisfaction de les savoir heureux de ses bienfaits. Le Sage n'est pas plus jaloux que lui de voir les richesses au pouvoir des autres ; il n'en fait pas plus de cas que Jupiter. Il a même cet avantage sur lui, que ce Dieu ne peut en user, & que le Sage ne le veut pas. Croyons donc Sextius (1) qui, en nous montrant le chemin de la vertu, nous crie (2) : *c'est par là qu'on monte au Ciel* ; c'est à-dire, par la frugalité, par la tempérance, par le courage. Les Dieux ne sont

(1) Il s'agit ici de Q. Sextius, homme illustre chez les Romains, qui embrassa la Philosophie Pythagoricienne, & fonda une Secte très-austere, conforme à bien des égards, à celle des Stoïciens ; mais qui faisoit profession de refuser ses emplois publics. La rigidité de cette Secte l'empêcha de durer long-temps. Il est encore question du même Sextius dans la Lettre 108 de notre Auteur. *Voyez* Brucker, *Hist. Philosoph.* Séneque, *Lettre* 59, & *Quest. naturelles*, *liv.* 7, *chap.* 32, & dans le Traité de la *Colere*, *liv.* 2, *chap.* 36.

(2) VIRG. *Æneid. lib.* 9, *vers.* 641.

pas dédaigneux, ni jaloux; ils admettent les hommes dans leur société; ils leur prêtent même une main secourable pour y monter. Vous êtes surpris que l'homme puisse s'élever jusqu'aux Dieux : mais Dieu, lui-même, descend chez les hommes, & bien plus, dans les hommes. Il n'y a point d'ame (1) vertueuse sans Dieu, des semences divines sont répandues dans les corps humains; à l'aide d'une bonne culture, elles croissent, s'élevent & deviennent conformes à leur origine; mais faute de soins, elles meurent, comme dans un sol stérile & marécageux, & ne donnent, pour récolte, que de mauvaises herbes.

(1) *Voyez* la Lettre 41, vers le commencement : Séneque y enseigne la même doctrine, à-peu-près dans les mêmes termes.

LETTRE LXXIV.

Qu'il n'y a de bon que ce qui eſt honnête.

VOTRE lettre m'a cauſé de la joie, elle a même réveillé de ſa léthargie ma mémoire qui commence à devenir lente & pareſſeuſe. Balanceriez-vous, mon cher Lucilius, à regarder comme la principale ſource du bonheur, la conviction qu'il n'y a de bon que ce qui eſt honnête? Celui qui a renfermé tous les biens dans l'honnête, a le bonheur au dedans de lui-même; mais quiconque connoît d'autres biens, tombe au pouvoir de la Fortune, & dépend des événements. L'un eſt affligé de la perte de ſes enfants, l'autre eſt inquiet de leur maladie, un autre eſt triſte de leur honte ou de leur infamie; l'un eſt tourmenté par l'amour de la femme de ſon voiſin, l'autre de la ſienne. Il eſt des gens que le défaut de ſuccès conſterne, il en eſt d'autres que les honneurs importunent. Mais parmi ce peuple de malheureux, la claſſe la plus nombreuſe, eſt celle qu'agite la crainte de la mort, qui menace l'homme de toutes parts: elle vient de tous côtés. On ſe

trouve, pour ainſi dire, en pays ennemi, on eſt obligé d'être toujours en garde, de tourner la tête au moindre bruit. Si cette crainte n'eſt bannie, il faut vivre dans des alarmes, dans des palpitations continuelles. On trouve à chaque pas des hommes exilés, ruinés, pauvres au ſein des richeſſes, ce qui eſt la plus terrible eſpece d'indigence : on trouve des malheureux qui ont fait naufrage, ou d'autres malheureux dont le ſort differe peu du leur, que la fureur du peuple ou l'envie, ce fléau de la puiſſance, ont précipités au moment où ils s'y attendoient le moins ; ſemblables à ces orages formés au milieu de la ſécurité qu'inſpire un ciel ſerein, ou à ces foudres ſubites, dont les coups font trembler tous les lieux d'alentour : dans ces accidents, les hommes les plus voiſins de la chûte du tonnerre, demeurant immobiles, comme s'ils avoient été frappés. Il en eſt de même dans les événements & les cataſtrophes violentes, le malheur n'écraſe qu'un ſeul, & la crainte les autres. L'idée d'être expoſé à de pareils malheurs produit le même effet que ſi on les eût éprouvés. Tous les eſprits ſont alarmés des maux ſoudains qui arrivent aux autres. Si les oiſeaux ſont effrayés par le ſon

même d'une fronde vuide, nous treſſaillons comme eux au ſeul bruit des événements dont nous ne ſentons pas les coups.

Il n'y a donc point de bonheur pour l'homme livré à cette opinion : le bonheur ne ſe trouve qu'où il n'y a pas de crainte. On vit malheureux lorſqu'on eſt entouré de ſoupçons. Quiconque s'eſt abandonné aux combinaiſons du haſard, s'eſt conſtruit lui-même un dédale tortueux d'où jamais il ne pourra ſe dégager. Il n'eſt qu'une ſeule voie pour ſe mettre en ſûreté, c'eſt de mépriſer tous les objets extérieurs pour s'en tenir à l'honnête. Préférer quelque choſe à la vertu, ou reconnoître d'autres biens qu'elle, c'eſt tendre les mains à la Fortune pour attendre avec inquiétude les faveurs qu'elle répand. Repréſentez-vous la Fortune donnant des jeux, & jetant au milieu de cette immenſe aſſemblée du genre humain, des honneurs, des richeſſes, du crédit : de ces préſents, les uns ſe briſent dans les mains de ceux qui les raviſſent, les autres ſont partagés de mauvaiſe foi, d'autres ſont enlevés au préjudice de ceux à qui ils étoient échus ; on voit des hommes entre les mains deſquels ces biens tombent ſans qu'ils y penſent ; d'autres

les perdent par trop d'empreſſement, & les laiſſent échapper en voulant les ſaiſir avec trop d'avidité ; ceux même qui ſont parvenus à les ravir, ne jouiſſent jamais long-temps de leur butin : auſſi les mieux avisés, fuient du théatre, quand ils voient apporter les préſents, ils ſavent que la plus petite part coûte bien cher. On ne ſe bat point avec celui qui ſe retire, on n'a point à craindre les coups en s'en allant : c'eſt autour du butin qu'eſt la mêlée. La même choſe arrive pour les biens que la Fortune fait tomber d'en haut. On ſe fatigue, on s'empreſſe, on voudroit avoir plus de deux mains : on regarde tantôt l'un, tantôt l'autre : on trouve trop lente l'arrivée de ces faveurs qui ne font qu'irriter les déſirs, que tous les hommes eſperent, & que très-peu obtiennent ; on voudroit aller au devant de leur chûte : on triomphe quand on s'eſt emparé de quelque choſe, & ſouvent ce n'eſt qu'une eſpérance illuſoire qu'on a priſe pour la réalité ; un effet vil coûte quelque grand malheur, ou trompe dans la jouiſſance.

Quittons donc ces jeux, faiſons place aux raviſſeurs ; que ſuſpendus par la crainte, ils conſiderent ces biens qui menacent leurs têtes. Celui qui a formé le

projet d'être heureux, ne doit regarder comme un bien que ce qui eſt honnête ; en admettre un autre, c'eſt d'abord faire outrage à la Providence, vu qu'il arrive beaucoup de déſagréments aux hommes vertueux, & que les biens qu'elle nous a donnés, ſont fragiles & de peu de durée, ſi on les compare à ceux du monde entier. Ces plaintes nous rendent des interpretes ingrats de la conduite divine ; nous nous plaignons de ce que des biens incertains & périſſables ne nous viennent pas toujours, ou ne nous viennent qu'en petite quantité. Voilà pourquoi nous ne voulons ni vivre, ni mourir ; nous haïſſons la vie, & nous craignons la mort ; tous nos projets ſont vacillants, aucune félicité ne peut remplir le vuide de nos ames : c'eſt que nous n'avons pas encore atteint ce bien immenſe & ſuprême, auquel la volonté doit ſe fixer, vu qu'il n'y a pas de degré au deſſus de ce qui eſt ſuprême.

Voulez-vous ſavoir pourquoi la vertu n'a beſoin de rien ! c'eſt qu'elle jouit de ce qu'elle a, ſans déſirer ce qui lui manque : tout eſt grand pour elle, parce que tout lui ſuffit. Ecartez-vous de cette maniere de juger, & c'en eſt fait des ſentiments de la Nature, & de la probité dans

le commerce des hommes ; on ne peut remplir ces devoirs sans souffrir beaucoup de ce qu'on apppelle des maux, & sans faire le sacrifice d'une grande partie de ces biens prétendus dans lesquels nous nous complaisons : c'en est fait du courage qui ne vit que d'épreuves & de périls : c'en est fait de la grandeur d'ame qui ne peut s'élever à son comble, qu'en méprisant comme chétifs les objets que le vulgaire souhaite comme très-importants : c'en est fait de la reconnoissance, & de ses démonstrations ; on calcule ses peines, du moment où l'on connoît quelque chose de préférable à la vertu, ou l'on cesse d'aspirer à la perfection.

Mais, sans m'appesantir sur ces conséquences ; ou ces prétendus biens n'en sont pas, ou l'homme est plus heureux que la Divinité, qui ne connoît pas ces sortes de jouissances. Ni la débauche, ni les plaisirs de la table, ni les richesses, ni aucunes de ces voluptés avilissantes par lesquelles l'homme se laisse attirer, ne font aucune impression sur la Divinité. Il faut donc ou, ce qui n'est pas croyable, que Dieu soit privé de quelques biens ; ou, de ce qu'il en est privé, en conclure que ce ne sont pas des biens.

Ajoutez que les animaux ont de la plu-

part de ces prétendus biens une jouiſſance plus complete & plus étendue que l'homme : ils ſont nés plus voraces que lui ; les plaiſirs de l'amour ne les fatiguent pas auſſi promptement ; ils ont des forces plus grandes & mieux ſoutenues : d'où il ſuit qu'ils ſont plus heureux que l'homme ; ils vivent en effet ſans méchanceté, ſans crimes ; ils ſoutiennent mieux les plaiſirs, ils ſe les procurent avec plus de facilité, ils en jouiſſent ſans le préjugé de la honte, & ſans la crainte du repentir. Jugez donc vous-même ſi le nom de bien eſt dû à des jouiſſances brutales, dans leſquelles l'homme eſt ſupérieur à la Divinité.

C'eſt dans l'ame, qu'il faut établir le ſouverain bien. Il ſe corrompt, en paſſant de la partie de nous-même la plus noble à la plus vile ; je veux dire aux ſens, qui ſont plus actifs dans les animaux privés de la parole. Ce n'eſt pas dans une maſſe de chair que doit réſider le bien ſuprême : il n'y a de vrais biens que ceux que la raiſon procure ; ils ſont ſolides & durables. Ils ne peuvent, ni périr, ni décroître, ni diminuer : les autres biens ne le ſont que dans l'opinion ; ils n'ont de commun avec les vrais que le nom, leur eſſence en differe abſolument.

Appellons-les donc des commodités; mais sachons que ce sont des accessoires, & non pas des parties de nous-mêmes: qu'ils soient à nous; mais n'oublions pas qu'ils sont hors de nous. Ne les regardons que comme des possessions viles & subalternes, qui ne valent pas qu'on s'en orgueillisse. En effet, quoi de plus insensé que de s'applaudir d'une chose dont on n'est pas l'auteur? Que tous ces prétendus biens nous approchent, sans s'attacher à nous; qu'en nous quittant, ils se séparent de nous, sans nous arracher. Servons-nous-en, sans nous en glorifier; usons en avec économie, songeons que c'est un dépôt qu'il faudra rendre un jour: on ne les conserve pas longtemps, quand on les possede sans la raison. Le bonheur privé de modération, s'étouffe lui-même. Quiconque met sa confiance dans des biens fugitifs, en est bientôt abandonné, ou ils ne lui restent que pour l'accabler. Il y a peu de gens qui se soient séparés à l'amiable de la Fortune; ils tombent presque tous en même temps que les objets sur lesquels ils s'étoient élevés; leur piédestal devient leur tombeau. Il faut donc y joindre la prudence, pour en diriger l'usage & pour en modérer l'abus. La folie pro-

digue ſes richeſſes & hâte ſa ruine, ſi elle n'eſt contenue par le frein de la raiſon. C'eſt ce que vous montrera le ſort des plus grands états, dont la puiſſance immodérée eſt tombée dans ſa fleur même; vaſtes édifices élevés par le courage, & ruinés par le défaut de modération! Voilà les événements contre leſquels nous devons nous prémunir. Mais il n'y a point de remparts inexpugnables: c'eſt dans l'intérieur, qu'il faut ſe retrancher; ſi cette partie eſt à l'abri, l'homme peut eſſuyer des aſſauts, il ne peut jamais être pris. Voulez-vous ſavoir en quoi conſiſte cette eſpèce de retranchement? C'eſt à ne point s'indigner des événements; à comprendre que tous les maux particuliers, tendent à la conſervation du tout, ſont des anneaux néceſſaires de la grande chaîne du monde. Que l'homme trouve bon tout ce qui plaît à Dieu; qu'il ne s'admire & ne s'applaudiſſe, que parce qu'il ne peut être vaincu, parce qu'il tient ſous ſes pieds les maux mêmes, parce qu'il a ſu dompter les malheurs, la douleur, les injuſtices, par la raiſon, la plus forte de toutes les armes.

Aimez donc la raiſon, elle vous rendra fort contre les événements les plus redoutables. Les bêtes féroces par amour

pour leurs petits, s'élancent contre les dards des chaſſeurs ; elles ne ſont indomptables que par leur férocité & leur fougue téméraire. Quelquefois la paſſion de la gloire pouſſe un jeune cœur au travers du fer & des flammes ; quelquefois même la ſeule apparence, l'ombre de la vertu conduit à une mort volontaire. Si la raiſon a plus de courage & de conſtance que ces mouvements paſſagers, ne doit-elle pas auſſi s'élancer avec bien plus d'impétuoſité au milieu des périls & des alarmes ?

Vous n'en êtes pas plus avancé, dites-vous, en ſoutenant qu'il n'y a pas d'autre bien que l'honnête : ce retranchement ne vous mettra pas plus à couvert des attaques de la fortune. Si vous regardez, comme des biens, des enfants reſpectueux, une patrie bien gouvernée, des parents vertueux, vous ne pourrez, ſans alarmes, être témoin de leurs dangers. Vous ſerez troublé quand on aſſiégera votre patrie : par la mort de vos enfants, par la ſervitude de vos parents.

Je vais commencer par la réponſe que les Stoïciens font à cette objection ; après quoi j'y joindrai celle que je penſe que l'on devroit y faire. On doit diſtinguer des biens qui ne nous quittent que pour

ſubſtituer des maux à leur place : tels ſont la perte de la ſanté, à laquelle ſuccede la maladie ; le mal des yeux, ſuivi de l'aveuglement ; la perte des jambes qui, non-ſeulement prive l'homme de ſon activité, mais lui cauſe encore une foibleſſe réelle. Les événements dont nous avons parlé, ne ſont point dans ce cas. En perdant un ami vertueux, je n'ai pas lieu de craindre qu'il ſoit remplacé par un ami perfide. Après avoir enſéveli des enfants reſpectueux, je n'ai pas à craindre d'en retrouver de pervers. Ajoutez que ce n'eſt pas de la mort de mes enfants ou de mes amis, mais de leurs corps ſeuls, qu'il eſt queſtion. Le bien ne peut périr que d'une maniere, c'eſt en ſe changeant en mal ; ce qui ſeroit contre la Nature, qui veut que toutes les vertus & toutes les actions, qui en ſont les effets, demeurent incorruptibles. En ſuppoſant même que nos amis périſſent ; en ſuppoſant que des enfants vertueux, & qui répondoient aux vœux de leurs parents, fuſſent enlevés, il y a moyen de les remplacer. Vous me demandez ce moyen ? La vertu le fournit : c'eſt elle qui les avoit faits ce qu'ils étoient ; elle ne ſouffre point de place vuide dans l'ame ; elle en remplit toute la capacité ; elle diſſipe tous les regrets ; elle ſuffit ſeule,

seule, parce qu'en elle est la source & l'origine de tous les biens. Qu'importe qu'une eau coulante soit détournée ou se perde, tant que la fontaine, d'où elle sort, subsiste? Vous ne direz pas qu'un homme soit plus juste, plus réglé, plus prudent, plus honnête, pour avoir perdu ses enfants; vous ne direz pas non plus qu'il soit plus heureux. Quelques amis de plus ne rendent pas un homme plus sage; quelques amis de moins ne le rendent pas plus insensé; il n'en est donc ni plus heureux, ni plus malheureux. Tant que la vertu vous restera, vous ne sentirez pas les pertes que vous aurez éprouvées (1).

(1) L'insensibilité, l'indifférence, en un mot, l'apathie la plus complete paroît avoir été regardée comme une vertu sublime par les Stoïciens. Epictete, §. 8, dit, en propres termes: « si tu » aimes un pot de terre: dis-toi, que tu aimes » un pot de terre; car ce pot venant à se casser, » tu n'en sera pas troublé. Si tu aimes ton fils » ou ta femme, dis-toi que tu aimes des êtres » mortels; car s'ils viennent à mourir, tu n'en » seras pas troublé ». Le même Philosophe dit ailleurs, « si tu vois quelqu'un pleurer la mort » de son fils, ne le crois pas malheureux: ne » refuse pourtant pas de pleurer avec lui, s'il est » nécessaire mais prends bien garde que ta compassion ne passe au dedans de toi; & que tu ne » sois véritablement affligé ». *V.* §. 24.

Enfin Epictete observe que « quand le fils ou

Quoi ! direz-vous, le Sage n'eſt-il pas plus heureux, quand il eſt environné d'une foule d'enfants & d'amis ? Eh ! pourquoi le ſeroit-il ? Le ſouverain bien ne peut ni décroître, ni s'accroître ; il reſte toujours en même quantité. De quelque maniere que la fortune ſe comporte envers le Sage, ſoit qu'elle lui accorde une longue vieilleſſe, ſoit qu'elle renferme ſa vie dans des bornes plus étroites, la meſure du ſouverain bien eſt la même,

» la femme d'un autre viennent à mourir ; il n'y » a perſonne qui ne diſe que ce malheur eſt attaché à l'humanité : quand on perd ſon fils ou » ſa femme, on n'entend plus que pleurs & gémiſſements ». *V.* §. 31. Marc Aurele-Antonin lui-même va juſqu'à dire, *ne te lamentes pas avec ceux qui s'affligent, & n'en ſois point ému.* Voyez *Livre* 7, §. 43.

On voit par ces paſſages, que les Stoïciens ſe propoſoient uniquement de concentrer l'homme en lui-même, en le détachant entiérement de la ſociété ; ce qui anéantit les vraies notions de la vertu : celle-ci pour des êtres deſtinés à vivre enſemble, & par conſéquent à ſe prêter des ſecours mutuels, eſt totalement incompatible avec l'inſenſibilité. L'apathie peut être commode & avantageuſe à celui qui la poſſede ; mais elle eſt une diſpoſition haïſſable & funeſte dans la vie ſociale. La ſenſibilité peut faire beaucoup de mal à celui qui l'éprouve ; mais l'inſenſibilité rend un homme peu ſuſceptible des qualités qui font le lien le plus doux de la ſociété.

quoique celle de l'âge differe. La grandeur ou la petiteſſe d'un cercle ne change que l'eſpace & non pas la forme; laiſſez ſubſiſter long-temps l'un des cercles, effacez l'autre ſur le champ, & confondez-le dans la pouſſiere ſur laquelle il a été tracé, la forme aura toujours été la même dans l'un & dans l'autre. La grandeur, le nombre, le temps ne ſont rien à la vertu. Elle ne peut, ni s'alonger, ni ſe raccourcir. Retranchez d'une vie honnête, autant d'années que vous voudrez, reſſerrez-là dans l'eſpace d'un jour, elle eſt également honnête. Quelquefois la vertu étend au loin la ſphere de ſon activité, elle gouverne des royaumes, des villes, des provinces; elle établit des loix; elle cultive l'amitié; elle remplit les devoirs des peres & des enfants. D'autres fois elle eſt circonſcrite dans les bornes étroites de la pauvreté, de l'exil, de la ſolitude: elle n'en eſt cependant pas moindre, pour être deſcendue du faîte de la puiſſance, à l'état du ſimple particulier; du trône, à la cabane; de l'éclat de l'adminiſtration publique, à l'obſcurité d'une chaumiere, ou d'un coin de terre: elle eſt auſſi grande, lors même qu'elle ſe retire en elle-même & s'y tient iſolée; elle n'en a pas des ſentiments moins nobles & moins élevés;

une prudence moins exacte ; une juſtice moins rigoureuſe ; elle eſt donc également heureuſe. Son bonheur ne réſide qu'en un ſeul endroit, c'eſt dans l'ame elle-même ; il eſt ſtable, immenſe, tranquille, ce qui ſuppoſe la connoiſſance des choſes divines & humaines. Cet accord eſt perdu, quand l'ame, qui doit être élevée, ſe laiſſe abattre par le regret ou par l'affliction. Les alarmes, les inquiétudes, la pareſſe, dans quelqu'entrepriſe que ce ſoit : ſont des choſes déshonnêtes : l'honnête eſt calme, actif, intrépide, toujours en haleine. Quoi ! dira-t-on, le Sage n'éprouvera-t-il pas du moins quelque choſe de ſemblable au trouble ? ne changera-t il pas de couleur ? ſon viſage ne s'altérera il-pas ? ne ſentira-t-il jamais ſes membres ſe refroidir ? enfin, n'éprouvera-t-il aucun de ces mouvements involontaires, qui, ſans la participation de l'ame, ſont produits par le jeu des organes & le méchaniſme du corps ? Je n'en diſconviens pas ; mais il ne changera pas pour cela de ſentiment ; il croira toujours qu'aucun de ces événements n'eſt un mal, & ne vaut pas la peine de troubler une ame ſenſée : il exécutera avec hardieſſe & promptitude tout ce qu'il faudra faire ; c'eſt le propre de la folie, d'agir avec len-

teur & murmure, de pouſſer la machine d'un côté, & l'ame d'un autre; d'être partagé entre des mouvements oppoſés. De plus, la folie eſt mépriſée par le côté même dont elle s'applaudit le plus; les actions dont elle ſe glorifie, elle ne les fait pas même avec plaiſir: ſi quelque malheur la menace, l'attente ſeule eſt pour elle un tourment, auſſi grand que le mal même; la crainte lui fait ſouffrir d'avance ce qu'elle appréhende. Les maladies du corps ſont annoncées par des avant coureurs; par un relâchement général dans les nerfs: par une fatigue que l'exercice n'a pas cauſée par un accablement, par des friſſons qui parcourent les membres: c'eſt ainſi qu'une ame foible eſt long-temps ſecouée par les maux avant d'en être abattue; elle anticipe ſur eux, & ſuccombe avant le temps. Eſt il rien de moins ſenſé, que de ſe tourmenter de l'avenir: de ne pas ſe réſerver pour le mal même; de prévenir le malheur; d'accélérer des événements, que le parti le plus ſage ſeroit de différer, lorſqu'on ne peut en détourner le cours? Voulez-vous être convaincu qu'on ne doit pas ſe tourmenter de l'avenir? Un homme à qui l'on diroit qu'il doit, au bout de cinquante ans, ſubir des ſupplices rigoureux, ne ſe troubleroit

qu'après avoir au moins franchi la moitié de cet espace; il n'iroit pas se plonger dans des inquiétudes qui ne devroient avoir lieu qu'au bout d'un demi-siecle. Il arrive encore de même, que les ames attentives à se tourmenter, & qui épient des sujets de s'attrister, s'affligent de malheurs anciens, dont les traces sont effacées. Les maux futurs, ainsi que les maux passés, sont absent; nous ne sentons ni les uns, ni les autres. Or, il ne peut y avoir de douleur, que par la chose que nous sentons.

Fin du Tome premier.

BIBLIOTECA DE FILOSOFIA Y LETRAS MADRID